

Ministère de l'Enseignement Supérieur et
de la Recherche Scientifique

École Normale Supérieure de Bouzaréah

Département de Français

LITTÉRATURE FRANÇAISE I

COURS ET TRAVAUX DIRIGES

Présentés par Faffa CHIKH SALAH, enseignante - MCB
Destinés aux étudiants de 2^{ème} année de licence - ENSB



ANNEE UNIVERSITAIRE 2022-2023



INTRODUCTION GENERALE

Le module LF1 accorde un intérêt particulier à l'Histoire littéraire (mouvements, courants et écoles). Par Histoire littéraire, nous faisons référence à cette discipline qui est née au XVIII^{ème} et s'est imposée dans l'enseignement à partir du XIX^{ème} siècle. « Les noms de Villemain, Nisard, Brunetière, Faguet, et, évidemment, Lanson sont à associer à la progressive installation de l'histoire littéraire au firmament des études universitaires en matière littéraire » (Stalloni, 2015, introduction).

L'Histoire littéraire « repose sur l'idée de classer les œuvres et les écrivains non plus en fonction de leur appartenance à un des trois grands *genres*, selon les principes de l'ancienne *rhétorique*, mais selon un axe chronologique » (G. Winter, 2010, Introduction), ce qui va parallèlement permettre de retracer le cheminement des idées (souvent à caractère contestataire) dans la société occidentale (française en particulier). Ainsi et « Peu à peu se dessine l'idée que la littérature ne véhicule pas seulement des *formes* mais aussi une *pensée* qui évolue et fait évoluer les genres » (Winter, Introduction, 2010).

En effet, le module part de l'idée selon laquelle toute période historique (la Renaissance, le XVII^{ème} siècle, le XVIII^{ème}, etc.) est susceptible de transmettre :

un *héritage* aux suivantes, c'est dans les *modes* de transmission, de renouvellement, de réinvention ou de refus d'un patrimoine littéraire que l'on détermine les scissions majeures : elles correspondent à des *phénomènes* historiquement repérables et difficiles à définir, connus sous les noms principaux de *courants*, de *mouvements* et d'*écoles*, assortis de bien d'autres.

La littérature est désormais organisée en « mouvements », « courants », ou « écoles », comme l'indique Yves SATALLONI dans son ouvrage *Ecoles et courants littéraires* :

La notion d'école littéraire, ou encore de « mouvement » ou de « courant » [...] est indissociable des classifications topologiques et des parcours chronologiques à partir desquels s'organise l'histoire littéraire. Toute réflexion sur les regroupements d'auteurs et d'œuvres doit en effet s'inscrire dans le cadre d'une approche historique dont il faut, au préalable, rappeler le statut fluctuant.

Mais, quels sont les critères selon lesquels peut-on attribuer à un phénomène littéraire à l'un de ces trois statuts : mouvement, courant, ou école ? Avant de répondre à cette question, il convient de définir chacune des trois notions :

- Le courant littéraire :

La notion de courant renvoie à un « *courant de pensée* » : un phénomène pouvant dépasser et englober la littérature dans un contexte historique précis qui inclut souvent la philosophie, mais qui se manifeste plus par



dès *convergences* esthétiques et idéologiques que par l'élaboration d'une *doctrine*.

La notion de mouvement :

Cette notion « est plus spécifiquement *littéraire* : elle suppose l'existence d'un groupe d'écrivains constitués qui s'engagent dans des directions communes en s'appuyant ou non sur un ou plusieurs textes *théoriques* comme un *programme* ou un *manifeste*, cette dernière caractéristique lui donne une connotation révolutionnaire ».

- La notion d'école

Il s'agit de la notion la plus précise des trois notions, « elle trouve son origine dans la philosophie antique pour désigner les penseurs qui adhèrent à une même doctrine et l'enseignent selon des principes théoriquement définis et diffusés d'abord oralement puis par écrit ».

(Winter, 2010, Introduction)

Les *mouvements littéraires* permettent d'inscrire les œuvres littéraires dans un *continuum*, mais à chaque mouvement son statut, sa durée, son ampleur, et sa zone d'influence. Par exemple, à l'intérieur du *courant de pensée de la Renaissance* qui traverse toute l'Europe au XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, le mouvement de l'*humanisme*, et l'école la *Pléiade* ont joué un rôle déterminant dans la création du patrimoine littéraire français. Quant au *classicisme* qui conjugue plusieurs faits culturels : une idéologie politique (la monarchie absolue), une vision religieuse (le jansénisme), une philosophie (le rationalisme), et une esthétique (plaire et instruire), il se montre particulièrement structurant pour la société de l'époque. Porteur, à l'échelle européenne, d'une vision optimiste du monde, le mouvement des *Lumières* occupe une place déterminante dans ce *continuum* tout en permettant d'asseoir sur des bases solides la *Modernité* européenne. Quelques-uns de ces phénomènes comme le *romantisme*, dont l'ampleur européenne est difficile à mesurer aujourd'hui, ont largement dépassé le champ de la littérature en se donnant la mission de changer le monde en ébranlant au même titre la société et l'individu, tout comme le *surréalisme*. D'autres encore comme le *naturalisme* avaient une ambition scientifique et sociale. A l'opposé, certains mouvements ont limité leur ambition révolutionnaire à la rénovation de la langue, de la *poésie* ou du *roman* : les mouvements qui ont concentré leur action sur un genre, la poésie, comme le *symbolisme* n'en ont pas moins eu une aura européenne (G. Winter, 2010 : pp. 03-04 « légèrement modifié »).

Histoire littéraire et critique littéraire

Il importe de préciser que le module LF1 ne se contente pas de retracer l'Histoire littéraire mais fait surtout en sorte de conjuguer cette démarche à celle de l'analyse critique qui a pour objet d'étudier un ensemble de textes extraits d'œuvres s'inscrivant dans différents courants, mouvements ou écoles littéraires. De cette façon, on peut dire que la critique littéraire est aussi importante que l'histoire littéraire, elle donne « à comprendre, à goûter le beau, et à le distinguer de ce qui est médiocre ou laid ». (Y. SALLONI, 2015, introduction). Il importe de montrer

l'apport de la critique qui va au fil des années permettre à l'histoire littéraire de s'enrichir et de développer ses outils d'analyse :

Les méthodes ont évolué en histoire littéraire, son champ d'investigation s'est étendu, si bien que cette pratique se présente désormais comme un auxiliaire indispensable d'une herméneutique des textes littéraires. Par exemple la critique dite « génétique » (celle qui s'intéresse à la naissance des œuvres), discipline bien actuelle, empiète sur le territoire traditionnel de l'histoire littéraire. La même histoire littéraire pourrait bien également avoir préparé ce qu'on nomme aujourd'hui la « sociocritique », étude qui se propose d'examiner les rapports qu'entretient l'œuvre avec son contexte historique et sociologique ou les retentissements idéologiques qui s'y décèlent. L'histoire littéraire est encore à l'œuvre dans la mise au jour de « formes » littéraires propres à définir des genres, des doctrines esthétiques et [...] des mouvements. (Stalloni, 2015, Introduction)

Dans cette citation, G. Lanson précise l'objectif de l'étude de l'histoire littéraire, qui selon lui :

Nos opérations principales consistent à connaître les textes littéraires, à les comparer pour distinguer l'individuel du collectif et l'original du traditionnel, à les grouper par genres, écoles, mouvements, à déterminer enfin le rapport de ces groupes à la vie intellectuelle, morale et sociale de notre pays, comme au développement de la littérature et de la civilisation européennes.

(Lanson, 1965, p. 43, cité par Stalloni).

L'objet d'étude de l'Histoire littéraire :

La discipline s'intéresse à la fois à l'Histoire, à la société et à la littérature, elle est autrement dit :

- historique, elle procède à une « contextualisation » de l'œuvre en le situant dans un contexte, dans un climat culturel, dans un milieu politique, sociale et économique, elle le situe dans ce que Barthes appelle « une séquence critique close » (Barthes, 1960).
- sociologique, sans se confondre avec la sociocritique, l'histoire littéraire s'attache « à observer la vie humaine inscrites dans les formes littéraires » (Lanson, cité par Stalloni). Elle étudie le rapport de l'écrivain à son œuvre : « conditions de rédaction et de publication, écho dans le public, vie sociale de l'auteur, vie culturelle du livre ».
- critique, comme indiqué plus haut, l'histoire littéraire ne se limite pas à un classement par dates des œuvres ou extraits étudiés, elle porte un regard critique et personnel sur la matière étudiée.

Ainsi, on peut dire qu'en histoire littéraire, « le classement des œuvres, leur description contextuelle s'accompagnent toujours d'un jugement (implicite ou explicite) de nature axiologique. (Stalloni, 2015, introduction)

Présentation du module

A qui s'adresse le module LF I ?

Le module « Littérature Française I » (désormais LFI) constitue la première partie du module Littérature française. Il est enseigné en 1^{ère} ou en 2^{ème} année de licence (cela dépend du profil) et suivi de deux autres modules : Littéraire Français II (assuré en 2^{ème} ou 3^{ème} année) et littérature français III (en 4^{ème}). Le module s'étale sur deux semestres de 32 séances.

Quel contenu pour le module ?

Le module consiste à l'étude d'un ensemble de texte littéraire de différents genres et formes (roman, poésie, théâtre, ...). Comme indiqué plus haut, il s'inscrit dans ce qu'on appelle l'histoire littéraire et s'intéresse au contexte socioculturel d'écriture et de production des œuvres étudiées. Un regard analytique et critique et en outre porté sur ces œuvres. Grâce au module, on perçoit le mouvement et l'évolution des idées dans la société occidentale, depuis le Moyen-âge au préromantisme (fin du XVIII siècle).

Quels objectifs ?

Le module LF1 a pour objectif essentiel d'amener l'étudiant à s'intéresser à la littérature et à voir ce que celle-ci peut lui apporter, tant sur le plan culturel que sur le plan méthodologique. A la lumière de ce qui vient d'être dit, on peut donc déterminer deux importants objectifs du module :

- **Sur le plan culturel** : L'étudiant apprendra à connaître la littérature française. Il sera donc question ici d'apporter à l'étudiant un certain nombre d'informations sur l'évolution de cette littérature, sur le ou les contexte (s) de production et sur la civilisation et l'évolution des idées dans la société occidentale.
- **Sur le plan méthodologique** : Il faudra apprendre à l'étudiant à savoir « lire » un texte littéraire et porter un regard critique sur celui-ci. En effet, « Lire un texte littéraire » signifiera pour l'étudiant connaître sa particularité. Autrement dit, il s'agira pour lui d'appréhender le « langage littéraire » en étant progressivement confronté à de différents types d'écriture, humaniste, classique, philosophique,... et à de différents genres littéraires : récits, poèmes et théâtres.

Ainsi, à travers le module LF1, il sera question d'apprendre à l'étudiant de passer de l'acte de lire à l'acte d'écrire. Il faudra lui soumettre, à la fin de chaque étude de texte, un certain nombre de questions qui lui permettront de rédiger de courts passages. Ceux-ci se doivent de représenter de courtes analyses portant sur le texte étudié. Ce qu'il faudra donc favoriser dans l'enseignement de ce module, c'est de s'appuyer essentiellement sur l'étude des textes. L'enseignant du module

doit proposer à l'étudiant à la fois des extraits d'œuvres et des œuvres dans leur intégralité.

L'enseignant, soucieux d'apporter à l'étudiant un certain nombre d'informations sur tout le contexte socio-historique, pourra lui remettre des photocopiés synthétisant l'essentiel et présentant des informations sur le contexte sociopolitique de l'époque. Mais il revient également à l'étudiant de faire ses recherches pour compléter ou renforcer ses connaissances.

Quel mode d'évaluation ?

La note globale du module sera obtenue par deux types d'évaluation :

1. un exposé durant le cours (coeff.1), qui consistera :

- soit à présenter un aperçu historique sur une période ou un évènement historique relatif à la période auquel se rapporte le texte étudié : La Renaissance, la Réforme religieuse ou éducative, les Guerres de religions, par exemple.
- Soit à lire et présenter la fiche de lecture d'un des ouvrages découvert étudié : *Gargantua, Candide*, etc.
- Soit à exposer la biographie d'un auteur étudié. Exemple : E. Dolet, M. De Montaigne,...
- Soit à faire l'explication orale ou le commentaire écrit d'un texte du corpus.

2. un examen final sur table (coeff.1) qui comportera un texte d'un des auteurs étudié en classe. L'étudiant fera un commentaire du texte en répondant aux questions posées. Il convient de préciser que l'étudiant est préparé, tout au long de l'année, pour répondre à cet exercice.

PLAN DE COURS ET PROGRESSION ANNUELLE

1^{er} semestre :

Contenu	Texte (s) support (s)	Thème (s)/ Notion (s)	Séance = CM + TD
Prise de contact et présentation du programme			1
Bref rappel historique sur le Moyen-âge	<ul style="list-style-type: none"> - Documents historiques. - <i>Le Serment de Strasbourg</i> 	Le Moyen-âge Le contexte socio-historique au Moyen -âge La naissance de la langue romane...	1 CM
Aperçu sur la littérature médiévale	-Courts-extraits littéraires : Chanson de Roland, le Roman de renard, roman courtois : Tristan et Iseult, théâtre religieux. Poème de <ul style="list-style-type: none"> - Un fabliau : <i>Les deux perdrix</i> - F. Villon : « Je regrette le temps de ma jeunesse... » 	- Les caractéristiques de la littérature médiévale, ...	3 TD
Aperçu historique sur le XVIe	<ul style="list-style-type: none"> - Documents historiques. - Documentaires audiovisuels 	<ul style="list-style-type: none"> - La Renaissance - L'Humanisme et ses valeurs - ... 	1 CM
L'humanisme Littéraire de la Renaissance	Extrait de la Lettre de Erasme de Rotterdam à Guillaume, duc de Clèves, sur l'éducation, 1529. Les textes de François Rabelais sur l'éducation de Gargantua : éducation médiévale et éducation humaniste.	Le renouvellement du système éducatif, ...	3 TD
Le Groupe de la Pléiade	--Poème <i>Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage</i> de Du Bellay ...	L'idéal de la pléiade Les thématiques poétiques de la pléiade : l'amour, l'hédonisme, la nostalgie et la fuite du temps, ...	2 TD

	-Poème <i>Mignonne allons voir</i> de Ronsard		
Vers la fin du siècle humaniste	Extrait des <i>Essais</i> de Montaigne	Aperçu sur le contexte de la Guerre des religions Le voyage et l'altérité : valeurs humanistes thèmes importants des <i>Essais</i> de Montaigne Texte sur l'éducation des enfants chez Montaigne, ...	2 TD
Préparation de l'examen			
Examen (S1)			
Compte rendu et remise de copies (3 séances en tout)			
Total des séances 16 séances (S1)			

2^e semestre :

Contenu	Texte (s) support (s)	Thème (s)/ Notion (s)	Séances
Le XVII^e siècle	<ul style="list-style-type: none"> - Documents historiques. - Documentaire audiovisuel sur Le Grand siècle 	<p>Aperçu sur le contexte socio-historique de l'époque : l'édite de Nantes et l'assassinat d'Henri IV, la régence, Louis XIV, <i>Le Roi Soleil</i>. Richelieu et la création de l'Académie Française ; Le théâtre classique ; comédie et tragédie, ...</p>	1 CM
La comédie de Molière	<ul style="list-style-type: none"> - Etudes de quelques extraits du théâtre comique 	Les ressorts du comique dans le théâtre de Molière, ...	3 TD
Le théâtre tragique	<ul style="list-style-type: none"> - Extrait de <i>Cid</i> de Corneille - Extraits de <i>Phèdre</i> de Jean Racine - Extraits audiovisuels des deux pièces étudiés. 	<p>Le registre tragique, le personnage tragique. Les règles du théâtre classique : règles de trois unités, la bienséance, ... La raisons et le principe de la purgation des passions Quelques figures de style du registre tragique. Bref aperçu sur la mythologie grecque La fatalité et la fin tragique du personnage, ...</p>	3 TD
Aperçu historique sur le XVIII^e	<ul style="list-style-type: none"> - Documents historiques et documentaires 	Bref aperçu sur le contexte socio-historique de l'époque. La monarchie absolue	1 CM

	audiovisuels.	Le rôle des philosophes des Lumières : Diderot, Montesquieu, Voltaire, ... La prise de conscience et la révolte du peuple : La Révolution française 1789. La proclamation des Droits de l'Homme, ...	
La philosophie des Lumières	- Diderot <i>L'Encyclopédie</i> - Montesquieu, <i>L'esprit des Lois</i> . (De l'esclavage) - Voltaire, extraits de <i>Candide</i> .	- La conception de la philosophie selon les philosophes du XVIIIème siècle. - La contestation des injustices : esclavage, torture, inégalité, ... - Voltaire contre la philosophie de l'optimisme (<i>Candide</i>) - Idées des philosophes : liberté/ bonheur...	4 TD
Le Prérromantisme	Quelques extraits de - De l'Allemagne de Mme de Staël et de La Nouvelle Héloïse de J. J. Rousseau	Aperçu sur la fin du XVIIIe siècle La sensibilité individuelle La nature, l'isolement, l'émoi et la mélancolie, ...	1 CM + 1 TD
Préparation de l'examen			
Examen (S2)			
Compte rendu et remise de copies (3 séances en tout)			
Total des séances 17 (S2)			

LE MOYEN-AGE

BREF APERÇU HISTORIQUE SUR LA MOYEN- AGE

Le Moyen Âge est loin d'être uniforme, et il est loin d'être dans son ensemble cet « âge des ténèbres » et de l'obscurantisme qu'en ont fait parfois les hommes de la Renaissance dans un contexte polémique – clichés qui ont la vie dure, et contre lesquels les historiens d'aujourd'hui doivent encore s'insurger.

STALLONI et VANNIER

1. Bref aperçu historique

Le « Moyen Âge » désigne traditionnellement une très longue période d'environ dix siècles, période intermédiaire entre l'Antiquité et la Renaissance, de la chute de l'Empire romain d'Occident (476) à la seconde moitié du XV siècle, avec les grands bouleversements qui marquent le début des Temps modernes (les « grandes découvertes »), sans que l'on puisse vraiment déterminer de rupture.

(Y. STALLONI et G. VANNIER, 2005 : p. 22).

2) La chute de l'Empire romain en (476) :

Les Barbares (tribus germaniques) ont pénétré peu à peu l'Empire et des royaumes barbares se constituent ; en Gaule (partie de la France actuelle) les Francs s'imposent, avec la dynastie des Mérovingiens. La conversion de Clovis (486-511) facilite leur implantation et la fusion avec les éléments gallo-romains et chrétiens. À la fin du VI siècle, d'importantes fondations monastiques marquent un nouvel essor de la religion chrétienne.

3) Décadence de la monarchie mérovingienne à la fin du VII siècle

La victoire de Charles Martel contre les Sarrasins à Poitiers (732) est suivie de l'avènement d'une nouvelle dynastie, celle des Carolingiens, fondée par son fils Pépin le Bref. Le règne de Charlemagne (roi des Francs en 771, empereur d'Occident de 800 à 814) est une période prospère et brillante, marquée entre autres, par une réorganisation politique et administrative et un renouveau intellectuel et artistique.

4) La fin de l'Empire carolingien et le début de la dynastie des capétiens

L'Empire carolingien prend fin en 843 au traité de Verdun, partagé entre les trois fils de Louis le Pieux (Charles le Chauve, Lothaire et Louis le Germanique). Les IX et X siècles, où se succèdent plusieurs vagues d'invasions normandes, sont une période de chaos et de déclin de la culture. Mais à la fin du X siècle s'amorce un nouvel essor de la civilisation médiévale. Hugues Capet, roi de France (987-996), fonde la dynastie des Capétiens.

5) L'essor de la féodalité et la « renaissance » du XII siècle

- **La constitution des villes :**

La fin du XI siècle et le XII siècle sont une période de prospérité, de développement et de progrès dans différents domaines (population, agriculture, commerce...). Les villes prennent une importance grandissante et accèdent à une certaine autonomie politique.

- **Les Croisades**

La première croisade (1096-1099), entreprise pour « libérer » les Lieux saints - contre les musulmans de Palestine, aboutit à la prise de Jérusalem et à la création d'un royaume franc de Jérusalem. La seconde croisade (1147- 1149) est un échec, de même que la troisième (1189-1192), entreprise à la suite de la prise de Jérusalem par Saladin et commandée par Philippe Auguste, Richard Cœur-de-Lion et Frédéric Barberousse. La quatrième croisade, organisée par le pape Innocent III, est détournée de son but et se termine par la prise de Constantinople par les croisés en 1204.

6) Le « siècle de saint Louis »

Le règne de Louis IX (saint Louis, 1226-1270) occupe la plus grande partie du XIII siècle et est globalement une période de paix et de prospérité. Le roi s'attache à réorganiser la justice. Les septième et huitième croisades qu'il dirige sont des échecs ; fait prisonnier lors de la septième en Égypte (1248), il meurt de la peste devant Tunis en 1270. Ses successeurs, Philippe III le Hardi et Philippe IV le Bel, continuent de renforcer le pouvoir royal. Peu à peu se constitue un État monarchique.

7) « L'automne du Moyen Âge »

Dès le début du XIV siècle apparaissent des difficultés économiques ; on voit revenir la famine, et des troubles sociaux se produisent. Ces phénomènes vont être aggravés par la guerre de Cent Ans (1337-1453) menée contre les Anglais, dont le roi Édouard III, petit-fils de Philippe IV le Bel, prétendait aussi à la couronne de France. D'autres troubles et calamités s'ajoutent à la guerre. Entre 1348 et 1358 se produisent des épidémies de peste noire ; des soulèvements paysans ont lieu. Entre 1378 et 1417, le Grand Schisme d'Occident divise l'Église catholique. Enfin, la prise de -Constantinople par les Turcs (1453), qui met fin à l'Empire byzantin, a un grand retentissement en Occident.

Dans la seconde moitié du siècle, diverses inventions et découvertes bouleversent les mentalités et transforment la vision du monde (l'imprimerie est découverte vers 1450 et la première presse est installée à la Sorbonne en 1470 ; Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492).

8) La fin du Moyen âge

Le XV siècle s'achève avec le règne de Charles VIII ; les guerres d'Italie (qui commencent en 1494) vont faire connaître en France la Renaissance qui s'est déjà produite en Italie dans le domaine des arts.

II. Aperçu sur l'organisation sociale et politique

La société féodale : les « trois ordres » Aux alentours de l'an mil apparaissent clairement des structures sociales qui se sont mises en place peu à peu ; elles caractérisent ce que nous appelons la féodalité. Selon les clercs de l'époque, la

société se compose de trois ordres, définis par leurs fonctions et obligations réciproques : « ceux qui prient » (les clercs ou les gens de l'église : prêtre, maîtres, étudiants et autres), « ceux qui combattent » (les guerriers et les chevaliers qui ne tarderont pas à se confondre avec les nobles maîtres des terres et à constituer la « fiefdom »), « ceux qui travaillent ». Ceux-ci forment l'énorme majorité de la population (plus de 90 %). Au début, ce sont surtout les paysans, dont la fonction est de nourrir les deux autres ordres. Mais de nouvelles forces apparaissent, avec le développement très important des villes à partir du XII siècle ; les communes urbaines jouissent d'une certaine autonomie, et l'on voit s'y multiplier le nombre des « métiers », marchands ou artisans regroupés en confréries, corporations ou guildes.

Dans les villes, le pouvoir est concentré entre les mains de quelques grandes familles de « bourgeois » (habitants des villes ou bourgs), souvent de riches marchands, qui occupent les fonctions municipales. L'argent prend de plus en plus d'importance face aux valeurs féodales, qui semblent dépassées à la fin du Moyen Âge, comme on le voit dans certains textes littéraires.

Il faudrait enfin, pour compléter ce tableau très rapide, donner leur place à des catégories que les textes des clercs ne prennent que peu en compte : les femmes de toutes conditions, et les nombreux « exclus » de la société médiévale – juifs et hérétiques, lépreux, sorciers, infirmes... – à l'égard desquels les attitudes ont changé suivant les périodes, et sont souvent ambivalentes.

1) La religion et l'art

La religion occupe une très grande place dans les mentalités et dans la vie quotidienne (calendrier liturgique, rites et sacrements qui scandent les grandes étapes de la vie, importance des pèlerinages). L'Église s'efforce d'exercer un certain contrôle sur le groupe des chevaliers : par exemple, au début du XI siècle, pour tenter de limiter leur violence, les chevaliers sont appelés à la croisade (présentée à la fois comme un pèlerinage et une « guerre sainte »). L'enseignement est entièrement assuré par l'Église. Les écoles sont rattachées à un monastère, à une paroisse ou au chapitre cathédral qui entoure l'évêque (écoles capitulaires). C'est autour d'eux aussi que vont principalement se développer les premiers grands courants artistiques du Moyen Âge : la musique, l'art roman et l'art « gothique ».

2) Les intellectuels et les mouvements d'idées

La transmission du savoir est assurée par l'Église. Les clercs, ce sont aussi les maîtres et étudiants des écoles et des universités – ce sont les « intellectuels » du Moyen Âge. Au XII siècle les grands centres intellectuels sont les écoles urbaines où enseignent aussi des maîtres indépendants. On y étudie les sept « arts libéraux » (arts des lettres du trivium : grammaire, rhétorique et dialectique ; et arts des nombres du quadrivium : arithmétique, géométrie, astronomie et musique), avant d'aborder les disciplines plus spécialisées, droit, médecine et théologie, couronnement des sciences. L'enseignement est entièrement assuré en latin, qui est la langue savante dans toute l'Europe. La découverte de nouvelles œuvres d'Aristote à travers des traductions latines donne une impulsion considérable aux

mouvements d'idées. On traduit aussi beaucoup d'autres œuvres grecques ou arabes (le Coran est traduit par l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable en 1142).

Le XIII siècle est le siècle des Universités, corporations regroupant professeurs et élèves des centres urbains, sur le modèle des autres « métiers ». Dans le domaine des idées, c'est l'époque des grandes synthèses et des encyclopédies. La philosophie scolastique est une tentative pour trouver un équilibre entre la foi et la raison, établir une synthèse entre l'aristotélisme et la pensée chrétienne. La fin du Moyen Âge voit les derniers développements de la scolastique ; elle tend à se scléroser et à s'enfermer dans une logique purement formelle (ce dont Rabelais se moquera). À côté des universités, les intellectuels sont souvent rattachés à des milieux plus laïques, moins liés à la théologie (malgré leur formation de clercs) ; beaucoup sont des fonctionnaires royaux ou seigneuriaux. Les premiers courants humanistes apparaissent dans l'entourage de Charles VI dès le début du XV siècle.

3) La chevalerie et le développement d'une culture profane

La littérature en langue vulgaire qui se développe à partir du XI siècle, même si elle est souvent composée par des clercs, et reste imprégnée de culture chrétienne, se fait l'écho d'autres préoccupations, qui sont d'abord celles de la classe chevaleresque et aristocratique ; elle s'ouvrira ensuite sur l'univers des villes où se développeront d'autres formes littéraires. Dans leur forme écrite (à partir du tout début du XII siècle), **les chansons de geste** sont marquées par l'idéologie de la noblesse féodale. **La poésie des troubadours** d'abord, puis celle **des trouvères** et **le roman dit « courtois »** au Nord, ont pris naissance dans les cours de grands seigneurs, pendant une période de prospérité et de paix relative. Grâce à des conditions économiques particulièrement favorables, à quoi il faut ajouter sans doute aussi l'influence des cours orientales découvertes avec émerveillement par les croisés, s'élabore dans ces cours un art de vivre plus raffiné, que l'on a appelé la courtoisie. Est « courtois » celui qui possède tout un ensemble de - qualités tant physiques que morales : élégance et distinction des manières et du langage (d'où le sens qui est resté dans la langue moderne), beauté, vaillance (la « prouesse »), loyauté, « largesse » (générosité pouvant aller jusqu'à la prodigalité). Enfin la courtoisie fait une large place à la femme et à l'amour ; elle sera très vite étroitement associée à l'idéal amoureux apparu d'abord dans la poésie des troubadours, la « fin'amor ». C'est un idéal aristocratique : le « courtois » s'oppose en tous points au « vilain » (le paysan, d'où, par la suite, tout ce qui est vil ou bas physiquement ou moralement). Le roman, surtout, s'adresse essentiellement à la classe chevaleresque, à laquelle il propose une culture adaptée à ses goûts et à ses aspirations, et qui se dégage de l'emprise de l'Église, même si celle-ci va se faire plus forte dans un second temps. Il reflète également les tensions internes de la chevalerie. Plus tard il manifesterà la crise des valeurs chevaleresques.

III. Naissance d'une langue et d'une littérature

1) Du latin à la langue vulgaire

La langue que nous appelons l'ancien français s'est formée peu à peu à partir du latin parlé qui s'était implanté en Gaule après la conquête. Les premiers

documents écrits qui attestent son existence à côté du latin qui reste la langue écrite (et le restera encore longtemps pour les documents officiels ou les textes savants), datent du IX^e siècle. Un canon du concile de Tours en 813 invite les prêtres à prêcher « in linguam rusticam gallicam aut theotiscam », dans la langue des « rustici » (des paysans), « gauloise » ou « tudesque » (ce qui deviendra le français et l'allemand), lorsque les fidèles ne comprennent pas le latin. C'est la reconnaissance de l'existence, dans les deux empires, à côté du latin, d'une autre langue parlée par le peuple, la « langue vulgaire » ou « langue romane ».

On en trouve la première attestation écrite en 842 : ce sont les fameux - **Serments de Strasbourg (voir page 16)**, échangés entre deux des trois fils de Louis le Pieux, Louis le Germanique et Charles le Chauve ; insérés dans une chronique latine de Nithard, ils ont été transcrits dans les deux langues (ancêtres du français et de l'allemand) afin d'être compris par les deux armées. Langue étrange, qui n'est pas encore « l'ancien français », mais qui n'est déjà plus du latin. Encore fallait-il que cette langue acquière le statut de langue littéraire, ce qui n'allait pas de soi dans une société où le latin continuait d'être la langue de -culture, parlée et surtout écrite par les clercs. C'est pourquoi les premiers textes sont en rapport étroit avec la liturgie.

2) La Naissance de la littérature française :

L'histoire de la littérature française, qui nous intéresse, ici commence au XI^e-siècle et de façon plus importante au XII : ce sont donc quatre siècles d'une littérature très riche, dont il est difficile de rendre compte en quelques pages... On peut distinguer deux grandes parties correspondant à deux époques très différentes :

les XII et XIII siècles, période d'expansion, de progrès, et d'effervescence créatrice dans les domaines artistique et littéraire ; les XIV et XV siècles, période plus troublée, marquée par des calamités (la guerre de Cent Ans, les famines et épidémies), mais aussi des mutations importantes de la société et des mentalités ; on en trouve des échos dans une littérature qui se développe dans des directions -nouvelles.

(Y. STALLONI et G. VANNIER, 2005 : p. 22).

3) La diffusion des œuvres

Pendant toute la période médiévale, surtout avant le XIV^e siècle, la circulation orale des textes reste très importante. Poèmes, chansons de geste et vies de saints sont chantés par des jongleurs, qui sont des interprètes itinérants : acrobates et jongleurs au sens moderne, mais aussi acteurs, mimes, musiciens, chanteurs, danseurs, ils ont joué un rôle considérable dans la diffusion des œuvres orales ou écrites, et sans doute aussi parfois dans leur élaboration. Les romans sont lus à voix haute. L'œuvre médiévale, au moins jusqu'au XIII^e siècle, a toujours « transité par la voix » et n'existe que par sa « performance ». L'écriture n'en est pas moins importante dans une culture qui est aussi une -culture de l'écrit ; en latin ou en langue vulgaire, la littérature est le plus souvent l'œuvre des clercs, mais dans des conditions bien différentes de celles que nous connaissons depuis le XVIII^e siècle.

Extrait (modifié) des ouvrages :

- Y. STALLONI, *Ecoles et courants littéraires*, Armand Colin, Paris, 2015 (1^{ère} édition 2005).

- C. LAUVERGNAT -GRANIERE, A . PAUPERT, Y. STALLONI et G. VANNIER
(dir) D. BERGEZ, Précis de Littérature français, Armand Colin, Paris, 2005.

Serment de Strasbourg

BREF APERÇU SUR LA LITTÉRATURE MÉDIEVALE

Objectifs :

- Connaître les caractéristiques de la littérature du Moyen-âge
- Découvrir le rôle des troubadours (les conteurs) (transmission et divertissement)
- Avoir un aperçu sur l'organisation sociale au Moyen-âge

Questionnement : Quelles sont les caractéristiques de la littérature du Moyen-âge ?

Corpus des textes littéraires :

- 1) Extrait de la Chanson de Roland (légende et patriotisme) ;
- 2) Extrait du roman courtois (l'amour courtois) ;
- 3) Le dit des perdrix (comique et vie sociale) ;
- 4) Découvrir la poésie avec François Villon (poésie et regrets)

1) La poésie lyrique : La chanson de geste

C'est la première forme littéraire écrite en langue d'oïl (langue romane du nord de la France). La *Chanson de Roland*, la plus ancienne et la plus célèbre, date des environs de 1100. Les « chansons de geste » sont la forme médiévale de l'épopée ; ce sont de longs poèmes narratifs chantés, célébrant les exploits guerriers (c'est le sens du mot « geste », du latin *gesta*), de héros, chevaliers français le plus souvent, devenus des personnages de légende nationale.

Texte 1 : Extrait de la chanson de Roland

Le neveu de Charlemagne, Roland, et son ami Olivier sont à la tête de l'arrière-garde pendant que le reste de l'armée quitte l'Espagne par les Pyrénées. C'est alors que les Sarrasins attaquent.

Le comte Roland chevauche par le champ. Il tient Durendal, qui bien tranche et bien taille. Des Sarrasins il fait grand carnage. Si vous eussiez vu comme il jette le mort sur le mort, et le sang clair s'étaler par flaques ! Il en a son haubert ensanglanté, et ses deux bras et son bon cheval, de l'encolure jusqu'aux épaules. Et Olivier n'est pas en reste, ni les douze pairs, ni les Français, qui frappent et redoublent. Les païens meurent, d'autres défont. L'archevêque dit : « Béni soit notre baronnage ! Montjoie ! » crie-t-il, c'est le cri d'armes de Charles.

Et Olivier chevauche à travers la mêlée. Sa hampe s'est brisée, il n'en a plus qu'un tronçon. Il va frapper un païen, Malon. Il lui brise son écu, couvert d'or et de fleurons, hors de la tête fait sauter ses deux yeux, et la cervelle coule jusqu'à ses pieds. Parmi les autres qui gisent sans nombre, il l'abat mort. Puis il a tué Turgis et Esturgoz. Mais la hampe se brise et se fend jusqu'à ses poings. Roland lui dit : « Compagnon, que faites-vous ! En une telle bataille, je n'ai cure d'un bâton. Il n'y a que le fer qui vaille, et l'acier. Où donc est votre épée, qui a nom Hauteclaire ? La garde en est d'or, le pommeau de cristal. - Je n'ai pu la tirer, » lui répond Olivier, « j'avais tant de besogne ! »

Mon seigneur Olivier a tiré sa bonne épée, celle qu'a tant réclamée son compagnon Roland, et il lui montre, en vrai chevalier, comme il s'en sert. Il frappe un païen, Justin de Val Ferrée. Il lui fend par le milieu toute la tête et tranche le corps et la brogne safrée, et la bonne selle, dont les gemmes sont serties d'or, et à son cheval il a fendu l'échine. Il abat le tout devant lui sur le pré. Roland dit : « Je vous reconnais, frère ! Si l'empereur nous aime, c'est pour de tels coups ! » De toutes parts « Montjoie ! » retentit.

La Chanson de Roland (traduction de Joseph Bédier)

Questions :

1. De quoi s'agit-il dans ce texte ? Et où se déroule la scène ?
2. Qui sont les Sarrasins ?

3. Quelles sont les caractéristiques du personnage principal ?
4. Quel est le registre de langue utilisé ?

2) Le Roman courtois

On parle parfois de l'« invention du roman » au XII siècle : c'est vrai pour le mot d'abord, qui apparaît dans l'expression « mettre en roman », c'est-à-dire en langue romane par rapport au latin [...] Les deux œuvres majeures qui marquent l'avènement du genre romanesque dans la seconde moitié du XII siècle sont *Tristan et Iseut*, et surtout les cinq romans de Chrétien de Troyes, qui apparaît comme le véritable créateur du roman médiéval, et le fondateur d'une riche tradition.

Texte 2 : extrait de *Tristan et Iseut*

Mon Dieu, murmura-t-il, est-ce possible ? Mes yeux ne me mentent pas. Seigneur! Je ne sais que faire : les tuer ou partir ? Il y a longtemps qu'ils vivent en forêt. J'ai raisonnablement toutes les raisons de croire que s'ils s'aimaient d'amour insensé, ils seraient nus. Et il n'y aurait pas cette épée entre eux. Ils se comporteraient autrement. Je voulais leur mort : je ne les toucherai pas et renonce à ma colère.

Ils n'ont souci de fol amour. Je ne les frapperai pas : ils dorment. Si je faisais le moindre geste brutal, je serais gravement coupable, et si j'éveille cet homme assoupi et que l'un de nous tue l'autre, ce sera bien triste rencontre. Je leur laisserai des indices pour qu'à leur réveil, ils sachent bien qu'on les a découverts alors qu'ils sommeillaient et qu'on a eu pitié d'eux : je ne veux pas qu'ils périssent ni de ma main ni par la faute d'un de mes hommes. Je vois au doigt de la reine une émeraude. C'est moi qui la lui ai donnée : elle est magnifique. J'ai moi-même une bague qui vient d'elle. Je vais lui retirer son anneau. Je prendrai aussi les gants de vair qu'elle m'apporta d'Irlande. Ils serviront d'écran au rayon qui flamboie sur son visage et qui l'indispose, et, au moment de partir, je déroberai l'épée qui les sépare et par laquelle le Morholt fut décapité. »

Questions :

1. De quoi s'agit-il dans ce texte ?
2. Quel est le registre de langue utilisé ?

3) La veine comique : Les fabliaux

On peut les définir comme des contes à rire en vers. On en connaît environ cent soixante, anonymes ou attribués à différents auteurs, composés entre la fin du XII siècle et le début du XIV siècle ; ils proviennent pour une grande part du Nord de la France. Leur origine est difficile à retracer : les sujets appartiennent le plus souvent à un fonds populaire quasi universel. Certains sont plutôt des contes moraux, proches des fables (d'où est dérivé leur nom, employé par les auteurs dans plusieurs manuscrits) ; d'autres sont franchement scatologiques ou obscènes. Beaucoup mettent en scène le triangle mari-femme-amant, et presque tous sont le récit d'une duperie.

Le genre est difficile à définir précisément, en raison d'un certain flottement terminologique comme c'est souvent le cas en cette période où les « genres littéraires » ne sont pas strictement codifiés. L'univers décrit, populaire et bien souvent urbain, est l'envers du monde courtois, et le ton, beaucoup plus réaliste et souvent grossier, est à l'opposé de celui des genres courtois. Faut-il penser pour autant qu'ils s'adressaient à un public de « petites gens » ? Il semblerait au contraire qu'ils visaient aussi le public aristocratique de la littérature courtoise, invité à se divertir aux dépens de personnages qui sont le plus souvent des « types » caricaturaux : « vilains » cocus et bafoués, religieux ridiculisés, femmes vulgaires...

Texte : 3 : Le Dît des Perdrix¹

Puisqu'il est dans mon habitude de vous raconter des histoires, je veux dire, au lieu d'une fable, une aventure qui est vraie.

Un vilain, au pied de sa haie, un jour attrapa deux perdrix. Il les prépare avec grand soin ; sa femme les met devant l'âtre (elle savait s'y employer), veille au feu et tourne la broche ; et le vilain sort en courant pour aller inviter le prêtre. Il tarda tant à revenir que les perdrix se trouvaient cuites. La dame dépose la broche ; elle détache un peu de peau, car la gourmandise est son faible. Lorsque Dieu la favorisait, elle rêvait, non d'être riche, mais de contenter ses désirs. Attaquant l'une des perdrix, elle en savoure les deux ailes, puis va au milieu de la rue pour voir si son mari revient. Ne le voyant pas arriver, elle regagne la maison et sans tarder elle expédie ce qui restait de la perdrix, pensant que c'eût été un crime d'en laisser le moindre morceau. Elle réfléchit et se dit qu'elle devrait bien manger l'autre. Elle sait ce qu'elle dira si quelqu'un vient lui demander ce qu'elle a fait de ses perdrix : elle répondra que les chats, comme elle mettait bas la broche, les lui ont arrachées des mains, chacun d'eux emportant la sienne. Elle se plante dans rue afin de guetter son mari, et ne le voit pas revenir; elle sent frétiler sa langue, songeant à la perdrix qui reste : elle deviendra enragée si elle ne peut en avoir ne serait-ce qu'un petit bout. Détachant le cou doucement, elle le mange avec délices ; elle s'en poulèche les doigts. « Hélas ! dit-elle, que ferai-je ? Que dire, si je mange tout ? Mais pourrais-je laisser le reste ? J'en ai une si grande envie ! Ma foi, advienne que pourra ; il faut que je la mange toute. » L'attente dura si longtemps que la dame se rassasia.

Mais voici venir le vilain ; il pousse la porte et s'écrie :

« Dis, les perdrix sont-elles cuites ?

— Sire, fait-elle, tout va mal, car les chats me les ont mangées. » A ces mots, le vilain bondit et court sur elle comme un fou. Il lui eût arraché les yeux, quand elle crie :

« C'était pour rire. Arrière, suppôt de Satan ! Je les tiens au chaud, bien couvertes.

— J'aurais chanté de belles laudes (1), foi que je dois à saint Lazare. Vite, mon bon hanap de bois et ma plus belle nappe blanche ! Je vais l'étendre sur ma chape sous cette treille, dans le pré.

¹ A la base, les fabliaux sont écrits en vers d'octosyllabe.

– Mais prenez donc votre couteau ; il a besoin d'être affûté et faites-le couper un peu sur cette pierre, dans la cour. » L'homme jette sa cape et court, son couteau tout nu dans la main.

Mais arrive le chapelain, qui pensait manger avec eux; il va tout droit trouver la dame et l'embrasse très doucement, mais elle se borne à répondre :

« Sire, au plus tôt fuyez, fuyez! Je ne veux pas vous voir honni, ni voir votre corps mutilé. Mon mari est allé dehors pour aiguiser, son grand couteau ; il prétend qu'il veut vous couper les oreilles (2) s'il vous peut tenir.

– Ah ! puisses-tu, songer à Dieu! fait le prêtre, que dis-tu là ? Nous devons manger deux perdrix que ton mari prit ce matin.

– Hélas ! ici, par saint Martin, il n'y a perdrix ni oiseau. Ce serait un bien bon repas ; votre malheur me ferait peine. Mais regardez-le donc là-bas comme il affûte son couteau !

– je le vois, dit-il, par mon chef. Tu dis, je crois, la vérité. »

Et le prêtre, sans s'attarder, s'enfuit le plus vite qu'il peut. Au même instant, elle s'écrie :

« Venez vite, sire Gombaut.

– Qu'as-tu ? dit-il, que Dieu te garde.

– Ce que j'ai ? Tu vas le savoir. Si vous ne pouvez courir vite, vous allez y perdre, je crois; car par la foi que je vous dois, le prêtre emporte vos perdrix. »

Pris de colère, le bonhomme, gardant son couteau à la main, veut rattraper le chapelain. En l'apercevant, il lui crie :

« Vous ne les emporterez pas 1 » Et de hurler à pleins poumons : « Vous les emportez toutes chaudes ! Si j'arrive à vous rattraper, il vous faudra bien les laisser. Vous seriez mauvais camarade en voulant les manger sans moi. »

Et regardant derrière lui, le chapelain voit le vilain qui accourt, le couteau en main. Il se croit mort, s'il est atteint; il ne fait pas semblant de fuir, et l'autre pense qu'à la course il pourra reprendre son bien. Mais le prêtre, le devançant, vient s'enfermer dans sa maison.

Le vilain chez lui s'en retourne et il interroge sa femme : « Allons ! fait-il, il faut me dire comment il t'a pris les perdrix. » Elle lui répond : « Que Dieu m'aide ! Sitôt que le prêtre me vit, il me pria, si je l'aimais, de lui montrer les deux perdrix : il aurait plaisir à les voir. Et je le conduisis tout droit là où je les tenais couvertes. Il ouvrit aussitôt les mains, il les saisit et s'échappa- je ne pouvais pas le poursuivre, mais je vous ai vite averti. » Il répond : « C'est peut-être vrai ; laissons donc le prêtre où il est. » Ainsi fut dupé le curé, et Gombaut, avec ses perdrix.

Ce fabliau nous a montré que femme est faite pour tromper : mensonge devient vérité et vérité devient mensonge. L'auteur du conte ne veut pas mettre au récit une rallonge et clôt l'histoire des perdrix.

Lisez attentivement le texte, puis répondez aux questions suivantes :

1. **Qui a écrit ce récit et quand ?**
2. **Faites le portrait morale des personnages évoqués dans ce texte.**
3. **Que pensez-vous du statut de la femme au MA ?**

4) Le roman de Renart

Le titre est trompeur : il s'agit en fait d'un ensemble disparate de récits de longueurs diverses, en octosyllabes, composés par différents auteurs entre 1170 et 1250 environ. On peut parler de « romans » dans la mesure où ils sont, tout comme les premiers « romans », en langue romane, mais aussi et surtout à cause de l'unité qui leur est conférée par le retour des mêmes personnages et de certaines situations types.

Texte 4 : Extraits du roman de renard

- Extrait 1 Renart en train d'enjôler Chan-teclerc le coq

Un jour, Renart s'introduit dans une basse-cour en quête de quelques poules. Celles-ci ont vu la haie remuer et s'en vont gloussantes vers la maison. Chanteclerc le coq les interpelle, il les rassure et s'endort sur le fumier. Renart s'avance tout doucement, tapi au sol, prêt à saisir le coq dans ses crocs. Manquant son coup, le goupil cherche alors à l'enjôler par des paroles flatteuses. Saura-t-il, comme son père Chanteclin, chanter les yeux fermés ?

Chanteclerc le coq se laisse tromper par Renart qui le saisit et l'emporte au loin. Alertés par les cris, les pay-sans se précipitent à leur poursuite. Par vantardise, le goupil leur crie que malgré eux il prend celui-là. Mais en desserrant la gueule, Renart permet à Chanteclerc de se dégager. Le coq se réfugie dans les branches d'un pommier tandis que le goupil reste en bas, furieux et fort dépité de l'avoir laissé échapper. Chanteclerc lui rit au nez : décidément, cousin Renart, on ne peut avoir confiance en vous !

- Extrait 2 Renart vole les anguilles du marchand

La faim avait poussé Renart vers la route quand passe une char-rette chargée de poissons. Le goupil s'allonge vite en travers du chemin, faisant le mort. Le marchand s'arrête, examine la belle fourrure rousse au col blanc dont il pense tirer quelques sous. Sans méfiance, le goupil est jeté à l'ar-rière de la charrette. Renart s'em-presse de dévorer les harengs puis, s'enroulant des anguilles autour du cou, saute en marche. Dieu vous garde, lance-t-il au marchand, me voilà bien servi en anguilles, vous pouvez garder le reste !

Poème de Moyen-âge : François Villon

Orphelin de père, F. Villon est né à Paris **1431 ou 1432**, il en est confié à Guillaume de Villon, chapelain de Saint-Benoît-le- Bétourné. Il étudie de **1443 à 1452** à la faculté des Arts (reçu bachelier, puis obtient la licence et la maîtrise). Il a ensuite des démêlés avec la justice : poursuivi pour le meurtre d'un prêtre, il obtient des lettres de rémission (janvier 1456), participe à un vol au collège de Navarre la nuit de Noël 1456 ; c'est alors qu'il compose le *Lais*. **Fin 1456-1460** : Loin de Paris ; séjour à la cour de Charles d'Orléans à Blois (compose plusieurs *Poésies diverses*, dont la « Ballade du concours de Blois »). **Été 1461** : séjour en prison à Meun ; libéré à l'occasion d'une visite de Louis XI dans cette ville (octobre 1461), il commence la rédaction du *Testament*. **1462** : Bref séjour en prison ; Villon est compromis dans une nouvelle affaire ; il est arrêté, torturé et condamné à être pendu (quelques poèmes, dont, sans doute, la célèbre « Ballade des Pendus »). **5 janvier 1463** : Le jugement ayant été cassé en appel, Villon est banni de Paris pour dix ans. On perd sa trace.

- La légende de Villon : l'écolier mauvais garçon

Comme la biographie de Villon était restée pendant des siècle mal commue, on a mis l'accent tantôt sur le « bon folâtre » (le joyeux compagnon, *Le Testament*), habitué des tavernes et des filles de joie, voleur à l'occasion, poète et mauvais garçon tout ensemble ; tantôt sur le « pauvre Villon », comme il se nomme lui-même à plusieurs reprises, dont les romantiques et les modernes se sont plu à faire un précurseur des « poètes maudits ». Mais la fascination pour le personnage ne doit pas faire oublier l'importance de l'œuvre.

Le Testament (1461)

Ce long poème (2 023 vers) est le chef-d'œuvre de François Villon. Il s'ouvre par une longue partie (les « Regrets ») où le poète, sentant sa mort proche, revient sur son passé : « Je plains le temps de ma jeunesse, / Auquel j'ai plus qu'autre galé [fait la noce]... » Il médite sur la vieillesse et la fuite du temps. Ensuite seulement (après plus de huit cents vers) commence la succession des legs, où il reprend et amplifie ceux du *Lais*. Tous ne sont pas ironiques : à sa mère, dont il esquisse un portrait émouvant, il offre la belle « Ballade pour prier Notre-Dame ». Le *Testament* s'achève dans une tonalité mi-burlesque mi pathétique. Le dernier geste de Villon, après une équivoque obscène, est de boire « un trait de vin morillon ».

Extrait 5 du Testament

Hé ! Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoi ? Je fuyaie l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole,
À peu que le cœur ne me fend.

Le dit du sage trop lui fis
Favorable (bien en puis mais !)
Qui dit : " Éjouis-toi, mon fils,
En ton adolescence " ; mais
Ailleurs sert bien d'un autre mes,
Car " Jeunesse et adolescence "
C'est son parler, ni moins ni mais,
" Ne sont qu'abus et ignorance. "

Mes jours s'en sont allés errant
Comme, dit Job, d'une touaille
Font les filets, quand tisserand
En son poing tient ardente paille :
Lors s'il y a nul bout qui saille,
Soudainement il le ravit.

Si ne crains plus que rien m'assaille,
Car à la mort tout s'assouvit.

Où sont les gracieux galants
Que je suivais au temps jadis,
Si bien chantants, si bien parlants,
Si plaisants en faits et en dits ?
Les aucuns sont morts et raidis,
D'eux n'est-il plus rien maintenant :
Repos aient en Paradis,
Et Dieu sauve le remenant !

Et les autres sont devenus,
Dieu merci ! grands seigneurs et
maîtres ;
Les autres mendient tous nus
Et pains ne voient qu'aux fenêtres ;
Les autres sont entrés en cloîtres
De Célestins et de Chartreux,
Bottés, housés, comm' pêcheurs
d'huitres.
Voyez l'état divers d'entre eux.

François, VILLON, Testament, 1961.

Lisez attentivement le texte, puis répondez aux questions suivantes :

4. **Qui a écrit ce poème et quand ?**
5. **Quel est le sentiment qui domine dans le poème. Pourquoi ?**
6. **Que pesez-vous du thème abordé ?**

LA RENAISSANCE

Le XVI^{ème} siècle ou le Siècle de la Renaissance

(Aperçu historique)

I. Histoire

Le XVI^{ème} siècle français connaît l'éclat de la Renaissance avec François I (1515-1547), dont le règne est assombri pourtant par les guerres incessantes qui l'opposent à Charles Quint. Quand son fils Henri II lui succède (1547-1559), il doit poursuivre ces luttes, mais il tente surtout de sauvegarder l'unité du royaume, fortement menacée par l'influence de l'Église réformée organisée à Genève par Calvin. Les querelles religieuses, qui ont aussi des enjeux politiques, ne tardent pas à devenir un conflit armé où s'affrontent catholiques et protestants (Les Guerres de religion), soutenus chacun par des puissances étrangères. Les fils d'Henri II, François II (1559- 1560), Charles IX (1560-1574), lui succèdent ; mais leur trop jeune âge donne le véritable pouvoir à leur mère, Catherine de Médicis. Henri III, leur frère (1574-1589), ne parvient pas à mettre fin aux guerres civiles ; il meurt assassiné. Le seul héritier de la couronne, Henri de Navarre, protestant, doit conquérir son royaume les armes à la main et finalement se convertir au catholicisme pour être sacré à Chartres en 1594. L'édit de Nantes (1598) met fin à quarante ans d'opposition sanglante des deux communautés ; mais l'assassinat d'Henri IV (1610) mettra au grand jour la fragilité d'un équilibre chèrement acquis. Cette époque de crise, placée sous le signe du contraste, inaugure ce que les historiens appellent « **les Temps modernes** ».

II. Les Arts et les Lettres

Pendant tout le 16^{ème} siècle, les rois de France accordent aux Arts et aux Lettres une attention qui est aussi un moyen d'affirmer leur prestige. François I impose l'usage du français dans les actes judiciaires et notariés. Il crée le futur Collège de France (1530), protège de nombreux érudits et écrivains, entre autres E. Dolet et F. Rabelais. Il institue le Dépôt légal (1537), qui oblige les imprimeurs à remettre au bibliothécaire du roi un exemplaire de tous les ouvrages qu'ils éditent ; ainsi se constitue le patrimoine qui est à l'origine de la Bibliothèque nationale. La vie de cour se développe considérablement et donne aux écrivains l'occasion de prouver leur attachement au roi. En sa présence, ils lisent leurs poèmes où ils célèbrent le prince, ses favoris, les événements grands ou petits du règne. C'est pour eux une nécessité : les droits d'auteur n'existant pas, ils ne peuvent assurer leur subsistance qu'en recevant une pension ou l'usufruit d'une propriété (il en est ainsi pour Du Bellay et Ronsard). Les constructions fastueuses sont elles aussi à la mesure du prestige royal. François I donne aux pays de Loire quelques-uns de ses plus beaux châteaux ; il ouvre le chantier du Louvre, qui sera continué jusqu'au grand Louvre voulu par Henri IV. Pour aménager Fontainebleau, il fait venir de grands artistes italiens ; là aussi, Henri IV poursuivra ses travaux, tout en construisant le château de Saint-Germain-en-

Laye. Les souverains français collectionnent les œuvres des plus grands peintres et orfèvres ; la mort de Vinci dans un château de la Loire mis à sa disposition par le roi fait figure de symbole.

III. Mutations sociales et intellectuelles

À travers une série d'événements dont les conséquences se font jour peu à peu, l'Europe occidentale connaît au XVI siècle de profonds bouleversements.

1. L'exploration de la terre

Commencés au XV siècle, avec pour symboles Christophe Colomb (qui aborde le continent américain en 1492) et Vasco de Gama (qui contourne l'Afrique en 1497- 1498), les grands voyages à travers le monde se poursuivent au siècle suivant (Verrazano découvre la baie d'Hudson en 1524, Cartier, le Canada dix ans plus tard). La Méditerranée, dont la partie orientale est dominée par les Turcs depuis leur victoire à Constantinople (1453), n'est plus le seul horizon marin connu. Les espaces nouvellement ouverts à la navigation modifient les échanges économiques, avec pour conséquences essentielles l'afflux des métaux précieux en Europe, la mutation des métiers du commerce et de l'argent, l'influence grandissante de ceux qui les exercent et qui constituent la première bourgeoisie capitaliste. Le paysage social en est profondément transformé, même si les campagnes demeurent à l'écart de ces grands bouleversements.

2. L'imprimerie et la question religieuse

Ces « grandes découvertes » ont été rendues possibles par diverses inventions techniques réalisées au cours des siècles précédents. Parmi elles, celles qui ont fait progresser la métallurgie ont modifié l'armement et ont rendu possible la découverte de l'imprimerie, vers 1450 à Mayence. Désormais, les ouvrages peuvent être reproduits à des centaines d'exemplaires. Naguère engrangé dans les monastères, le savoir n'est plus le monopole de l'Église. En outre, la technique exige qu'on établisse la meilleure version possible des œuvres de l'Antiquité à partir de plusieurs manuscrits. Ainsi naît une nouvelle science, la philologie, et avec elle, la nécessité de porter sur les textes un regard critique. La question est particulièrement épineuse pour la Bible. L'étude du grec et de l'hébreu en permet une nouvelle lecture qui échappe aux théologiens. Par là s'explique leur opposition aux humanistes, dont le travail est dicté au départ par l'ardent désir de revenir aux sources vives de la religion. Dès la fin du XV siècle s'était développé l'évangélisme, un courant intellectuel qui réclamait de l'Église un retour à l'esprit de l'Évangile, dont le texte latin cautionné par Rome est confronté à l'original en grec. À partir des années 1520, on assiste à la création de divers « collèges des trois langues » (hébreu, grec, latin, les langues de la Bible) indépendants des universités. Celui de Paris (1530), Collège de lecteurs royaux, perdure dans l'actuel Collège de France. Ce courant se trouve bientôt confronté à un choix difficile. En 1518, à Wittemberg, un moine nommé Luther proteste publiquement contre le pape. Nombreux sont ceux qui se rangent derrière lui. Sa devise : « *Soli deo, sola fide, sola scriptura* », soit : n'obéir qu'à Dieu, et non au pape ; ne pas croire que les bonnes œuvres seules peuvent assurer le salut ; se conformer à la seule Écriture sainte et non aux prescriptions

de l'Église qui ne sont pas fondées sur l'Évangile. Quand Luther est excommunié par Rome (1521), les évangélistes doivent choisir : le suivre dans l'hérésie ou demeurer dans une Église dont ils dénoncent pourtant les abus. Partie d'Allemagne, la Réforme se développe de façon différente selon les pays. L'Humanisme, confondu approximativement avec la Renaissance, est aisément repérable, les valeurs qu'il véhicule sont trop universelles pour se limiter à une époque ou à un courant. On sait d'ailleurs que le même mot, pris dans une acception plus large, sert à désigner une attitude intellectuelle et morale portée à affirmer la dignité de l'homme et valable à toutes les époques, y compris les plus contemporaines. Parler de l'Humanisme suppose donc de chercher à comprendre la naissance d'un mouvement intellectuel complexe, à définir l'esprit qui l'a caractérisé, à décrire ses manifestations dans des productions situées en périphérie de la littérature, ainsi que son influence sur des oeuvres plus strictement reliées au monde des lettres.

IV L'origine de l'Humanisme

Le mot « humanisme » n'existe pas au XVI siècle, il apparaît en 1765 dans un sens éloigné de notre propos (« estime et amour de l'humanité »), puis, vers le milieu du XIX siècle, pour désigner une doctrine qui tendrait à assurer l'épanouissement de l'homme. Ce n'est qu'en 1877 que le mot s'applique au mouvement d'esprit qui recouvre en gros le temps de la Renaissance et qui conjugue le culte des « belles-lettres » – les humanités – et la foi dans les ressources philosophiques et scientifiques de l'homme.

1) Aux sources du mouvement

L'essor de l'Humanisme français est lié à l'influence de l'Italie, aux travaux des rhétoriciens du XV siècle et à la diffusion du livre favorisée par l'imprimerie. On fait parfois remonter l'esprit humaniste à Dante (1265-1321) ou à Pétrarque (1304-1374), poètes soucieux de restaurer les langues modernes en s'inspirant de l'héritage antique. Mais le courant d'érudition à l'origine de l'Humanisme se développe surtout dans les foyers intellectuels de Naples, de Rome ou de Florence où, vers 1450 des philologues comme Lorenzo Valla, Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, traduisent et commentent Homère, Platon, Plutarque ou Virgile. Vers la fin du XV siècle, de nombreux érudits italiens (Paolo Emili, Girolamo Balbi, Cornelio Vitelli, Filippo Beroaldo...) viendront enseigner à Paris où ils trouvent un écho favorable à la diffusion des nouvelles idées. **L'imprimerie, invention majeure de la fin du Moyen Âge, va faciliter la diffusion des idées et des textes ainsi que la communication entre les penseurs.**

2) Le retour à l'Antiquité

Le Moyen Âge ne s'était pas coupé de ses racines antiques, mais il s'était limité à des emprunts servant son projet d'édification chrétienne. La Renaissance s'affranchit de ces contraintes et cherche dans les oeuvres grecques et latines un aliment de réflexion et de création. On s'attache d'abord à la forme, aux beautés esthétiques, à l'exigence de perfection et de sensibilité. On retient également la leçon de sagesse qui, indépendamment du message religieux, indique à

l'homme les chemins à suivre pour trouver la place qui lui revient dans un monde en mutation. Il ne s'agit pas simplement de reproduire et d'imiter les auteurs anciens, mais plutôt de comprendre leur message, d'apprécier et de prolonger leur art. Comme le pensent, à peu près au même moment les poètes de la Pléiade, les humanistes sont convaincus que la rénovation de la culture et des lettres passe par un dialogue avec l'Antiquité.

L'esprit du mouvement

Il n'est pas sûr que l'examen des origines du mouvement suffise à définir son esprit. Sans doute parce que l'Humanisme ne se ramène pas à une philosophie, mais recouvre une tendance intellectuelle et un moment de l'histoire que résume assez bien Jean Céard :

« La diversité de l'homme est trop grande, ses intérêts trop variés, ses orientations trop nombreuses pour qu'il soit possible de le [l'humanisme] définir comme une doctrine ou une philosophie. Si flou que soit le terme, l'humanisme ne peut être caractérisé que comme un esprit. Son unité profonde, il la trouve dans le sentiment général d'une renaissance, d'une restitution, d'une restauration des lettres, de la culture, et dans le mépris pour les « Barbares », les « Goths » et les « sophistes » qui en ont longtemps étouffé la clarté ; dans une passion de la nouveauté qui s'exprime en l'amour des livres – partout retentit l'éloge du divin présent de l'imprimerie – et cette soif de culture qui caractérise, par exemple, le jeune Pantagruel dès que ce monde nouveau lui est révélé.

Dictionnaire des littératures de langue française, sous la direction de J.-P. de Beaumarchais, Daniel Couty, Alain Rey, Bordas, 1987, t. II, p. 1150.

L'allusion à Rabelais renvoie à la lettre que le géant Gargantua écrit à son fils étudiant à Paris et dans laquelle, rejetant le temps « encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths », il l'invite à profiter de l'ère nouvelle : « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées (...). Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples (...). Par quoi, mon fils, je t'admoneste qu'emploies ta jeunesse à bien profiter en étude et en vertu. » (*Pantagruel*, 1532, ch. VIII).

Cet « esprit » humaniste n'a pas, à proprement parler, donné naissance à des œuvres littéraires précises. Il s'est en revanche exprimé de façon diverse et parfois diffuse, dans des directions multiples qui expliquent ou intéressent la littérature. Sa vraie expression est à chercher en philologie, en pédagogie et en philosophie.

3) L'Humanisme philologique

Les humanistes souhaitent un retour authentique aux textes. Préfaçant le *Nouveau Testament* (1516) Érasme déclare : « C'est aux sources mêmes que l'on puise la pure doctrine. » Valable pour la religion, le vœu l'est également pour la pensée philosophique et la pratique littéraire. Guillaume Budé et ses pairs souhaitent exhumer les manuscrits anciens, les accompagner d'annotations

objectives, les soumettre à un vrai travail critique qui les débarrasse des scories accumulées par des traducteurs approximatifs et des commentateurs tendancieux. C'est dans cet esprit que Lefèvre d'Étaples traduit Aristote, les Écritures (*Psaumes, Épîtres, Évangiles*) avant de donner une *Sainte Bible en français* éditée à Anvers en 1530. Budé publie, en 1521, ses *Commentaires sur la langue grecque*.

Parallèlement, l'Humanisme souhaite rendre sa noblesse à la langue française, la maîtrise linguistique (et littéraire) donnant accès à l'universalité du savoir. Charles de Bovelles rédige une des premières grammaires françaises (1531), publie un recueil de proverbes français et un essai sur les langues comparées. L'entreprise de réhabilitation de la langue française que souhaite de son côté donner la Pléiade, en confiant à Du Bellay la rédaction de la *Défense et Illustration de la langue française* (1549), s'inscrit dans cette volonté d'exigence philologique.

4) L'Humanisme pédagogique

L'Humanisme rêve d'inventer un homme nouveau devenu, comme le voulait Protagoras (sophiste grec du V siècle avant J.-C.), « la mesure de toute chose ». Cet objectif se fonde sur la conviction optimiste de la perfectibilité de l'homme et de la nécessité de l'aider dans cette direction. L'enseignement sera le moyen de former les esprits universels modernes. Le Hollandais Érasme – qui séjourna à Paris où il connut la pédagogie rétrograde du collège de Montaigu – établit quelques principes d'éducation dans son *Éloge de la folie* (1526). Nous trouvons la même volonté d'ouvrir l'homme à la culture chez Budé ou Lefèvre d'Étaples qui fut le précepteur des enfants de François I. Dans *Pantagruel, comme nous le verrons lors du TD*, Rabelais ironise sur l'éducation scolastique héritée de l'époque médiévale, et souhaite former des esprits plus que de remplir les mémoires. La formule célèbre : « Sapience n'entre point dans âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme », résume cette aspiration que prolongera Montaigne dans le chapitre « De l'institution des enfants » (*Essais*, I, 26) où sont posées les bases d'une éducation moderne ouverte au dialogue, à la critique, aux arts, aux sciences et même au sport. C'est dans cet esprit de renouveau que les femmes peuvent accéder à la connaissance (en 1574, en Avignon, est fondé le premier établissement pour jeunes filles) et rejoindre l'élite littéraire comme le montrent Marguerite de Navarre ou Louise Labé et ses compagnes de l'École lyonnaise.

5) L'Humanisme religieux, philosophique et politique

Sur le plan des idées, le débat est surtout religieux et politique. En matière de religion, les humanistes ne sont pas hostiles à la Réforme qui marque un retour salutaire à la Bible et aux sources de la foi. Ils pensent en outre que la religion doit (comme l'indique l'étymologie du mot) servir à rapprocher les hommes, par-delà les frontières et les différences, autour de la vraie parole de Dieu. C'est en ce sens qu'on a parlé d'« évangelisme », tendance dont on trouve notamment des traces dans l'œuvre de Rabelais et qui conteste l'autorité de l'Église et des gloses théologiques. Érasme ou Lefèvre d'Étaples illustrent ce combat dont la conséquence dramatique sera la mort sur le bûcher d'Étienne Dolet en 1546.

En matière politique, le même désir de renouveau généreux conduit les humanistes à rêver d'une société idéale, celle édifiée malicieusement par l'Anglais Thomas More dans son *Utopia* (1516), par Érasme dans l'*Éloge de la folie* ou par Rabelais dans l'épisode parodique de l'abbaye de Thélème (*Gargantua*, 1534). Dans ces lieux préservés du préjugé, on espère réunir, comme dans l'Académie de Marsile Ficin à Florence, « des hommes libres dans une cité libre ». Ce culte de la liberté, assorti de la foi en la raison, prépare les siècles à venir et justifie l'apparition d'une pensée politique audacieuse, comme on le voit chez le Toscan Machiavel (*Le Prince*, 1513) ou, en France, chez Jean Bodin (*Six livres de la République*, 1576) et Étienne de La Boétie (*Discours de la servitude volontaire*, 1578). Même renouveau dans les sciences où, prolongeant les recherches visionnaires de Nicolas de Cues, Copernic, Giordano Bruno ou Galilée, les savants participent à l'optimisme conquérant du siècle.

6) L'Humanisme et la littérature

Le parcours qui précède nous a permis de montrer l'interpénétration entre les idées et les œuvres dans tous les domaines. La littérature à l'époque de la Renaissance, élargit son territoire, s'ouvre à la pensée philosophique, politique ou religieuse. Alors même que se produit cette effervescence intellectuelle, se développe d'ailleurs une intense activité poétique avec Marot, l'École lyonnaise ou La Pléiade, ou une littérature « engagée » suscitée par la Réforme – vraies manifestations littéraires qui intègrent les valeurs défendues par l'Humanisme. On est donc bien en droit d'affirmer que l'Humanisme, s'il n'est pas un courant littéraire, a parcouru l'ensemble de la création de l'époque et influencé les écrivains les plus rayonnants du siècle. Nous nous arrêterons lors des TD à l'exemple d'en moins trois d'entre eux : Rabelais et Montaigne, et les poètes de la Pléiade.

V. Les formes et les genres littéraires

Les œuvres écrites en français ne rendent pas compte de toute la production littéraire du XVI^e siècle. Le latin est encore largement utilisé, non seulement dans les écrits philosophiques ou théologiques, mais aussi dans la poésie. Au fur et à mesure qu'on avance dans le siècle, le français gagne du terrain. L'essor de la puissance française et l'usage des langues vernaculaires par les Églises réformées ont sans doute joué un grand rôle dans cette évolution.

1. La poésie : La poésie est sans nul doute le genre littéraire le plus florissant au XVI^e siècle. Elle est partout, véhiculée par le chant, gravée aux frontons des édifices ou sur les décors éphémères des Entrées royales, copiée ou composée sur les pages de garde de n'importe quel ouvrage, imprimée dans de superbes volumes. C'est que, comme l'explique Montaigne, « elle ravit [*emporte*] et ravage » non seulement le poète, mais aussi « celui qui la sait pénétrer » et celui qui l'entend réciter (*Essais*, I, 37). « C'est l'originel langage des dieux », écrit-il ailleurs ; « il lui faut quitter [*reconnaître*] la maîtrise et prééminence en la parlerie [*langage*] » (*Essais*, III, 9). La dignité reconnue au poète manifeste le goût

de la société lettrée pour le langage doté de sa plus grande puissance et donc cultivé avec respect.

2. Le théâtre - L'héritage médiéval demeure bien vivant. Les mystères sont représentés dans toute la France jusqu'à leur interdiction à Paris (1548), et fleurissent hors de la capitale. La farce connaît un succès ininterrompu : on imprime les textes des pièces jouées au XV^e siècle, on en compose aussi, et Henri IV prend grand plaisir, avec sa cour, à en voir jouer une en 1606. Parallèlement, la connaissance du théâtre de l'Antiquité renouvelle le genre. Précédée de nombreuses traductions, la première comédie à l'imitation des anciens, *Eugène*, paraît en 1551. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, le genre est largement tributaire du théâtre italien. Quant à la première tragédie, *Cléopâtre*, jouée en 1553 et due, comme *Eugène*, à Jodelle, elle donne le ton des œuvres qui suivront : l'action y est réduite au minimum, l'essentiel étant une longue déploration des malheurs des personnages ; plus qu'à la tragédie « classique », on pense au genre musical du *lamento* ou aux grands airs d'opéra. Les protestants préfèrent des sujets bibliques, qui instruisent le spectateur ; dès 1550, Théodore de Bèze compose *Abraham sacrifiant*. Sans bénéficier de lieux fixes, les acteurs sont rarement des professionnels. Les représentations ont lieu sur les parvis des églises, dans les collèges (où l'on joue des pièces en latin), au cœur des foires, à la cour, toujours à l'occasion de festivités dont elles constituent un élément indispensable. Le succès remporté par les troupes italiennes invitées en France à partir de 1571 prouve l'importance du théâtre dans la vie sociale de l'époque, du moins dans un certain milieu ; car le fossé se creuse de plus en plus entre les représentations destinées au milieu cultivé ou à la cour et celles qui s'adressent au peuple.

3. Les genres narratifs

Assez nettement dessinés au Moyen Âge, les contours du roman deviennent incertains. À quel genre se rattache le récit des faits et gestes de *Pantagruel* et de *Gargantua*, devenu pour la postérité une des œuvres majeures du siècle ? Le goût pour les romans de chevalerie ne se dément pas ; en témoignent de très nombreuses adaptations en « français moderne » des textes médiévaux ; et la traduction du roman des *Amadis* (1547) connaît un long succès. L'abondance des recueils qui réunissent de courts récits est là pour prouver que le public aime lire des « histoires ». Aujourd'hui, leur appellation fait problème. Au XVI^e siècle, il n'est pas toujours aisé de différencier nouvelles, contes, devis.

Dans les dernières décennies du siècle, on voit apparaître un nouveau genre, les « histoires tragiques », dont l'intrigue est plus complexe et plus étoffée, le texte plus long, et qui apporte au lecteur un divertissement fondé essentiellement sur l'émotion. C'est à partir de là que se développera « le roman sentimental avant *L'Astrée* ».

4. Proses diverses

La notion de genre littéraire perd toute sa pertinence face à des œuvres qui témoignent d'un goût profond pour la souplesse des formes, pour la réflexion personnelle, et d'une vive sensibilité à la diversité du réel, difficile à saisir dans

une totalité. Le dialogue fictif connaît une vogue considérable ; il est ouvert à tous les sujets : religion (*Cymbalum mundi*, de Des Périers), langage (*Dialogue du Français italianisé*, d'Henri Estienne), astrologie (*Mantice*, de Pontus de Tyard), société (*Dialogues*, de Tahureau), amour (*Débat de Folie et d'Amour*, de Louise Labé). Sans être comme on l'a dit parfois le lieu par excellence du scepticisme, le dialogue met en lumière la complexité de la recherche de la vérité, avec souvent des portraits et des réflexions satiriques. On publie aussi au XVI siècle des recueils de Leçons, qui regroupent autour d'un thème les anecdotes et les opinions les plus variées, et de très nombreux commentaires écrits en marge de toutes sortes de textes, pour en faciliter la lecture mais aussi en orienter le sens. Cherchant à éclairer le passé de son pays, Pasquier écrit les *Recherches de la France*, où « délaissant toute ambitieuse construction, [il] s'adonne à d'érudites enquêtes de détail » (Céard). Et c'est bien parce que son oeuvre, écrite sans tenir compte des codes de la rhétorique, ne correspondait à aucun genre littéraire que Montaigne, pour lui donner un titre, a inventé le mot « essai »

Extrait (modifié) des ouvrages :

- Y. STALLONI, *Ecoles et courants littéraires*, Armand Colin, Paris, 2015 (1^{ère} édition 2005).
- C. LAUVERGNAT -GRANIERE, A. PAUPERT, Y. STALLONI et G. VANNIER (dir) D. BERGEZ, *Précis de Littérature français*, Armand Colin, Paris, 2005.

Découvrir les idées et la littérature humaniste

Objectif de la séquence

- Montrer comment l'effervescence intellectuelle et artistique de l'époque de la Renaissance XVI^e siècle aboutit à la volonté de rompre avec le « Moyen Age » en faisant retour à l'Antiquité.
- Connaître les « Hommes de la Renaissance : XV^e^{me} et XVI^e^{me} et découvrir leurs idées.
- Voir comment l'Homme est mis au centre de l'intérêt.

Comme facteurs du renouveau de la Renaissance, on peut mettre en avant :

1. L'invention de l'imprimerie et les conséquences de sa diffusion sur la propagation des connaissances et de l'information ;
2. Un nouveau rapport aux textes de la tradition antique : imitation des anciens ;
3. Une vision renouvelée de l'homme qui se traduit dans les lettres, arts et sciences : l'Homme est mis au centre de l'intérêt ;
4. Les réformes protestante et catholique qui s'inscrivent dans ce contexte : relecture de la Bible et la Réforme religieuse Martin Luther ;

Lectures obligatoires :

- *Pantagruel* de F. Rabelais
- *Gargantua* de F. Rabelais
- *Les Essais* de Montaigne
- *Défense et illustration de la langue française* de Dubilly

Textes-corpus :

- Extrait du Commentaire de la langue latine de E. Dolet.
- Extrait de « Lettre à Guillaume, duc de Clèves, sur l'éducation
- Extrait de *Gargantua* de Rabelais « De l'adolescence de Gargantua ».
- Extrait « De la vanité » de Montaigne
- Extrait *Des Essais* de M. De Montaigne « De l'éducation des enfants »
- Extrait de *Gargantua* de F. Rabelais « L'étude et diète de Gargantua selon la discipline de ses précepteurs sorbonagres
- Extrait de *Gargantua* « L'après-midi de Gargantua »
- Poème : « Allons voir si la rose... » de Ronsard
- Poème : « Heureux qui, comme Ulysse... » de Du Bellay

Du Moyen-âge à la Renaissance

(Etienne Dolet)

Thème : L'Essor d'une ère nouvelle : la Renaissance européenne

Objectif principale : Découvrir la Renaissance et l'Humanisme

Questionnement : Comment l'auteur rend-il compte du changement opéré en Europe au XV^{ème} et XVI^{ème} siècle?

Biographie de l'auteur : Né en 1509, Étienne Dolet étudie à Paris (1521) et à Padoue (1526), puis devient secrétaire de l'évêque Jean de Langeac, ambassadeur de France à Venise (1527). Orateur de la « nation française » à l'université de Toulouse (1532), il doit quitter la ville à la suite de ses deux *Discours contre Toulouse* ; il vient à Lyon, entre comme correcteur chez l'imprimeur Sébastien Gryphe (août 1534), et commence aussitôt à publier. Mais, déjà engagé dans plusieurs controverses, il doit à nouveau s'enfuir à la suite d'un meurtre (1536).

Dolet est certes ce qu'il est convenu d'appeler un mauvais garçon, mais il est surtout un humaniste qui publie sur la question du latin et de la rhétorique, sur les positions d'Érasme, sur le problème de la traduction ou encore sur ceux de l'orthographe et de la ponctuation. Ayant obtenu du roi un privilège pour dix ans (3 mars 1538), il se lance comme libraire à Lyon, puis s'établit imprimeur à la marque de la « Doloire ». Il donne au total 94 titres, parfois de sa plume, parfois aussi des titres contrefaits, ce qui le brouille avec les auteurs comme avec les imprimeurs et libraires.

Emprisonné à Lyon pour avoir importé des exemplaires de L'Institution de Calvin (1er juillet 1542), Dolet obtient à nouveau des lettres de rémission grâce à la reine de Navarre (juin 1543), puis grâce à François Ier lui-même (sept. 1543). À nouveau arrêté (6 janv. 1544), il réussit à passer en Piémont, d'où il revient en France, confiant dans ses appuis à la Cour. Il est pourtant arrêté à Troyes et transféré à la Conciergerie de Paris (12 sept. 1544). Condamné à mort pour détention de livres interdits et pour hérésie, il est étranglé place Maubert le 3 août 1546, et son corps jeté au feu avec ses livres.

Sur le plan historique, le parcours d'Étienne Dolet peut être regardé comme caractéristique d'une période hésitant, en France, entre ouverture humaniste et contrainte autoritaire, notamment en matière religieuse. Symbole de la liberté de penser et de celle de la presse, Dolet fait, dès les années 1700, figure de martyr de l'intolérance : le libraire-imprimeur parisien Née de La Rochelle rédige sa biographie (1779).

Source : https://francearchives.fr/fr/pages_histoire/39484

Texte : La Renaissance vue par E. Dolet

Objectif : Distinguer entre le Moyen-âge et la Renaissance.

Il y a un siècle, la barbarie régnait partout en Europe. Mais une armée de lettrés, levée de tous les coins de l'Europe, maîtres dans les deux langues grecque et latine, fait de tels assauts au camp ennemi qu'enfin la barbarie n'est plus le refuge ; elle a depuis longtemps disparu d'Italie ; elle est sortie d'Allemagne ; elle s'est sauvée d'Angleterre ; elle a fui hors d'Espagne ; elle est bannie de France. Il n'y a plus une ville qui donne asile au monstre. Maintenant l'homme apprend à se connaître ; maintenant, il marche à la lumière du grand jour, au lieu de tâtonner misérablement dans les ténèbres. Maintenant, l'homme s'élève vraiment au-dessus de l'animal par son âme et son langage qu'il perfectionne. Les lettres ont repris leur véritable mission qui est de faire le bonheur de l'homme, de remplir sa vie de tous les biens. Courage ! Elle grandira, cette jeunesse qui, en ce moment, reçoit une bonne instruction : elle fera descendre de leur siège les ennemis du savoir ; elle entrera dans le conseil des rois ; elle administrera les affaires de l'Etat. Son premier acte sera d'instituer partout ces bonnes études qui apprennent à fuir le vice et engendrent l'amour de la vertu. DOLET, *Commentaire sur la langue latine*, 1536

Questions :

1. Présentez le texte, puis situez-l dans son contexte socio-historique.
2. Dites à quelles périodes historiques l'auteur fait-il allusion. Relevez les termes qui renvoient à chacune d'elles.
3. L'Homme a changé, dites comment et pourquoi.

Devoir 1 Comparez le texte de Dolet à celui de Rabelais. Dites de quelle manière les deux textes sont porteurs des mêmes idées.

Devoir 2 Dégagez les caractéristiques de l'Humanisme en comparant le texte de Rabelais au texte de Jean Céard abordé lors du CM. (Voir page 36)

Maintenant, toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savante, hébraïque, latine ; les impressions tant élégantes et correctes en usage qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme à contre-fil l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, et m'est avis que, ni au temps de Platon, ni de Cicéron, n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant.

Rabelais, *Pantagruel*, 1532.

L'idéal pédagogique d'Erasmus de Rotterdam « le prince des humanise »

Thème : Le programme éducatif d'Erasmus

Objectif principale : Découvrir l'idéal pédagogique de Erasmus

Questionnement : Quels sont les principes de l'idéal éducatif de l'auteur ?

Biographie de l'auteur : Théologien néerlandais, Erasmus est né à Rotterdam en 1469, d'une famille d'origine modeste. Orphelin à 14 ans, il rentre au couvent et obtient une bourse pour faire ses études au collège Montaigu, à Paris. Là, il développe son goût pour les Humanités (lecture des textes anciens, de l'Antiquité grecque, lecture de la Bible) et naît en lui l'envie de rendre accessibles les textes bibliques, car rédigés en latin et noyés dans des commentaires interminables, ils sont inaccessibles au plus grand nombre.

Erasmus se rend à Oxford, en Angleterre, pour apprendre le grec : il rencontre Thomas More. Il obtient un doctorat de théologie en Italie en 1506 à Bologne, puis revient enseigner à Paris, après avoir été ordonné prêtre à 25 ans. Comme tous les grands hommes de formation humaniste, Erasmus voyage beaucoup en Europe. En Italie, il publie les *Adages* (recueil de formules et de citations grecques qu'il commente) et des traductions d'auteurs grecs (Platon, Plutarque) et latins (Plaute, Sénèque).

En Angleterre, il rédige en 1509 *l'Eloge de la Folie* et le dédie à Thomas More alors conseiller d'Henry VIII. Pendant 10 ans, au cours de ses nombreux voyages, notamment en Allemagne, Erasmus travaille sur une traduction de la Bible, plus simple et accessible à tous. C'est un énorme succès. Mais à cette époque, commence à s'élever la voix de Martin Luther, qui tonne contre les dérives de l'Eglise. Les guerres de religion se profilent à l'horizon. Erasmus est sommé de choisir son camp : les Catholiques ou les partisans de Luther.

En 1521, Erasmus s'installe à Bâle, en Suisse, et se brouille avec Luther. La tension devient trop forte et Erasmus doit fuir à Fribourg. Fidèle à ses idées de tolérance et de pacifisme, il publie en 1524, un *Essai sur le libre arbitre*, où il défend l'idée selon laquelle l'homme a la liberté de choisir sa perte ou son salut. Erasmus finit sa vie à Bâle, en 1536, tourmenté par la crise idéologique et spirituelle qui le traverse, mais fidèle à ses principes de liberté de pensée.

Source <https://castella.mon-ent-occitanie.fr/espaces-pedagogiques/les-lettres-modernes/biographie-d-erasme>

Texte : Les idées pédagogiques de Erasme

Objectif : Connaitre les principes de l'éducation humaniste selon Erasme

Toutefois nous pouvons également veiller avec soin à ce que la fatigue soit réduite à l'extrême et que, par conséquent, le dommage soit insignifiant. C'est ce qui se produira si nous n'inculquons pas aux enfants des connaissances multiples ou désordonnées, mais seulement celles qui sont les meilleures et qui conviennent à leur âge, où l'agrément est plus captivant que la subtilité. En outre, telle manière douce de les communiquer les fera ressembler à un jeu et non à un travail. Car, à cet âge, il est nécessaire de les tromper avec des appâts séduisants puisqu'ils ne peuvent pas encore comprendre tout le fruit, tout le prestige, tout le plaisir que les études doivent leur procurer dans l'avenir. Ce résultat sera obtenu en partie par la douceur et la bonne grâce du maître, en partie par son ingéniosité et son habileté, qui lui feront imaginer divers moyens pour rendre l'étude agréable à l'enfant et l'empêcher d'en ressentir de la fatigue. Rien n'est en effet plus néfaste qu'un précepteur dont le caractère amène les enfants à haïr les études avant d'être en mesure de comprendre pourquoi il faut les aimer. [...] Tu vas me demander de t'indiquer les connaissances qui correspondent à l'esprit des enfants et qu'il faut leur infuser dès leur prime jeunesse. En premier lieu, la pratique des langues. Les tout-petits y accèdent sans aucun effort alors que, chez les adultes, elle ne peut s'acquérir qu'au prix d'un grand effort.

Lettre à Guillaume, duc de Clèves, sur l'éducation, 1529

Questions :

Lisez attentivement le texte, puis répondez à la question suivante :

- 1) Présentez le texte et situez-le dans son contexte socio-historique.
- 2) De quoi s'agit-il dans ce texte ?
- 3) Que dénonce l'auteur ? Dites pourquoi ?
- 4) Quelles solutions propose-t-il pour remédier au problème posé ? Selon quels principes ?
- 5) Dites en quoi ce texte est porteur des nouvelles idées de son époque ?

Devoir :

Commentez le texte en répondant à la question suivante :

- Pourquoi peut-on dire qu'Erasme propose un projet pédagogique novateur ?

L'éducation humaniste selon François RABELAIS

Thème : Les principes de l'éducation humaniste selon Rabelais

Objectifs : Découvrir une œuvre phare de la littérature française : *Gargantua et Pantagruel*

Questionnements : *Quelles sont les caractéristiques de l'éducation des enfants selon Rabelais*

Biographie de l'auteur :

La biographie de François Rabelais est très mal connue. Même sa date de naissance, dans le Chinonais, est incertaine, mais on sait que son père était avocat. Très probablement, il étudie dans sa jeunesse le droit et la théologie. **1521** : Il est chez les franciscains de Fontenay-le-Comte où il s'initie au grec ; se fait confisquer ses livres. **1524** : Entre au couvent bénédictin de Maillezais. **1530** : Bachelier en médecine à Montpellier. **1532** : Médecin à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Édite Hippocrate, qu'il a traduit et commenté, les *Lettres médicales* de Manardi, en latin, et *Pantagruel, roy des Dipsodes...* **1533** : La *Pantagruéline prognostication*. **1534 (ou 1535)** : *La Vie très horrible du grand Gargantua...* **1535** : Édite la *Topographie de la Rome antique* de Marliani. **1537** : Fait une dissection à Lyon. **De 1533 à 1549** :

Fait plusieurs séjours à Rome, en tant que médecin et secrétaire de diplomates, dont les cousins de Joachim Du Bellay. **1538** : Fait partie de la suite de François I lorsqu'il rencontre Charles Quint à Aigues-Mortes. **1546** : *Le Tiers Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel...* **1546** : À Metz, alors hors de France, pour quelques mois, après la condamnation du *Tiers Livre* par les théologiens. **1548** : Édition des premiers chapitres du *Quart Livre*. **1552** : *Le Quart Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel...* **1549** : La *Sciomachie*, récit des fêtes données à Rome par le cardinal Du Bellay à l'occasion de la naissance du fils d'Henri II. **1553** : Meurt à Paris. **1564** : *Le Cinquième Livre*.

Source : *Précis de la littérature française*.

Les idées de Rabelais

Idées religieuses :

Rabelais est un fervent partisan de l'« Évangélisme ». Ce mouvement humaniste veut épurer la religion catholique et s'oppose aux ambitions temporelles des papes. Il proclame la nécessité de prendre l'Écriture comme seul fondement du christianisme et d'abandonner les institutions créées par les hommes. Pour ce faire, il faut étudier l'Écriture dans le texte original et procéder éventuellement à de nouvelles traductions et interprétations. Il défend l'idée d'une morale plus conforme aux exigences de la nature et de la vie, mais reposant sur la foi religieuse.

Idées pédagogiques :

Rabelais propose un système d'éducation nouveau qui prodigue un savoir encyclopédique. Il rêve d'une connaissance universelle et totale.

L'éducation doit former autant le corps que l'esprit. Les exercices physiques ont une large place dans son programme éducatif.

Il préconise l'apprentissage des langues anciennes (le grec était interdit à la Sorbonne) pour aborder les textes bibliques.

Il critique l'enseignement purement livresque et laisse une grande part à la pratique et à l'expérimentation.

Ses méthodes pédagogiques sont basées sur l'apprentissage dans la joie : on n'apprend bien qu'en se distrayant (méthode ludique).

Les deux ouvrages de Rabelais qui seront étudiés lors du TD sont : *Pantagruel* et *Gargantua*

Pantagruel (1532)

Après une enfance heureuse, le géant visite plusieurs universités, puis vient à Paris où il reçoit une lettre de son père qui l'encourage dans ses études. Il conclut un procès qui opposait deux seigneurs dont les propos n'ont aucun sens et que les juges s'obstinaient à vouloir comprendre. Il rencontre Panurge, farceur impénitent dont on apprend plusieurs bons tours.

Puis Pantagruel part avec ses compagnons pour défendre son royaume d'Utopie. Les ruses de Panurge font merveille face à la brutalité des adversaires, tandis que Pantagruel utilise sa force de géant pour vaincre Loup Garou en combat singulier.

Après la bataille, Épistémon qui avait eu la tête tranchée au combat est guéri par Panurge ; il raconte ce qu'il a vu aux Enfers. Pantagruel abrite son armée sous sa langue. Le narrateur reste six mois dans la gorge du géant et en ressort guilleret.

Gargantua (1534 ou 1535)

Né d'une « bien étrange » façon, Gargantua, père de Pantagruel, montre son ingéniosité dès son enfance, en inventant un nouveau torchecul ; mais ses précepteurs le rendent « niais, tout rêveux et rassolé ». Son père le confie à un meilleur maître, qui l'emmène à Paris où il fait de bonnes études. Mais au royaume de Grandgousier, en Touraine, une altercation entre bergers et vendeurs de galettes devient un « grand débat dont furent faites grosses guerres ». Gargantua vient au secours de son père attaqué par Picrochole. Frère Jean défend seul le clos de son abbaye, Gargantua met les ennemis en déroute au cours de diverses batailles rocambolesques, interrompues par un banquet. Picrochole s'enfuit lamentablement. Gargantua fait un discours aux soldats vaincus et récompense les vainqueurs. Pour frère Jean est édifiée l'abbaye de Thélème.

La pédagogie en débat ...

Objectif : Porter un regard critique sur la vie libre de l'enfant Gargantua

Questionnement : Comment trouvez-vous l'enfant Gargantua ?

Activités : Lecture analytiques de (des) extrait (s)

De l'adolescence (1) de Gargantua

De trois à cinq ans, Gargantua fut élevé et éduqué dans toutes les disciplines qu'il faut, selon les dispositions prises par son père ; il passa ce temps-là comme tous les petits enfants du pays, autrement dit à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger.

Sans cesse, il se vautrait dans la fange (2), se noircissait le nez, se barbouillait (3) le visage. Il rompait ses souliers (4), bayait souvent aux mouches (5), et courrait volontiers après les papillons, dont son père était roi. Il pissait sur ses chaussures, chiait dans sa chemise, se mouchait dans sa manche, morvait (6) dans sa soupe, et pataugeait (7) partout, buvait dans sa pantoufle et se frottait ordinairement le ventre avec un panier. Il aiguisait ses dents sur un sabot, se lavait les mains dans le potage, se peignait avec un gobelet, s'asseyait entre deux chaises, buvait en mangeant sa soupe, mangeait sa fouace (8) sans pain, mordait en riant, riait en mordant, crachait souvent au bassin, pétait de graisse, pissait contre le soleil, se cachait dans l'eau pour éviter la pluie, battait froid (9), songeait creux. Revenait à ses moutons, menait les truies au foin, battait le chien devant le lion, mettait la charrue avant les bœufs. Il se grattait où ne le démangeait point, se chatouillait pour se faire rire.

Les petits chiens de son père mangeaient dans son écuelle, de même il mangeait avec eux. Il leur mordait les oreilles, ils lui griffaient le nez...

F. Rabelais, Gargantua, 1534. (Traduction abrégée en français moderne)

Mots difficiles :

1) du latin *adulescens* « qui est en train de grandir », 2) boue liquide, 3) salir, 4) marcher sur le talon de ses chaussures, 5) perdre son temps en regardant en l'air niaisement, 6) se moucher, 7) marcher péniblement, 8) galette épaisse, 9) *traitait avec froideur*

Questions

- 1) Présentez le texte et situez-le dans son contexte socio-historique. (1pt)
- 2) De qui s'agit-il dans le texte ? (1pt)
- 3) Dégagez le portrait moral du personnage. (4pts)
- 4) À quoi le personnage consacre-t-il essentiellement son temps ? (1pt)
- 5) Pourquoi le personnage se comporte-t-il ainsi. Qu'en pensez-vous ? (5pts)
- 6) Relevez deux aspects positifs de la vie du personnage ? (3pts)
- 7) De quoi Rabelais se moque-t-il dans ce texte ? Dites pourquoi. (5pts)

L'éducation selon Rabelais

Objectif :

1) Porter un regard critique sur l'éducation sophiste ou médiévale et l'éducation humaniste.

2) Découvrir les principes de l'idéal humaniste : l'amour du savoir, mettre l'homme au centre de l'intérêt, l'intérêt donner à l'éducation des enfants, à l'organisation et à l'hygiène.

Questionnement : *Questionnements : Quels sont les principes de l'éducation humaniste*

Activités : Lecture analytiques de (des) extrait (s)

Texte 1 : L'étude de Gargantua selon la discipline de ses précepteurs (1) sophiste (2)

Grandgousier, le père de Gargantua, convaincu de la merveilleuse intelligence de son fils, décide de lui donner une éducation à la hauteur de ses capacités. On lui indique alors « un grand docteur sophiste nommé maître Tubal Holoferne », bientôt remplacé par Ponocrates. Ce dernier observe les conséquences néfastes de l'éducation de maître Tubal sur l'enfant.

[...] Il employait donc son temps de telle façon qu'ordinairement il s'éveillait entre huit et neuf heures, qu'il fût jour ou non ; ainsi l'avaient ordonné ses anciens régents (3), alléguant ce que dit David : *Vanum est vobis ante lucem surgere* (4).

Puis il gambadait, sautait et se vautrait dans le lit quelque temps pour mieux réveiller ses esprits animaux (5) ; il s'habillait selon la saison, mais portait volontiers une grande et longue robe de grosse étoffe frisée fourrée de renards ; après, il se peignait du peigne d'Almain (6), c'est-à-dire des quatre doigts et du pouce, car ses précepteurs disaient que se peigner autrement, se laver et se nettoyer était perdre du temps en ce monde. Puis il fientait, pissait, se raclait la gorge, rotait, pétait, bâillait, crachait, toussait, sanglotait, éternuait et morvait comme un archidiacre (7) et, pour abattre la rosée et le mauvais air, déjeunait de belles tripes frites, de belles grillades, de beaux jambons, de belles côtelettes de chevreau et force soupes de prime (8). Ponocrates (9) lui faisait observer qu'il ne devait pas tant se repaître (10) au sortir du lit sans avoir premièrement fait quelque exercice. Gargantua répondit : « Quoi ! n'ai-je pas fait suffisamment d'exercice ? Je me suis vautré six ou sept fois dans le lit avant de me lever. N'est-ce pas assez ? Le pape Alexandre faisait ainsi, sur le conseil de son médecin juif, et il vécut jusqu'à la mort en dépit des envieux. Mes premiers maîtres m'y ont accoutumé, en disant que le déjeuner donnait bonne mémoire : c'est pourquoi ils buvaient les premiers. Je m'en trouve fort bien et n'en dîne (11) que mieux. Et Maître Tubal (12) (qui fut le premier de sa licence (13) à Paris) me disait que ce n'est pas tout de courir bien vite, mais qu'il faut partir de

bonne heure. Aussi la pleine santé de notre humanité n'est pas de boire des tas, des tas, des tas, comme des canes, mais bien de boire le matin, d'où la formule :

« *Lever matin n'est point bonheur ; Boire matin est le meilleur.* »

Après avoir bien déjeuné comme il faut, il allait à l'église, et on lui portait dans un grand panier un gros bréviaire (14) emmitouflé, pesant, tant en graisse qu'en fermoirs et parchemins, onze quintaux et six livres à peu près. Là, il entendait vingt-six ou trente messes. Dans le même temps venait son diseur d'heures (15), encapuchonné comme une huppe (16), et qui avait très bien dissimulé son haleine avec force sirop de vigne (17). Avec celui-ci, Gargantua marmonnait toutes ces kyrielles (18), et il les épluchait si soigneusement qu'il n'en tombait pas un seul grain en terre. Au sortir de l'église, on lui amenait sur un char à bœufs un tas de chapelets de Saint-Claude (19), dont chaque grain était aussi gros qu'est la coiffe d'un bonnet ; et, se promenant par les cloîtres, galeries ou jardin, il en disait plus que seize ermites (20). Puis il étudiait quelque méchante demi-heure, les yeux posés sur son livre mais, comme dit le poète comique (21), son âme était dans la cuisine. Pissant donc un plein urinoir, il s'asseyait à table, et, parce qu'il était naturellement flegmatique, il commençait son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues (22), d'andouilles, et d'autres avant-coureurs de vin (23). Pendant ce temps, quatre de ses gens lui jetaient en la bouche, l'un après l'autre, continûment, de la moutarde à pleines pelletées. Puis il buvait un horrible trait de vin blanc pour se soulager les reins. Après, il mangeait selon la saison, des viandes (24) selon son appétit, et cessait quand le ventre lui tirait. Pour boire, il n'avait ni fin ni règle, car il disait que les bornes et les limites étaient quand, la personne buvant, le liège des pantoufles enflait en hauteur d'un demi-pied.

Notes :

1 - Précepteurs : maîtres. 2 - Sophistes : dans l'antiquité, le sophiste est une sorte d'enseignant. Ici, le terme est péjoratif et désigne un maître capable de soutenir tout et son contraire par des arguments subtils. 3 - Régents : maîtres. 4 - Citation d'un psaume de l'Ancien Testament : Il est vain de se lever avant la lumière. 5 - Ses esprits animaux : selon la médecine de l'époque, liquide qui se propageait dans tout l'organisme pour y maintenir l'énergie vitale. 6 - Jacques Almain était un théologien du début du XVI^e siècle. Il y a là un jeu de mot (se peigner à la main). 7 - Archidiacre : supérieur du curé. 8 - Soupes de prime : tranches de pain trempées dans un bouillon, qu'on mangeait au couvent à prime. 9 - Ponocrates est le nouveau maître de Gargantua. En grec, son nom signifie «bourreau de travail». 10 - Se repaître : se nourrir abondamment, engloutir. 11 - Le dîner est le déjeuner de l'époque. 12 - Maître Tubal est l'ancien maître de Gargantua. 13 - Le premier de sa licence : le premier dans le diplôme obtenu à l'université. 14 - Bréviaire : livre de prière. 15 - Heures : prières. 16 - Le diseur d'heures est emmitouflé dans le capuchon de son manteau comme une huppe l'est dans ses plumes. 17 - Sirop de vigne : la périphrase désigne le vin. 18 - Ces kyrielles : ces suites ininterrompues, interminables de prières. 19 - Saint-Claude est une ville du Jura célèbre pour ses objets en buis. 20 - Ermites : hommes vivant seuls dans la forêt. 21 - Le poète comique : Térence l'auteur d'Eunuque. 22 - Boutargues : genre de caviar. 23 - Avant-coureurs de vin : des apéritifs. 24 - Des viandes : les aliments en général (viande vient de «vivanda», ce qui sert à la vie).

Questions :

1. Décrivez le réveil de Gargantua. Qu'en pensez-vous ?
2. Quelle est la place des études dans la journée de Gargantua ? Pourquoi ?
3. À quoi Gargantua consacre-t-il essentiellement son temps ?
4. Citez au moins deux hommes ayant servi de modèle à l'éducation de Gargantua. De qui s'agit-il ?
5. Selon vous, de quel modèle éducatif Rabelais se moque-t-il ? Trouvez, dans le texte, des indices prouvant votre réponse.

Texte 2

Chapitre XV : Comment Gargantua fut mis sous la tutelle d'autres pédagogues.

Alors, son père put voir que, sans aucun doute, il étudiait très bien et y consacrait tout son temps ; malgré tout, il ne progressait en rien et, pire encore, il en devenait fou, niais, tout rêveur et radoteur. Comme il s'en plaignait à Dom Philippe des Marais, vice-roi de Papefigosse, il comprit qu'il vaudrait mieux qu'il n'apprît rien que d'apprendre de tels livres avec de tels précepteurs, car leur savoir n'était que bêtise et leur sagesse billevesées, abâtardissant les nobles et bons esprits et flétrissant toute fleur de jeunesse. [...]

Question : Pourquoi le père de Gargantua décide-t-il d'engager un nouveau précepteur pour son fils.

Texte 3

Quand Ponocrates découvrit la fâcheuse manière de vivre de Gargantua, il décida de le former aux belles-lettres d'une autre manière. Mais, pour les premiers jours, il la toléra (1), considérant que la nature ne subit pas de mutations soudaines sans grande violence.

Pour mieux commencer sa tâche, il pria un savant médecin de ce temps-là, nommé Maître Théodore, de remettre s'il était possible Gargantua en meilleure voie. Le médecin le purgea selon les règles avec de l'ellébore d'Anticyre (2) et grâce à ce médicament il lui nettoya le cerveau de tout vice et de toute mauvaise habitude. Par ce moyen, Ponocrates lui fit aussi oublier tout ce qu'il avait appris avec ses anciens précepteurs, comme le faisait Timothée (3) avec ses disciples qui avaient été formés par d'autres musiciens.

Notes :

- 1) Tolérer : Supporter avec bienveillance.
- 2) Purger : nettoyer ou purifier.
- 3) Nom d'une plante vivace de la famille des renonculacées.

Question : Quelle est l'importante décision prise par Grandgousier, le père de Gargantua ? Pourquoi ?

Texte 3

Chapitre XXIII : Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates de telle façon qu'il ne perdait pas une heure de la journée

Quand Ponocrates découvrit la fâcheuse manière de vivre de Gargantua, il décida de le former aux belles-lettres d'une autre manière. Mais, pour les premiers jours, il la toléra, considérant que la nature ne subit pas de mutations soudaines sans grande violence.

Pour mieux commencer sa tâche, il pria un savant médecin de ce temps-là, nommé Maître Théodore, de remettre s'il était possible Gargantua en meilleure voie. Le médecin le purgea selon les règles avec de l'ellébore d'Anticyre et grâce à ce médicament il lui nettoya le cerveau de tout vice et de toute mauvaise habitude. Par ce moyen, Ponocrates lui fit aussi oublier tout ce qu'il avait appris avec ses anciens précepteurs, comme le faisait Timothée avec ses disciples qui avaient été formés par d'autres musiciens.

Pour mieux y parvenir, il l'introduisait dans les cercles de gens savants qui se trouvaient là. Par émulation, son esprit se développa, le désir d'étudier autrement et de se montrer à son avantage lui vinrent.

Puis il le soumit à un tel rythme de travail qu'il ne perdait pas une heure de la journée. Au contraire, il consacrait tout son temps aux lettres et au noble savoir. Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu'on le frictionnait, on lui lisait quelque page des Saintes Écritures à voix haute et claire, avec la prononciation requise. Cette tâche était confiée à un jeune page, natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le thème et le sujet du passage, il se mettait à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu, dont la lecture prouvait la majesté et les merveilleux jugements.

Puis il allait aux lieux secrets excréter le produit des digestions naturelles. Là, son précepteur répétait ce qui avait été lu, lui exposant les points les plus obscurs et les plus difficiles.

En revenant, ils considéraient l'état du ciel, observant s'il était comme ils l'avaient remarqué le soir précédent, et en quels signes entrait le soleil et la lune, pour ce jour-là. Cela fait, il était habillé, peigné, coiffé, apprêté et parfumé. Pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur, et y mêlait quelques cas pratiques concernant la vie des hommes. Ils discutaient quelque fois pendant deux ou trois heures, mais cessaient habituellement lorsqu'il était complètement habillé.

Ensuite, pendant trois bonnes heures, la lecture lui était faite.

Cela fait, ils sortaient, toujours en discutant du sujet de la lecture, et allaient se divertir au Grand Braque¹¹ ou dans les prés, et jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle¹², s'exerçant élégamment le corps comme ils s'étaient auparavant exercé l'esprit.

Tous leurs jeux se faisaient librement, car ils abandonnaient la partie quand cela leur plaisait, et ils cessaient d'ordinaire lorsque la sueur leur coulait par le corps ou qu'ils étaient las. Ils étaient alors très bien essuyés et frottés. Ils changeaient de chemise et, en se promenant doucement, allaient voir si le dîner était prêt. Là, en attendant, ils récitait clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant, Monsieur l'Appétit venait, et ils s'asseyaient à table au bon moment.

Au début du repas, on lisait quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin.

Alors, si on le jugeait bon, on continuait la lecture ou ils commençaient à deviser¹³ joyeusement ensemble, parlant, pendant les premiers mois, de la vertu, de la propriété, de l'efficacité et de la nature de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, des poissons, des fruits, des herbes, des racines et de leur préparation. Ce faisant, Gargantua apprit en peu de temps tous les passages relatifs à ce sujet dans Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Ælian et d'autres. Sur les propos tenus, ils faisaient souvent, pour être certains, apporter à table les livres cités. Et Gargantua retint en sa mémoire si bien si et entièrement les choses dites, qu'il n'y avait alors pas un médecin qui sût la moitié de ce qu'il savait. Après, ils parlaient des leçons lues le matin, et, achevant leur repas par quelque confiture de coings, Gargantua se curait les dents avec un tronc de lentisque se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche, et tous rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques la louange de la munificence et de la bonté divines. Sur ce, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petits amusements et inventions nouvelles, lesquels découlaient tous de l'arithmétique.

Par ce moyen, il prit goût à cette science des nombres, et tous les jours, après le dîner et le souper, il y passait son temps avec autant de plaisir qu'il en prenait d'habitude aux dés ou aux cartes. Il en connut si bien la théorie et la pratique, que Tunstal l'Anglais¹⁴ qui avait amplement écrit sur le sujet, confessa que vraiment, en comparaison de Gargantua, il n'y entendait que le haut-allemand.

Et non seulement il prit goût à cette science, mais aussi aux autres sciences mathématiques, comme la géométrie, l'astronomie et la musique ; car, en attendant la digestion de son repas, ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques et, de même, ils pratiquaient les lois de l'astronomie. (...) Après que les grâces étaient rendues, ils s'adonnaient au chant, jouaient d'instruments harmonieux ou se livraient à ces petits passe-temps qu'on fait avec les cartes, les dés et les gobelets. Ils demeuraient là, faisant grande chère et s'amusant parfois jusqu'à l'heure de dormir. Quelquefois ils allaient trouver la compagnie de gens savants ou de gens qui avaient vu des pays étranges.

En pleine nuit, avant de se retirer, ils allaient à l'endroit de leur logis le plus découvert voir la face du ciel, et là ils observaient les comètes (s'il y en avait), les figures, les situations, les positions, les oppositions et les conjonctions des astres.

Puis avec son précepteur, il récapitulait brièvement, à la mode des Pythagoriciens, tout ce qu'il avait lu, vu, su, fait et entendu au cours de toute la journée. Ils priaient Dieu le créateur, l'adorant et confirmant leur foi envers lui, le glorifiant de sa bonté immense et lui rendant grâce de tout le temps passé. Ils se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir.

Cela fait, ils allaient se reposer.

Notes

1) Ponocrates est le nouveau maître de Gargantua. En grec, son nom signifie « bourreau de travail ». 2) Cette herbe passait pour un remède à la folie. 3) Anagnostes signifie « lecteur » en grec.

Questions :

- 1) Faites la liste des activités de Gargantua dans la nouvelle éducation dispensée par Ponocrates.
- 2) L'enseignement de Ponocrates s'appuie-t-il seulement sur les livres ? Justifiez votre réponse en donnant quelques exemples des méthodes utilisées par le nouveau précepteur de Gargantua.
- 3) Quelle place occupe l'éducation physique ? Justifiez votre réponse.
- 4) Citez quelques termes montrant que le plaisir fait partie intégrante du programme éducatif.
- 5) Trouvez au moins trois exemples qui montrent que cette nouvelle éducation s'oppose à celle que donnait Tubal Holoferne.
- 6) Une telle éducation est-elle réalisable ? Pourquoi ? Par qui pourrait-elle l'être cependant ?
- 7) Cherchez le sens de l'adjectif « gargantuesque ».

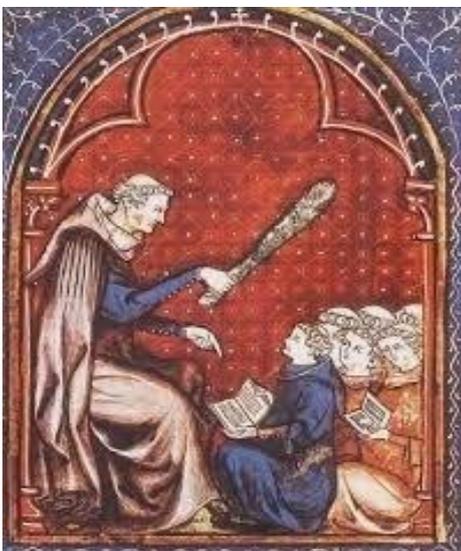
Devoir :

« Un esprit sain dans un corps sain »

Cette citation du poète latin Juvénal (« Mens sana in corpore sano ») illustre l'idée qu'on ne peut séparer le corps et l'esprit, qu'une bonne éducation s'occupe et du moral et du physique à la fois par l'étude et le sport. Elle reflète l'idéal humaniste qui place l'homme au centre de ses préoccupations.

Question : Montrez que le texte de Rabelais reflète le même principe.

Devoir 2 : Décrivez ces deux toiles de G. de Metz, Image du monde, XIVe siècle (à droite) et Livre d'heures de M. Chantault, début du XVIe siècle (à gauche)



Le Triomphe de l'humanisme

Objectif : Découvrir la notion du savoir encyclopédique de Rabelais

Questionnement : Dites comment ce texte est porteur des idées humanistes.

Texte 1 : *Le géant Gargantua envoie à son fils Pantagruel, parti étudier à Paris, ses recommandations pour ses études.*

Mon fils, je t'admoneste¹ d'employer ta jeunesse à bien profiter de tes études. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistémon² : l'un peut te donner de la doctrine par ses instructions vivantes et vocales, l'autre par des exemples louables. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : d'abord la grecque, comme le veut Quintilien. Puis la latine. Puis l'hébraïque pour l'Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque³ et l'arabe. Et que tu formes ton style, pour la grecque à l'imitation de Platon, et pour la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait d'histoire que tu n'aies présente à la mémoire, à quoi t'aidera la cosmographie⁴. Les arts libéraux⁵, géométrie, arithmétique, musique, je t'en ai donné quelque goût quand tu étais encore petit, vers tes cinq six ans. Continue le reste ; et sache tous les canons d'astronomie je laisse l'astrologie divinatrice et l'art de Lulle⁶, abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu les rapproches de la philosophie.

Quant à la connaissance des sciences naturelles, je veux que tu t'y adonnes avec zèle ; qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l'air ; tous les arbres, arbustes, et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre ; tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et de l'Afrique : que rien ne te soit inconnu.

Puis avec soin, relis les livres des médecins : grecs, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes ; et, par des fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de ce second monde qu'est l'homme. Et, pendant quelques heures chaque jour, commence à apprendre les Saintes Écritures : d'abord le Nouveau Testament en grec, les Épîtres des apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science. Car maintenant que tu te fais grand, et que tu deviens un homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos consacré aux études, et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et secourir nos amis dans leurs débats contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu essaies de tester combien tu as profité : ce que tu ne saurais mieux faire qu'en soutenant des thèses publiquement sur toutes choses, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés qui sont à Paris et ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre dans une âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi orientée par la charité, lui être uni au point que tu n'en sois jamais séparé par le péché. [...]

D'Utopie, 17 mars, Ton père Gargantua,

F. RABELAIS, Pantagruel, chap. 8, « Gargantua écrit à son fils Pantagruel pour l'exhorter à étudier », Pocket, 1992, traduction en français moderne Fragonard.

Questions :

1. Présentez le texte et situez le texte dans son contexte sociohistorique.
2. Qui a écrit la lettre ? A qui s'adresse-t-il ? Pourquoi ?
3. Quels sont, d'après la lettre, les fondements d'une pensée humaniste ?
4. Pourquoi peut-on dire que Rabelais nous donne à voir un idéal qui n'existe que dans l'imaginaire ?
5. Que pensez-vous du rapport entre le père et le fils ?
- 6.

Texte 1 : « L'abbaye de Thélème »

Gargantua récompense frère Jean pour ses services au cours de la guerre, en faisant construire, à la demande du moine, une abbaye à son goût, au nom de Thélème, régie par le principe « Fais ce que tu voudras ».

Toute leur vie était réglée non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les obligeait à boire ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et toute leur règle tenait en cette clause* : FAIS CE QUE VOUDRAS, parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon qu'ils appellent honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice. Quand ils sont affaiblis et asservis par une vile sujétion* ou une contrainte, ils utilisent ce noble penchant, par lequel ils aspiraient librement à la vertu, pour se défaire du joug de la servitude et pour lui échapper, car nous entreprenons toujours ce qui est défendu et convoitons ce qu'on nous refuse.

Grâce à cette liberté, ils rivalisèrent d'efforts pour faire tous ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait : « buvons », tous buvaient ; si on disait « jouons », tous jouaient ; si on disait « allons nous ébattre aux champs », tous y allaient. Si c'était pour chasser au col ou à courre, les dames montées sur de belles haquenées, avec leur fer palefroi, portaient chacune sur leur poing joliment ganté un épervier, un lanier, un émerillon* ; les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si bien éduqués qu'ils n'y avait aucun ou aucune d'entre eux qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et s'en servir pour composer en vers aussi bien qu'en prose. Jamais on ne vit des chevaliers si preux, si nobles, si habiles à pied comme à cheval, si vigoureux, si vifs et maniant si bien toutes les armes, que ceux qui se trouvaient là. Jamais on ne vit des dames si élégantes, si mignonnes, moins désagréables, plus habiles de leurs doigts à tirer l'aiguille et à s'adonner à toute activité convenant à une femme noble et libre, que celles qui étaient là.

Pour ces raisons, quand le temps était venu pour un des membres de l'abbaye* d'en sortir, soit à la demande des parents, soit pour d'autres motifs, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l'avait choisi pour chevalier servant, et on les mariait ensemble. Et s'ils avaient bien vécu à Thélème dans le dévouement et l'amitié, ils cultivaient encore mieux ces vertus dans le mariage ; leur amour mutuel était aussi fort à la fin de leurs jours qu'aux premiers temps de leurs noces.

François Rabelais, *Gargantua*, Chapitre LVII, 1534

**clause* : condition, convention **sujétion* : dépendance, servitude **Haquenée* : jument ou cheval aisé à monter, réservé aux femmes et aux ecclésiastiques. **Palefroi* : cheval de promenade. **Emerillon* : oiseau, espèce de faucon vif et hardi **Abbaye* : monastère, couvent.

Les Idées humanistes de Montaigne

Thème : La pensée de Michel de Montaigne

Objectifs principal : Découvrir les idées humanistes de Montaigne

Questionnements : Quelles sont les caractéristiques de l'éducation des enfants selon Montaigne. En quoi cet idéal est-il différent de l'idéal pédagogique de Rabelais

Biographie de l'auteur : Montaigne (1533-1592)

1533 : Naissance de Michel Eyquem au château de Montaigne, près de Bordeaux. **1539-1546** : Études au collège de Guyenne, puis à la faculté de droit de Toulouse. **1554** : Magistrat à Périgueux. Rencontre de La Boétie, l'ami irremplaçable mort en 1563. **1557** : Membre du parlement de Bordeaux. **1571** : Se retire dans son château où sa « librairie » (sa bibliothèque) est son lieu de prédilection, sans pour autant se désintéresser de la vie publique (il fréquente la cour de France, reçoit chez lui le futur Henri IV, etc.). **1580** : Les *Essais* paraissent à Bordeaux ; Montaigne les offre au roi en personne. **1580-1581** : Voyage en Allemagne et en Italie. **1581-1585** : Maire de Bordeaux. **1588** : Deuxième édition des *Essais*, revue et augmentée. Jusqu'à sa mort, continue à corriger et augmenter les *Essais*.

L'homme d'un seul livre

Si on met à part le *Journal de voyage* – dont le texte n'a été découvert qu'en 1770 – Montaigne n'a écrit « que » les *Essais*. Les éditions successives des *Essais* deviennent des livres dont il est le premier lecteur, corrigeant parfois, « ajoutant » souvent, ici une courte réflexion, là une citation, ailleurs un long développement. C'est pourquoi les éditeurs modernes publient les *Essais* en distinguant les différentes couches désignées très souvent par des lettres : A pour l'édition de 1580, B pour celle de 1588, C pour les textes écrits de la main de Montaigne entre 1588 et la date de sa mort.

Les trois livres des *Essais* se présentent sous la forme de chapitres de longueur très inégale, dont le titre indique le – ou l'un des – sujet(s) traité(s), pas toujours le plus important. L'ordre dans lequel ils se succèdent n'est pas souvent facile à justifier. Le livre I contient cinquante sept chapitres, on y trouve aussi certains titres célèbres : « De l'institution des enfants », « De l'amitié », « Des cannibales », « Des noms », « Des prières », etc. Le livre II comporte trente-sept chapitres Treize essais composent le livre III. Le caractère insolite de cet ouvrage s'explique par la démarche de l'auteur.

Source : *Précis e la littérature*, page 153.

A la découverte des *Essais* de Michel de Montaigne

Texte 1

Objectifs : Découvrir les principes pédagogiques de Montaigne et les comparer à la pédagogie de Rabelais

Questionnements : *En quoi peut-on dire que l'idéal pédagogique de Montaigne est à l'opposé de la pédagogie de Rabelais ?*

Activités Lecture analytiques de (des) extrait (s)

LE TEXTE :

Dans ce chapitre, dédié à Mme Diane de Foix, comtesse de Gurson, qui attend un enfant, Montaigne propose des directives pour l'éducation d'un jeune noble

A un enfant de maison qui recherche les lettres, non pour le gain (...), ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de criailler (1) à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigeât cette partie, et que, de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même ; quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et depuis Arcésilas (2) faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux.

Il est bon qu'il le fasse trotter (3) devant lui pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doit ravalier pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gâtons tout ; et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est l'une des plus ardues besognes (4) que je sache ; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puériles et les guider. (...).

Michel de Montaigne, *Essais*, livre I, chapitre 26. (Version modernisée).

Notes : 1 : pousser des petits cris fréquents et désagréables. 2 : Socrate et Arcésilas sont des philosophes grecs qui incitaient leurs élèves à tirer eux-mêmes la conclusion de leurs propos. 3 : avancer à petits pas. 4 : l'une des tâches les plus difficiles.

Questions :

- 1) Présentez le texte et dites, en une phrase, de quoi parle l'auteur.
- 2) Qu'apprend le maître à son élève d'après le texte ?
- 3) Que critique l'auteur et que propose-t-il ?
- 4) En quoi ce texte relève-t-il du mouvement humaniste ?

Devoir : Ecrivez un cours commentaire dans lequel vous comparez entre l'éducation des deux célèbres humanistes : F. Rabelais et M. De Montaigne.

Texte 2

Objectif : Découvrir les idées modernes de Montaigne : les droits des animaux

Pour ma part, je n'ai pas pu voir seulement sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, qui est sans défense et de qui nous ne recevons aucun mal. Et, comme il arrive communément par exemple que le cerf, se sentant hors d'haleine et à bout de forces, et n'ayant pas d'autre remède, se jette en arrière et se rend à nous qui le poursuivons en nous demandant grâce par ses larmes [...] cela m'a toujours semblé un spectacle très déplaisant. Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne la clef des champs. Pythagore les achetait aux pêcheurs et aux oiseleurs pour en faire autant [...].

Les naturels sanguinaires à l'égard des bêtes montrent une propension (1) naturelle à la cruauté. Après que l'on se fut familiarisé à Rome avec les spectacles des meurtres des animaux, on en vint aux hommes et aux gladiateurs. La nature, je le crains, attache elle-même à l'homme quelque instinct qui le porte à l'inhumanité. Nul ne prend son amusement à voir des bêtes jouer entre elles et se caresser, et nul ne manque de le prendre à les voir se déchirer mutuellement et se démembrer. Afin qu'on ne se moque pas de cette sympathie que j'ai pour elles, je dirai que la théologie elle-même (2) nous commande quelque faveur pour elles et que, considérant qu'un même maître nous a logés dans ce palais pour son service et qu'elles sont comme nous de sa famille (3), elle a raison de nous enjoindre (4) quelque égard et quelque affection envers elles.

Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre 11, (1580-1588), adapté en français moderne par André Lanly.

Notes :

1/ Propension : Force intérieure, innée, naturelle, qui oriente spontanément ou volontairement vers un comportement.

2/ Souvenir d'un ouvrage religieux de Raymond Se bon intitulé la Théologie naturelle, qui insiste sur les liens fraternels des hommes et des animaux.

3/ Famille : peut être compris au sens large de « maisonnée ».

4/ Enjoindre : ordonner.

Lisez attentivement le texte puis répondez aux questions suivantes :

1. Présentez le texte et situez-le dans son contexte sociohistorique. (5pts)
2. Quel comportement de l'homme l'auteur du texte dénonce-t-il ? Expliquez et développez votre réponse (au moins 25 lignes).
3. En quoi peut-on dire que la pensée de Montaigne est porteuse d'un idéal moderne et contemporain ?

Texte 3 : L'art de voyager selon Montaigne

Objectif : connaître les qualités du bon voyageur selon Montaigne

Questions : *Comment Montaigne dépeint-il le portrait du voyageur humaniste selon son propre modèle ?*

Lecture analytiques de (des) extrait (s)

Texte 3 :

Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, je ne me guide pas si mal. S'il ne fait pas beau à droite, jeprends à gauche ; si je me trouve peu apte à monter à cheval, je m'arrête. En faisant ainsi, je ne vois en vérité rien qui ne soit aussi agréable et aussi confortable que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité¹toujours superflue² et que je remarque de la gêne même dans le raffinement et dans l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace [à l'avance] aucune ligne déterminée, ni droite ni courbe. Ne trouvé³-je pas à l'endroit où je vais ce que l'on m'avait dit ? Comme il arrive souvent que les jugements des autres ne s'accordent pas avec les miens et que je les ai trouvés le plus souvent faux, je ne regrette pas ma peine : j'ai appris que ce qu'on disait n'y est pas.

J'ai une constitution physique qui se plie à tout et un gout qui accepte tout, autant qu'homme au monde⁴. La diversité des usages d'un peuple à l'autre ne m'affecte que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison [d'être]. Que ce soient des assiettes d'étain, de bois ou de terre cuite, [que ce soit] du bouilli ou du rôti, du beurre ou de l'huile de noix ou d'olive, [que ce soit] du chaud ou du froid, tout est un⁵ pour moi et si un que⁶, vieillissant, je blâme cette aptitude [qui me vient] d'une riche nature et que j'aurais besoin que la délicatesse [du gout] et le choix arrêtassent le manque de mesure de mon appétit et parfois soulageassent mon estomac. Quand je me suis trouvé ailleurs qu'en France et que, pour me faire une politesse, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et je me suis toujours précipité vers les tables les plus garnies d'étrangers.

J'ai honte de voir nos compatriotes enivrés de cette sottise manie [qui les porte à] s'effaroucher des manières contraires aux leurs: il leur semble qu'ils sont hors de leur élément s'ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils restent attachés à leurs façons [de vivre] et abominent celles des étrangers. Retrouvent-ils un Français en Hongrie ? ils fêtent cette aventure : les voilà à se rallier et à se recoudre⁷ ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi ne seraient-elles pas barbares puisqu'elles ne sont pas françaises ? Et encore ce sont les plus intelligents qui les ont remarquées, pour en médire⁸. La plupart d'entre eux ne partent en voyage que pour faire le retour. Ils voyagent cachés et renfermés en eux-mêmes, avec une prudence taciturne⁹ et peu communicative, en se défendant contre la contagion d'un air inconnu.

Ce que je dis de ceux-là me rappelle, dans un domaine semblable, ce que j'ai parfois observé chez quelques-uns de nos jeunes courtisans¹⁰. Ils ne s'attachent qu'aux hommes de leur sorte, et nous regardent comme des gens de l'autre monde, avec dédain¹¹ ou pitié. Ôtez-leur les entretiens sur les mystères de la cour, ils sont hors de leur [seul] domaine, aussi niais pour nous, et malhabiles,

que nous [le sommes pour eux. On dit bien vrai [quand on affirme] qu'un « honnête homme », c'est un« homme mêlé ».

Au rebours¹² [de nos compatriotes], je voyage fatigué de nos façons de vivre, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai laissé assez au pays) ; je cherche plutôt des Grecs, et des Persans: c'est ceux-là que j'aborde, que j'observe; c'est à cela que je me prête et que je m'emploie. Et qui plus est : il me semble que je n'ai guère rencontré de manières qui ne vaillent pas les nôtres.

1. Le luxe.
2. Inutile.
3. L'usage est de remplacer e par é quand il y a inversion du sujet avec un verbe du 1er groupe (même si l'accent est aigu, la prononciation est celle d'un accent grave).
4. Autant qu'un homme qui cotoie le monde (la société) se doit de le faire.
5. Tout m'est égal.
6. Tellement égal que.
7. Retrouver.
8. Les critiquer.
9. Silencieuse.
10. Hommes de la cour.
11. Mépris.
12. Au contraire

Lisez attentivement le texte, puis répondez aux questions suivantes :

- 1) Quelles sont les caractères d'un bon voyageur, d'après l'auteur ?
- 2) Quel rapport l'auteur instaure-t-il avec les étrangers qu'il rencontre ?
- 3) Que cherche à nous enseigner Montaigne ?

Renouvellement de la langue et de la poésie avec le groupe de la pléiade

Thème : La poésie au XVIème

Objectif : découvrir le groupe de la pléiade

Questionnement : *Comment la groupe de la Pléiade a-t-il contribué au développement de la langue française.*

I. Qu'est ce que la Pléiade ? Le mot « pléiade » signifie constellation d'étoile. Ce mot est choisi en 1556 par Ronsard (1524-1585) pour désigner les poètes de la « Brigade », groupe qu'il forme avec ses amis depuis 1549. À ses côtés, Joachim Du Bellay (1523-1560) et Jean-Antoine de Baïf (1532-1589), Jodelle (1532-1573), Pontus de Tyard (1521-1605), La Péruse (1529-1554), Des Autels (1529-1581), les deux derniers remplacés ensuite par Belleau (1528-1577) et Peletier du Mans (1517-1582).

II. Principes de la Pléiade : Pour affirmer ses positions et son originalité, le groupe de la Pléiade décide de confier à Du Bellay la mission de rédiger un manifeste qu'il intitule *Défense et Illustration de la langue française*. De cet ouvrage se dégagent les principes directeurs de la création poétique du groupe. Ceux-ci déterminent deux axes : la langue française, les exigences de la poésie.

1) La langue française mérite d'être défendue car elle est victime de la tutelle du latin et qu'elle est appauvrie par un usage timoré et frileux. Il faut donc à la fois imposer le français dans les œuvres nouvelles et l'enrichir par un élargissement du lexique et de la rhétorique.

2) La poésie nouvelle pourra rivaliser avec celle de l'Antiquité si elle renonce à des facilités gratuites, accepte de passer par un travail minutieux, s'applique à exploiter les ressources de certains genres privilégiés, si enfin, renonçant à la stérile traduction, elle lui préfère la féconde imitation des Anciens. Le manifeste de Du Bellay, plus proche du pamphlet que de l'art poétique, animé des aspirations humanistes, eut, malgré quelques faiblesses, le mérite de fédérer le groupe et de stimuler la production autant théorique que poétique.

III. Les théories littéraires : Il est difficile de dégager de cet abondant matériau théorique les éléments d'une véritable doctrine, même si l'on peut s'arrêter à quelques principes.

1) **La dignité du poète :** celui-ci n'est plus un amuseur distrait, un rimailleur méprisable, mais un porte-parole des dieux, investi d'une mission élevée (plaire et éclairer) et promis à l'immortalité. Ronsard lui assigne une haute position morale : Or pour ce que les Muses ne veulent loger en cette âme si elle n'est bonne, sainte et vertueuse, tu seras de bonne nature, non méchant, renfrogné ni chagrin... *Abrégé de l'art poétique français*, 1563.

2) **Le rôle de l'inspiration :** une « fureur poétique » pour utiliser la formule de Platon reprise par Tyard, « l'enthousiasme » ou l'« inspiration », pénètre le poète pour lui donner la force de créer :

La fureur poétique procède des Muses et est un ravissement de l'âme (...). J'entends que l'âme est occupée, et entièrement convertie, et inventive aux saintes et sacrées Muses. *Pontus de Tyard, Le Solitaire premier, 1552.*

Il est néanmoins nécessaire d'ajouter à ce souffle divin le travail permettant d'accoucher de l'œuvre immortelle. L'« art » complète les dons de la nature.

3) La recherche de la beauté : la réussite poétique se mesure à sa perfection esthétique. Le poème doit être « éloigné du vulgaire » et « enrichi et illustré de couleurs et ornements poétiques » demande Du Bellay (*Défense*, II, 4). Ronsard parle d'« entrelacements de fleurs poétiques ». La forme peut être sobre et la rhétorique limitée, mais le langage et l'harmonie des rythmes doivent apporter au poème un charme qui parle à la sensibilité.

4) L'imitation : les poètes de la Pléiade ont pour mission de reproduire la perfection esthétique léguée par les Anciens. Il ne s'agit plus de paraphraser ces modèles mais, avec des formes nouvelles, de les égaler voire les surpasser :

- L'imitation des anciens est, pour l'artiste, un révélateur, un moyen de dépassement personnel, une nourriture (Du Bellay emploie le mot « *innutrition* ») et aussi un hommage à la nature.

IV. Les genres et les formes : Du Bellay consacre tout un chapitre à préciser « Quels genres de poèmes doit élire le Poète français ». Les formes poétiques de l'école nouvelle se limitent à celles héritées des modèles anciens ou italiens : la *chanson* (seul genre rescapé des formes fixes médiévales) parce qu'elle a servi à Pétrarque, mais surtout l'*épigramme* et les deux grands genres lyriques l'*élégie* (forme souple favorable à l'expression du sentiment) et l'*églogue*, poème pastoral à la mode. À cette liste s'ajouteront les genres « nobles » comme l'*ode* et l'*épopée* et une forme importée d'Italie et promise à un bel avenir, le *sonnet*. Seront utilisés également quelques mètres nouveaux, comme l'alexandrin, imposé par Ronsard, quelques strophes inédites et quelques règles prosodiques comme l'alternance des rimes. Ajoutons que la Pléiade a souhaité (sans toujours y parvenir) s'illustrer, à l'image de l'Antiquité, au théâtre.

V. Les thèmes : Le choix des genres et les impératifs de la doctrine orientent et servent une thématique assez aisée à circonscrire et clairement décrite par la critique. Les poètes de la pléiade aiment à chanter :

1) la gloire du poète : cette forme d'autocélébration restitue à cet inspiré sa fonction divine, celle de révéler la vérité, de vanter les beautés du monde, de dépasser le présent banal. Immortel par son génie, le poète sera entendu par une postérité reconnaissante ;

2) l'amour : à la suite de Pétrarque, les poètes français, Du Bellay, Ronsard, Tyard, célèbrent lyriquement l'amour, ses plaisirs et ses tourments.

3) la mort : ce thème, véritable lieu commun littéraire du temps, sera largement exploité par le mouvement baroque. Les décors funèbres, les évocations macabres, parfois fort douloureuses, se combinent à la plainte amoureuse ou à la méditation religieuse pour donner une poésie à la tonalité grave, lucide et toutefois exempte de révolte. Ex : Les Poèmes sur la mort de Marie de Ronsard ;

4) la nature : les poètes de la Pléiade sont pour la plupart des provinciaux, élevés dans un décor agreste, nourris de paysages bucoliques. La nature est rarement peinte pour elle-même mais sert de décor à une scène sentimentale, une rencontre, une surprise, ou de référent nostalgique pour un exilé urbain. La mythologie est traditionnellement, associée au paysage naturel ;

5) la cour : l'amour de la nature et de la sincérité conduit au rejet du mensonge et du lieu où il règne, la cour. Les écrivains de la Pléiade, relais important dans une tradition satirique, se montrent sévères à l'égard de ce « lieu de feintise où tout est sacrifié à l'ostentation », et même de la ville où se concentrent les grands. Le recueil de Du Bellay, *Les Regrets*, est le modèle de cette attitude.

6) la science : plus surprenante est cette inspiration – liée aux importantes mutations dans divers domaines – qui nous vaut une série d'œuvres consacrées aux mystères de l'univers, aux variations météorologiques, aux visions cosmiques ou astrologiques, aux beautés microcosmiques de l'homme. Cette veine vieillie, éloignée de nos goûts actuels plaît beaucoup à l'époque et est largement illustrée par certains poètes de la Pléiade.

VI. Les œuvres : [...] La Pléiade est souvent limitée à deux constellations majeures, Ronsard et Du Bellay, et, autour d'eux, quelques étoiles plus ou moins permanentes dont les plus lumineuses seront Jodelle, Baïf, Tyard et Belleau. **Du Bellay** (1523-1560), auteur du plus grand texte théorique (*Défense et illustration de la langue française*, 1549), du premier recueil de sonnets français (*L'Olive*, 1549), puis, après son expérience romaine, de deux recueils nostalgiques : *Les Antiquités de Rome* (1558), *Les Regrets* (1558). **Ronsard** (1524-1585), le plus fécond et le plus actif, dont on peut retenir entre autres œuvres, *Les Odes* (1550), *Les Amours* (1552-1553), *Les Hymnes* (1555- 1556), *Les Discours* (1562-1563) et un grand poème épique, *La Franciade* (1572).

VII. Influence de la Pléiade : La Pléiade ne survécut pas à la mort de Ronsard, vérifiant le lien prioritaire entre l'homme et le groupe. Son action a toutefois influencé le théâtre et s'est mêlée aux manifestations érudites de l'Humanisme. On a même souligné le rôle du mouvement dans le domaine de la musique. L'influence du groupe de Coqueret fut considérable dans tout le XVI siècle, et plus encore au début du XVII siècle avec l'épanouissement baroque. Il ne résistera pas toutefois aux exigences de sobriété du classicisme et sera ignoré voire méprisé jusqu'au début du XIX siècle. C'est le Romantisme, retrouvant dans ces poètes de la Renaissance sa propre aspiration au renouveau en matière de thèmes, de rythmes, d'images, qui se chargera de réhabiliter le mouvement. On retiendra de la Pléiade la volonté neuve d'apporter de la vigueur, de la profondeur et du souffle à la création littéraire. Ce que résume bien Ph. van Thieghem : « Dans l'histoire des doctrines littéraires en France, la Pléiade marque un moment capital : celui où l'art, cessant d'être soumis aux hasards de l'inspiration individuelle, rompant avec le vain travail des Grands Rhétoriciens, cherche à prendre conscience de ses principes, à élever ses regards bien au-delà de l'horizon contemporain, et à forger, encore maladroitement, le premier code de ses lois.

Les grandes doctrines littéraires en France, PUF, 1963, p. 12, cité par Stalloni 2015)

Lecture d'un poème de Joachim Du Bellay

Objectif : connaître Du Bellay et découvrir sa poésie

Biographie de l'auteur

1523 : Naissance Du Bellay en Anjou. Orphelin très jeune, enfance mal connue. **1543** : Études de droit à Poitiers, où il rencontre Peletier du Mans, qui accueille ses premiers vers dans un recueil de 1547. **1547** : Entre au collège de Coqueret, où il étudie le grec et le latin sous la direction de Daurat, en compagnie de Ronsard. **1549** : Publie la *Défense et Illustration de la langue française*, un recueil de sonnets, *L'Olive*, et d'autres opuscules poétiques. **1553-1557** : Séjour à Rome où il est secrétaire de Jean Du Bellay, son cousin, ambassadeur du roi de France. **1558** : Publie *Les Regrets*, *Les Antiquités de Rome* suivies du *Songe*, et les *Jeux rustiques*. **1560** : Mort à Paris, à trente-sept ans. **1568**.

Analyse d'un poème de Du Bellay : « Heureux qui, comme Ulysse... »

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison,
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay, *Heureux qui comme Ulysse*, *Les Regrets*

Questions :

1. Lisez ce poème et précisez les thèmes qui y sont abordés.
2. Qu'est Ulysse et pourquoi est-il évoqué dans ce poème ?
3. A la lumière de ce que vous avez appris dans le module de LTL (Lecture des textes littéraires), décrivez la structure de ce poème
4. Que pensez-vous de la comparaison que le poète établit entre Rome et sa ville natale ?
5. De quoi souffre le poète ?

Lecture d'un poème de Pierre de Ronsard « Le Prince des poètes »

Objectif : connaître Ronsard et découvrir sa poésie

Biographie de l'auteur

Ronsard (1524-1585) 1524 : Naissance de P. de Ronsard au château de la Possonnière, en Vendômois. Destiné à la carrière des armes. 1536-1539. 1543 : Atteint de surdité, il reçoit les premiers ordres ecclésiastiques. 1543-1547 :  tudes   Paris, entre autres au collège de Coqueret, où il est condisciple de Du Bellay. Première publication – une ode – (1547). 1553 : Avec ses amis de la Brigade, célèbre à la façon des Anciens le succès remporté au théâtre par Jodelle avec sa *Cléopâtre captive*. Durant toute sa vie, Ronsard fait alterner les séjours à la cour et des « retraites » à la campagne. 1550 : *Les Quatre Premiers Livres des Odes*. 1552-1553 : *Les Amours*. 1554 : *Le Bocage*. 1555 : *La Continuation des Amours*. *Hymnes*. 1556 : *Nouvelle Continuation des Amours*. *Hymnes*. 1559 : Conseiller et aumônier du roi. 1560 : Première édition complète des *C uvres*. 1562-1563 : *Discours*. 1565 : Prend possession du prieuré Saint-Cosme-lez-Tours. 1572 : *La Franciade*. 1578 : *Sonnets pour Hélène*. 1584 : Dernière édition des *C uvres*. 1585 : Mort au prieuré Saint-Cosme.

Analyse d'un poème de Du Bellay : « Heureux qui, comme Ulysse... »

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vespr e
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé choir !
  vraiment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Pierre de Ronsard, Mignonne, allons
voir si la rose, *Les Odes* (1550-1552)

Questions :

1. Lisez ce poème et précisez son thème principal.
2. Faites l'analyse formelle du poème.
3. Dégagez et analysez les figures de style utilisées par le poète : métaphores et personnifications.
4. Comment le thème de la fuite du temps est-il repris ici ?
5. Comment peut-on dire que ce poème est une invitation au plaisir de la vie. Qu'en pensez-vous

LE XVII^{eme} SIECLE

Objectifs de la séquence

- Découvrir le mouvement philosophique et esthétique de la raison : le classicisme
- Connaitre les règles du théâtre classique
- Distinguer les notions « passion » vs « raison »
- Identifier les ressorts de la comédie.
- Comprendre les enjeux de l'écriture satirique de la comédie

Lecture obligatoires :

- *Le Médecin malgré lui* de Molière
- *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière
- *Le Cid* de Corneille
- *Phèdre* de Racine
- *Candide* de Voltaire

Le XVIIème siècle « Le Grand-siècle »

I. Aperçu historique sur le XVIIème

1. Période

Le XVIIème siècle va de l'adoption de l'édit de Nantes par le roi de France Henri IV en 1598 à la mort de Louis XIV, le Roi Soleil, en 1715. Grâce à l'édit de Nantes les protestants auront liberté de culte (sauf à Paris), Henri IV mit ainsi un terme aux guerres de religion qui dévastaient le pays, et marquait l'avènement du nouveau siècle. Le roi épouse, en secondes nocces, Marie de Médicis. Cette période de prospérité matérielle voit l'ascension d'une classe de bourgeois et de fonctionnaires. À l'exemple des nations voisines, la France entreprend une politique coloniale avec la fondation de la Compagnie des Indes orientales. Mais les résistances et les complots persistent ; l'assassinat d'Henri IV par Ravaillac en 1610 montre que les fanatismes ne sont pas éteints.

2. Le règne de « Louis le Juste » (1610-1643)

À la mort de son père, Louis XIII est âgé d'à peine neuf ans. C'est Marie de Médicis qui assure la régence, abandonnant les rênes du pouvoir au Florentin - Concini. Le rétablissement économique est compromis, l'autorité royale est contestée par les Grands, Condé en tête. L'exécution de Concini en 1617 et l'exil de la régente à Blois ne suffisent pas à restaurer les pouvoirs du roi qui doit faire face à des soulèvements protestants. C'est par Richelieu, appelé en 1624, que s'opérera la restauration de la monarchie. Les protestants sont réprimés à La Rochelle et la ville libérée ; les féodaux sont mis au pas, les duels interdits (1626), les comploteurs exécutés. La vie politique et l'administration sont réorganisées ; la navigation et le commerce sont développés. Toutefois, la guerre de Trente Ans (1618-1648) dans laquelle la France s'engage en 1635, va grever considérablement les finances du royaume. Le recours à l'impôt, solution traditionnelle pour renflouer les caisses, provoque des soulèvements populaires.

3. L'enfance d'un roi (1643-1661)

Richelieu et Louis XIII meurent à quelques mois de distance (1642- 1643). Anne d'Autriche assure la régence car l'héritier, le futur Louis XIV, est seulement âgé de cinq ans. La régente confirme comme Premier ministre le cardinal Mazarin qui se révèle très vite impopulaire. D'autant que pour financer la guerre, Mazarin augmente ou multiplie les taxes. En 1648, le Parlement se soulève contre cette politique fiscale, et cette révolution, en s'étendant, donnera naissance à une véritable guerre civile, la Fronde. À la Fronde parlementaire succède d'ailleurs la Fronde des princes. Le traité de Westphalie (1648), en mettant un terme à la guerre de Trente Ans, réorganise la carte de l'Europe. Plus tard, la paix des Pyrénées (1659) donne à la France l'Artois et le Roussillon. Une période agitée s'achève ; Fouquet est nommé surintendant des Finances (1659) et le roi prend pour épouse l'infante d'Espagne. Mazarin meurt en mars 1661, le règne personnel de Louis XIV peut commencer.

4. La Monarchie absolue du Roi Soleil (1661-1682)

La personnalité du nouveau roi va peser sur le pays au point de créer une image quasi mystique du pouvoir monarchique. Le souverain, chef de droit divin, établit une étiquette rigoureuse et décide de gouverner lui-même, abandonnant à ses ministres les fonctions de gestion. C'est de cette époque que date l'importance particulière de la cour et de ses rites que le roi transporta plus tard à Versailles. La grandeur de cette période s'augmente du rôle que joua le ministre qu'avait choisi Mazarin pour lui succéder, Colbert. D'abord simple intendant aux -Finances, Colbert devient en 1655 contrôleur général et assure la responsabilité de plusieurs ministères (Beaux-arts, Marine, Agriculture, Commerce...). En matière économique et culturelle, l'œuvre de Colbert fut considérable, laissant le champ libre à Louis XIV pour mener sa politique religieuse (il souhaite soumettre les protestants et réduire l'autorité du pape) et ses opérations de prestige (il encourage la vie intellectuelle et artistique). Le roi reçut solennellement à l'hôtel de ville de Paris le titre de Louis le Grand (1680).

5. Le soleil déclinant (1682-1715)

La période d'éclat et de faste va s'estomper avec la maturité de Louis XIV. La *Déclaration des quatre articles*, rédigée par Bossuet, limite la liberté gallicane et proclame le roi chef de l'Église de France. La persécution des protestants s'intensifie sous la forme de dragonnades et aboutira à l'abolition de l'édit de Nantes (15 octobre 1685). La cour, installée à Versailles depuis 1682, s'enferme dans un protocole rigide. En 1683, disparaissent successivement Marie-Thérèse, l'épouse du roi, puis Colbert. Les guerres dispendieuses (celle de la ligue d'Augsbourg en 1686, par exemple), les récoltes catastrophiques (celle de 1693 provoqua la mort de plus de deux millions de personnes) achèvent d'assombrir la fin du règne.

II. L'Évolution des idées

1. L'âge baroque

La première moitié du siècle est une période politiquement troublée et littérairement composite. Un terme, emprunté au vocabulaire de la joaillerie pour désigner une pierre mal taillée et impure, a servi à définir cette époque et un courant perceptible dans tout le siècle, le *baroque*. Le mot, à valeur primitivement péjorative, s'applique à tout ce qui est irrégulier, bizarre, désordonné et constituera, avec le vocable *classique*, une commode opposition conceptuelle. Le baroque n'est pas essentiellement littéraire : il s'applique aussi à d'autres arts comme l'architecture, la peinture, la musique. Il s'accorde par ailleurs à l'esprit de la Contre- Réforme tel qu'il s'est exprimé dans les pays catholiques (Italie, -Espagne, Autriche) soucieux de combattre la rigueur protestante. Limitant l'esthétique à la littérature, Claude-Gilbert Dubois (*Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, 1973), en propose cinq caractéristiques : le goût du monumental, une volonté d'impressionner, l'expression des richesses de l'univers, les superpositions décoratives, le goût du singulier et de l'insolite. Tous les genres peuvent illustrer cette sensibilité particulière qui s'accommode

des machines au théâtre, du lyrisme pastoral en poésie, du foisonnement spectaculaire ou de la parodie dans le roman. De nombreux écrivains mineurs s'apparentent au baroque (Tristan, Racan, Saint-Amant, Mainard, Rotrou, Hardy, Théophile de Viau, Cyrano, La Ceppède...) ; mais le mouvement est diffusément répandu dans le siècle et se reconnaît à la surcharge, l'outrance, l'émotion, la métamorphose, l'illusion, le mouvement.

2. D'autres débordements : burlesque et préciosité

Le concept de baroque est suffisamment flou pour que l'on y rattache d'autres courants du XVII^e siècle comme le burlesque, la préciosité ou le libertinage.

La nature du burlesque nous est donnée par Charles Perrault : « Le burlesque, qui est une espèce de ridicule, consiste dans la disconvenance de l'idée qu'on donne d'une chose avec son idée véritable » (*Parallèle des Anciens et des Modernes*).

La période baroque voit aussi le développement de la préciosité. Cette notion dépasse les limites de la littérature pour recouvrir un mode de vie, une vogue sociale qui s'imposent dans les salons tels ceux de Madame de Rambouillet ou de Mademoiselle de Scudéry. Ces femmes raffinées recevaient les beaux esprits allongées sur un lit ; leurs hôtes prenaient place dans la « ruelle » (espace entre le lit et le mur) et c'est là que se développait la conversation et que se pratiquaient les jeux mondains (énigmes, concours, blasons, portraits...). Précieuses et précieux versaient parfois dans l'excès et justifiaient la raillerie (celle de Molière est célèbre). Toutefois ce courant aristocratique a contribué aux progrès des bonnes manières, au développement de l'émancipation féminine et, en matière littéraire, a assuré la promotion de l'analyse psychologique, des délicats débats sentimentaux. *Les Lettres portugaises* de Guilleragues, *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette se ressentent de cette influence, de même que Madame de Sévigné ou La Fontaine.

3. Le classicisme

Au milieu de cette période d'indécision et de contraste que fut le règne de Louis XIII, s'élèvent déjà des voix qui souhaitent soumettre la littérature à des règles d'ordre et de discipline. Ainsi Malherbe, dans ses *Commentaires sur Desportes* ou dans ses propres *Odes*, milite en faveur d'une poésie rigoureuse et respectueuse des lois. Un de ses amis, Vaugelas, fait paraître en 1647 des *Remarques sur la langue française* qui allaient jeter les bases des futures grammaires. Au plus fort de la « querelle du Cid » (1637), l'abbé d'Aubignac compose une *Pratique du théâtre* rappelant les règles de la composition dramatique ; d'autres comme Faret et La Mesnardière expriment à leur tour le souci d'une législation en matière de goût littéraire ; Guez de Balzac défend le retour aux Anciens et les principes de l'éloquence.

La création de l'Académie française, en 1635, va dans le sens de cette réglementation de la vie littéraire qui aboutira à l'esprit « classique ». Ce « projet » classique va trouver sa pleine réalisation au bénéfice de l'action fédératrice et stimulante de Louis XIV pendant la période la plus glorieuse de son règne, c'est-à-dire entre 1660 et 1685 environ. Une génération d'écrivains quasi contemporains (La Fontaine, Pascal, Molière, Madame de Sévigné, -

Bossuet) arrive à maturité, d'autres, un peu plus jeunes, poursuivront leur action (Madame de Lafayette, Boileau, Racine, Fénelon), l'ensemble donnant au « Grand Siècle » son identité et sa richesse. C'est cette période exceptionnellement féconde pour la littérature que le XIX^e siècle choisira d'appeler le « classicisme » (notamment pour l'opposer au romantisme), donnant naissance à un mythe qui ne s'affirme ni dans une doctrine ni dans des préceptes d'école, mais qui se reconnaît à certaines valeurs communes. Ces valeurs puisent leur fondement dans la vie religieuse, complexe et intense tout au cours du siècle.

III. La doctrine classique

À travers une importante production théorique qui accompagne la naissance du mouvement et à laquelle il faut ajouter les préfaces et autres textes critiques des créateurs, il est possible de dégager une véritable « doctrine » classique constituée à la fois de principes généraux, de règles précises et d'un esprit particulier.

1. L'ordre classique

On pourrait le résumer à trois exigences :

– *Plaire et instruire* : dans l'esprit des recommandations d'Aristote ou d'Horace, les théoriciens assignent à l'œuvre littéraire une fonction à la fois esthétique et morale. Le premier objectif – plaire – est souvent considéré comme prioritaire ainsi que l'affirme Racine dans une célèbre formule de la préface de *Bérénice* : « *La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première* ».

La Fontaine, dans la préface des *Fables*, reprend l'injonction : « *On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule.* »

Boileau, Molière, répètent la même idée, ce dernier rappelant toutefois que la comédie doit en outre corriger les mœurs (« *castigat ridendo mores* »), ce qui rejoint, dans un registre différent, le pouvoir cathartique de la tragédie. La valeur d'édification n'est ainsi jamais éloignée de celle de plaisir. Et tous les genres, même les fables ou les contes légers, doivent viser le même double but comme le signale encore La Fontaine :

Une morale nue apporte de l'ennui ;

Le conte fait passer le précepte avec lui.

En ces sortes de feintes il faut instruire et plaire,

Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

« *Le Pâtre et le Lion* », *Fables*, VI, 1.

On pourrait même ajouter, comme le fait Alain Génétot, qu'il s'agit de « plaire pour instruire » à une époque où les belles-lettres font partie de la pratique sociale et sont jugées selon des critères extra-esthétiques, en particulier moraux et théologiques, conformément à l'esprit du temps dominé par des préoccupations religieuses.

Alain Génétot, *Le classicisme*, PUF, « *Quadrige* », 2005, p. 267.

– *Suivre la nature* : là encore, les inspirateurs sont les Anciens, Aristote (et sa théorie de la *mimesis* : tout art est une imitation), ou Horace et son fameux précepte, *ut pictura poesis*, « *la poésie est comme une peinture* (*Art poétique*, I, 226).

Ainsi l'art, et donc la littérature, doit « *imiter la nature* », expression à prendre avec prudence car elle ne signifie pas chercher le réalisme mais surtout respecter dans le style et dans les sujets une juste mesure conforme à la qualité suprême du « naturel ». « Lorsque vous peignez les hommes, explique Molière dans la *Critique de L'École des femmes*, il faut peindre d'après nature » (scène 6). Et Boileau à son tour :

Jamais de la nature il ne faut s'écarter. Art poétique, III, v. 414.

– *Respecter le bon goût* : en réunissant les qualités précédentes, le bon écrivain atteint cette grâce particulière, mélange de perfection et de naturel, que le siècle appelle « goût » et que nous nommerions « bon goût ». Parlant de l'éloquence, Pascal reformule la règle, édictée par Horace, du *nihil nimis* (« rien de trop ») qui explique le miracle d'équilibre de l'oeuvre réussie :

Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel, ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait ni rien de trop ni rien de manque.

Pensées, 1670, éd. Brunschvicg, Section 1, fragment 16.

Cette modernisation de l'idéal attique que cherche à atteindre l'esthétique classique peut prendre la forme, développée par le théoricien grec que traduit et commente Boileau, du *sublime* (ton ou discours élevé et en même temps simple, dépouillé, harmonieux), de la *grâce* (négligence étudiée qui touche l'âme), ou encore, pour reprendre une expression théorisée par le père Bouhours, du « *je-ne-sais-quoi* qui nous charme et sans lequel la beauté même n'aurait ni grâce ni beauté » (*Dissertation sur « Joconde »*).

2. Les règles du théâtre classique

Pour atteindre cet idéal de « convenance », l'oeuvre d'art doit être soumise à des contraintes théoriques qui, sans être des lois rigides, constituent les cadres de la réussite. Les fameuses « règles », surtout valables pour le théâtre se ramènent essentiellement à trois :

– *La vraisemblance* : conformément à l'enseignement d'Aristote, le créateur invente en ayant le souci de ne pas heurter le bon sens du public. À la vérité choquante, il préférera l'artifice vraisemblable. Il doit donc « arranger » la nature, la repenser pour lui donner une allure conforme à la mesure. Le père Rapin le rappelle : *La vérité ne fait les choses que comme elles sont ; et la vraisemblance les faits comme elles doivent être. Réflexions sur la « Poétique », 1674.*

Ainsi le poète possède la latitude d'« embellir les actions historiques par des inventions vraisemblables » (Corneille, *Discours sur la tragédie*).

– *Les bienséances* : cette fausse vérité de l'art est favorisée par le respect de la « bienséance », qu'elle soit *interne* (refus des excès ou des incohérences psychologiques), ou *externe* (interdiction de montrer des scènes contraires aux bonnes mœurs ou à la décence, d'utiliser un langage déplacé ou vulgaire, d'exprimer des sentiments extrêmes ou outranciers). Rapin résume ainsi ces devoirs : *Tout ce qui est contre les règles du temps, des mœurs, du sentiment, de l'expression est contraire à la bienséance. Ibid.*

– *Les unités* : chacun a en mémoire le fameux distique de Boileau :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli

Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli. Art poétique, III, v. 45-46.

Au nom de la vraisemblance et de l'illusion théâtrale, on ne peut déplacer les personnages en divers lieux (unité de lieu), ou étirer l'action sur une durée exagérée (unité de temps). Plus subtile est la troisième « règle », celle de l'unité d'action qui reprend un principe d'Aristote imposant le refus à la fois de la dispersion du sujet et du mélange des tons.

3. La morale classique

Ce qui a fait la force et l'audience de la doctrine classique est qu'elle a intimement mêlé aux règles de nature technique des impératifs sociaux ou moraux. Aucune législation ne saurait s'imposer si elle ne s'adosse à un solide consensus sociologique. La notion d'« honnêteté » pourrait bien constituer cet élément fédérateur. « Elle légitime en fait, écrit Emmanuel Bury, l'idée même de littérature, en ce que celle-ci joue un rôle fondamental dans la formation et l'institution de l'homme » (Op. Cit., p. 32).

Si l'on en croit Nicolas Faret, auteur de l'ouvrage *L'honnête homme ou l'art de plaire à la cour* (1630) ou le Chevalier de Méré (*La Conversation*, 1668 ; *Les Discours*, 1677), deux théoriciens de l'honnêteté, l'« honnête homme » incarne les valeurs du Classicisme : l'aptitude à plaire en société, l'art du discours, de la séduction, de la délicatesse, de l'équilibre. Être sociable, mondain, généreux, distingué, il fonde ses choix sur la raison qui le préserve des excès liés à la passion. Il répugne à l'étalage impudique des sentiments et rejoint par là cet effacement du moi jugé « haïssable » par Pascal quand il est marqué de vanité.

Le Classicisme, on le voit, dépasse les limites étroites de la littérature ou de l'art. Le mouvement associe son idéal de rigueur et de perfection à une morale exigeante voire tyrannique comme l'écrira Gide : *Il me semble que les qualités que nous nous plaisons à appeler classiques sont surtout des qualités morales, et volontiers je considère le classicisme comme un harmonieux faisceau de vertus, dont la première est la modestie.* « Réponse à une enquête sur la renaissance du Classicisme », *Incidences*, 1924.

IV. Les formes et les genres littéraires

1. Le théâtre

La production dramatique, timide au début du siècle, incertaine et parfois parodique dans les années 1620-1630, devient, à partir de Corneille, rayonnante, fournissant une série de chefs-d'œuvre qui fondent le crédit du Classicisme.

Le développement du genre théâtral s'explique d'abord par un contexte favorable : les Grands (à commencer par le roi) deviennent les commanditaires et les protecteurs des dramaturges, les aristocrates apprécient le spectacle et aiment à s'y montrer ; le public bourgeois et même populaire est friand de divertissements ; les comédiens enfin, corporation pourtant contestée, obtiennent une certaine reconnaissance. L'autre raison du succès tient à la coïncidence de ce genre avec la tradition théorique héritée d'Aristote. Les fameuses « règles » trouvent en effet dans le théâtre un espace propice à leur expression. Dans l'abondante production théâtrale du temps, la postérité a retenu, à juste titre, deux génies de la tragédie, Corneille et Racine, et le maître incontesté de la comédie, Molière. Il ne peut être question ici de détailler

l'oeuvre et l'esthétique de ces grands auteurs, sauf pour rappeler que Corneille et Racine n'appartiennent pas à la même génération (trente-trois ans les séparent), que le premier est resté influencé par le théâtre baroque et la tragédie comédie héroïque, avant de réussir dans les sujets politiques centrés sur le thème de l'honneur, alors que le second correspond mieux, par le dépouillement janséniste de ses sujets et la vigueur de son style, au goût classique. Quant à Molière, comédien et homme de théâtre, il récupère l'héritage de la farce italienne ou populaire pour la rénover et donner à la comédie, dans toutes ses formes, une dignité jusqu'alors inconnue. Ajoutons que tous trois ont non seulement donné quelques grandes œuvres, mais ont laissé d'importants textes théoriques.

2. Le regain poétique

Le XVII^e siècle s'ouvre par une intense production poétique, genre qui jusqu'à Boileau et La Fontaine, jouira d'une belle faveur. Dans ce foisonnement poétique, il est possible de distinguer trois courants : la poésie baroque, jusqu'en 1630 environ ; la poésie précieuse, qui lui succède pour une quinzaine d'années ; enfin, entre 1645 et 1680, une poésie qu'on appellera « classique ». Même si ces diverses tendances se chevauchent parfois et s'interpénètrent. La poésie baroque aime à vanter les beautés de la nature, les mérites de la solitude, les plaisirs de la retraite ; la précieuse, sensible aux raffinements pétrarquistes, chante l'amour et les charmes féminins ; la classique, plus sobre, choisit de s'exprimer dans des formes antiques renouvelées comme la fable ou la tragédie dans laquelle s'illustre Racine, qu'on peut considérer comme le plus grand poète du temps.

3. Une forme séduisante, le roman

Le genre romanesque prendra des formes variées, mais son succès ne se démentira jamais. Au contraire, parce qu'il se prête à toutes les variations, ce genre multiforme et non encore codifié permet de satisfaire tous les publics : les tenants d'un idéalisme élevé, comme ceux du -réalisme burlesque. Pour les premiers se publient des romans d'imagination, souvent teintés d'héroïsme. Pour les seconds se propose une littérature qui s'appuie sur la réalité quotidienne et la parodie. En marge de ces courants, Cyrano de Bergerac ouvre une direction plus neuve, celle du roman philosophique à portée utopique, dont relève un roman important, le *Télémaque* de Fénelon.

4. Vers une littérature d'idées

Le siècle de la parade et de l'illusion ne pouvait guère s'épanouir dans la littérature d'idées qui dominera les Lumières. On ne doit pourtant pas négliger les ouvrages philosophiques qui commencent à paraître. La pensée rationaliste est illustrée par Descartes ; la méditation janséniste par Pascal, et elle influencera des écrivains d'imagination. Il conviendrait encore de faire une place, dans la deuxième moitié du siècle, aux œuvres morales – celles de Bossuet, de Fénelon, de Boileau, de La Bruyère –, aux textes critiques, savants ou polémiques (Bayle, Fontenelle) qui annoncent le déclin des valeurs absolutistes et ouvrent ce que Paul Hazard appellera « la crise de la conscience européenne ».

Extrait (modifié) de *Ecole et courants littéraires* et du *Précis de la Littérature*.

Remarque : En dépit de l'intérêt et de la richesse du Grand siècle, les séances du TD ne seront, faute de temps, consacrées qu'au théâtre classique, à la tragédie de Corneille et de Racine et à la comédie de Molière.

Le théâtre comique de Molière

Objectifs :

- **Connaître Molière et découvrir son théâtre**
- **Découvrir la comédie du 17^{ème} siècle**
- **Identifier les ressorts du comique : comique de situation, parole, gestes et caractère.**

Questionnement principal : *Comment peut-on dire que le théâtre de Molière est porteur d'une satire sociale ?*

Biographie de Molière (1622-1673)

1622 : Naissance à Paris de Jean-Baptiste Poquelin. **1631** : Son père, riche marchand tapissier, achète une charge de « tapissier ordinaire du roi ». Études chez les jésuites au collège de Clermont à Paris. **1642** : Licence de droit à Orléans ; influence possible du philosophe épicurien Gassendi et des « libertins » (Chapelle, Cyrano). **1643** : Fondation de l'Illustre-Théâtre avec Madeleine Béjart. **1644** : Prend le pseudonyme de Molière. **1645** : Faillite de l'Illustre-Théâtre ; emprisonné pendant quelques jours. Départ en province avec sa troupe. **1646-1658** : La troupe, protégée d'abord par le duc d'Épernon puis par le prince de Conti, voyage dans le Sud de la France. **1655** : *L'Étourdi* est créé à Lyon. **1656** : *Le Dépit amoureux*, joué à Béziers. **1658** : Retour à Paris ; la troupe joue devant le roi qui lui donne la salle du Petit-Bourbon. **1659** : *Les Précieuses ridicules*, premier succès. **1661** : La troupe s'installe au théâtre du Palais-Royal. **1662** : Épouse Armande Béjart ; *L'École des femmes*. **1665** : *Dom Juan* ; la troupe devient « troupe du roi ». **1666** : *Le Misanthrope*. **1667** : Maladie qui l'écarte de la scène ; se sépare d'Armande. *Tartuffe*, représenté sous le titre *L'Imposteur*, est interdit le lendemain. **1668** : *Amphitryon* ; *George Dandin* ; *L'Avare*. **1669** : *Tartuffe*, troisième -version jouée avec succès. **1670** : *Le Bourgeois gentilhomme*. **1671** : *Les Fourberies de Scapin*. **1672** : *Les Femmes savantes*. **1673** : *Le Malade imaginaire* ; meurt au cours de la quatrième - représentation.

Extrait de *Précis de Littérature française*

Etude de texte : Extrait 1 : Acte I/ Scène 1 de *Le Médecin malgré lui*

Objectif : Etudier le comique dans la scène d'ouverture du *Médecin malgré lui*

ACTE I, SCÈNE I. - SGANARELLE, MARTINE

Paraissant sur le théâtre en se querellant.

SGANARELLE: Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE: Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE: O la grande fatigue que doit d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon! [...]

MARTINE: Peste du fou fieffé!

SGANARELLE: Peste de la carogne!

MARTINE: Que maudit soit l'heure et le jour où j'aviserais d'aller dire oui!

SGANARELLE: Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE: C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment sans rendre grâce au Ciel de m'avoir pour ta femme? et méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

SGANARELLE: Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces! Hé! morbleu! ne me fais point parler là-dessus: je dirois de certaines choses...

MARTINE: Quoi? que dirois-tu?

SGANARELLE: Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE: Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai?

SGANARELLE: Tu as menti: j'en bois une partie.

MARTINE: Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans ce logis.

SGANARELLE: C'est vivre de ménage.

MARTINE: Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois.

SGANARELLE: Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE: Enfin qui me laisse aucun meuble dans toute la maison.

SGANARELLE: On en déménage plus aisément.

MARTINE: Et qui du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire.

SGANARELLE: C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE: Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE: Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE: J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

SGANARELLE: Mets-les à terre.

MARTINE: Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE: Donne-leur le fouet: quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE: Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?

SGANARELLE: Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE: Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches?

SGANARELLE: Ne nous emportons point, ma femme.
MARTINE: Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?
SGANARELLE: Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurente, et que j'ai le bras assez bon.
MARTINE: Je me moque de tes menaces.
SGANARELLE: Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.
MARTINE: Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.
SGANARELLE: Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.
MARTINE: Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?
SGANARELLE: Doux objets de mes vœux, je vous froterai les oreilles.
MARTINE: Ivrogne que tu es!
SGANARELLE: Je vous battraï.
MARTINE: Sac à vin!
SGANARELLE: Je vous rosserai.
MARTINE: Infâme!
SGANARELLE: Je vous étrillerai
MARTINE: Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur...!
SGANARELLE: il prend un bâton et lui en donne.
Ah! vous en voulez donc?
MARTINE: Ah! ah, ah, ah!
SGANARELLE: Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

Lisez le texte puis répondez aux questions suivantes :

1. Quelle est la nature de la relation qui unit les deux personnages ?
2. Pourquoi se querellent-ils ? Expliquez le point de vue de chacun.
3. A partir de cette scène, faites le portrait moral de Sganarelle.
4. Que pensez-vous des propos de Sganarelle sur les femmes ?
5. Identifiez les éléments qui rendent ce texte comique.

Extrait 2 Acte II/ Scène 2 de *Le Bourgeois Gentilhomme*

Objectif :

1. Etudier un célèbre personnage de la comédie de Molière : M. Jourdain
2. Comprendre l'organisation de la société française du 17^{ème} siècle
3. Dégager les ressorts du comique présent dans le texte.

Remarque : Une projection de cette pièce est programmée aux étudiants

ACTE II/SCÈNE II

MAÎTRE D'ARMES, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

[...] **MAÎTRE D'ARMES.**- Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAÎTRE À DANSER.- Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAÎTRE D'ARMES.- Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Voyez un peu l'homme d'importance !

MAÎTRE À DANSER.- Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

MAÎTRE D'ARMES.- Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAÎTRE À DANSER.- Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, au Maître à danser.- Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

MAÎTRE À DANSER.- Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte. **MONSIEUR JOURDAIN.**- Tout doux, vous dis-je.

MAÎTRE D'ARMES.- Comment ? petit impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN.- Eh mon Maître d'armes.

MAÎTRE À DANSER.- Comment ? grand cheval de carrosse.

MONSIEUR JOURDAIN.- Eh mon Maître à danser.

MAÎTRE D'ARMES.- Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN.- Doucement.

MAÎTRE À DANSER.- Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN.- Tout beau.

MAÎTRE D'ARMES.- Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN.- De grâce.

MAÎTRE À DANSER.- Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous prie.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mon Dieu. arrêtez-vous.

Questions :

1. Décrivez la conversation entre les trois maîtres.
2. Etudiez la situation de Monsieur Jourdain
3. Dégagez le comique de la scène.

Extrait du Bourgeois gentilhomme de Molière, scène VI, acte II.

MONSIEUR JOURDAIN

[...] il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN

Cela sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non ; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Quoi ! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Oui, monsieur

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela.

Questions :

1. Que demande M. J au M. de philosophie ?
2. Expliquez cette réplique : « il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers ».
3. Dégagez le comique des mots de cette scène.

LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

Le thème : La tragédie classique

Objectif :

- Découvrir la notion de la raison selon le XVII^{ème} siècle
- Identifier l'état d'âme d'un personnage de tragédie
- Connaître les règles du théâtre classique : la règle des trois unités : lieu action et temps, la bienséance ...

Questionnement : *Pourquoi les personnages du théâtre tragique sont-ils tous condamner à la mort, au suicide ou à la perte de la raison ? Que leur reproche leurs concepteurs ?*

Activités : lecture analytique des extraits

Biographie de l'auteur : Corneille (1606-1684)

1606 : Naissance à Rouen de Pierre Corneille dans une famille de moyenne bourgeoisie. **1615** : -Études au collège des jésuites ; nombreux prix de vers latins. **1622-1624** : Formation juridique. **1624** : Avocat stagiaire au parlement de Rouen. **1628** : Achète deux offices d'avocat du roi (Eaux et Forêts et amirauté de France) qu'il conservera jusqu'en 1650. **1629** : *Mélite*, comédie jouée à Paris par la compagnie du Marais. Nombreuses comédies : *Clitandre*, *La Veuve*, *La Place Royale*. **1633** : Présenté à Richelieu qui lui accorde une pension et l'associe à d'autres dramaturges pour former la « Société des cinq auteurs ». **1635** : *Médée*, première tragédie. **1636** : *L'Illusion comique*. **1637** : *Le Cid* lui assure la gloire et provoque une retentissante « ». **1638-1640** : Période de « silence » ; soucis familiaux et financiers. **1640** : *Horace*. Épouse Marie de Lampérière de qui il aura six enfants. **1642** : *Cinna*. **1643** : *Polyeucte*. À la mort de Richelieu puis de Louis XIII, se place sous la protection de Mazarin. **1644** : Bref retour à la comédie avec *Le Menteur*. **1645** : *Rodogune*. **1647** : Élu à l'Académie française. **1651** : *Pertharite*, demi-échec qui l'éloigne du théâtre. **1652-1658** : Se tourne vers la religion et écrit des oeuvres pieuses ainsi que des essais théoriques sur le théâtre comme les *Discours sur l'art dramatique*. **1659** : *OEdipe*, récompensé par Fouquet. **1662** : S'installe à Paris avec son frère Thomas. Vie mondaine et amertume de poète vieillissant. **1666** : *Attila*. **1670** : *Tite et Bérénice* pour rivaliser, sans succès, avec la *Bérénice* de Racine. **1674** : *Suréna*. **1674-1684** : Années d'apaisement gênées par quelques difficultés financières. **1684** : Mort à Paris.

La querelle du Cid (1637)

Questionnement : Pourquoi la pièce de Corneille a-t-elle suscité la polémique à son apparition au point qu'elle soit censurée et son auteur poussé à la retraite ?

A la scène 5 de l'acte I, Don Diègue, après avoir été offensé par Don Gormas, met sa vengeance entre les mains de son fils. A la scène 6, Rodrigue, resté seul, s'interroge : doit-il choisir son honneur ou son amour, son père ou celle qu'il aime ?

Don Rodrigue, seul.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que
mortelle, Misérable vengeur d'une juste
querelle,
5 Et malheureux objet d'une injuste
rigueur, Je demeure immobile, et
mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
10 Si près de voir mon feu
récompensé, Ô Dieu !
l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé, Et
l'offenseur est le père de Chimène.
15 Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour
s'intéresse, Il faut venger un père, et perdre
une maîtresse ; L'un m'anime le cœur,
l'autre retient mon bras, Réduit au triste
20 choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme ;
Des deux côtés mon mal est infini.
Ô Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ? Faut-
il punir le père de Chimène ?
25 Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable
tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma
gloire ternie L'un me rend malheureux,
30 l'autre indigne du jour. Cher et cruel
espoir d'une âme généreuse
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand
bonheur Fer qui causes toute ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon
honneur ? M'es-tu donné pour
perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père
; J'attire en me vengeant sa haine et sa colère,
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
35 A mon plus doux espoir l'un me rend
infidèle, Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir
guérir ; Tout redouble ma peine.
40 Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène,
Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma
45 mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de
ma maison ! Respecter un amour dont mon
âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur Qui ne
50 sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.
Oui, mon esprit s'était déçu,
Je dois tout à mon père avant qu'à ma
55 maîtresse : Que je meure au combat, ou meure
de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je
l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de
négligence, Courons à la
60 vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant
balancé, Ne soyons plus en
peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé, Si
l'offenseur est père de Chimène.

Le Cid, Acte I, scène 6, vers 291 à 350.

Vocabulaire

percer (v. 1) : faire un trou, blesser avec une arme pointue. - *misérable* (v. 3) : digne de pitié. - *un vengeur* (v. 3) : qui venge (= qui dédommage moralement qqun en punissant son offenseur, qui répare en punissant l'offenseur). - *une querelle* (v. 3) : vif désaccord entre personnes, dispute. - *la rigueur* (v. 4) : sévérité, dureté, précision - *abattu, e* (v. 5) : qui a été rendu faible, dont on a ôté les forces, l'énergie, l'espoir, la joie. - *céder* (v. 6) : abandonner ; *céder à* : ne pas résister à qqch. - *récompenser* (v. 7) : donner une récompense (= bien matériel ou moral donné ou reçu pour une bonne action, un service rendu, des mérites). - *un affront* (v. 9) : offense, injure faite publiquement ; honte, déshonneur résultant d'un outrage public. - *un offensé* (v. 9) : personne qui a subi une offense (= parole, action qui blesse qqun dans sa dignité, son honneur), qui est atteint dans son honneur. - *un offenseur* (v. 10) : personne qui offense. - *rude* (v. 11) : dur. *animer* (v. 14) : pousser à agir. - *retenir* (v. 14) : ici: empêcher d'agir. - *réduire* (v. 15) : amener à, dans (un état d'infériorité), contraindre. - *trahir* (v. 15) : cesser d'être fidèle à qqch ou qqun. - *infâme* (v. 16) : qui avilit ou déshonore celui qui agit, parle ; qui provoque le dégoût. - *une contrainte* (v. 22) : violence contre qqun, entrave à la liberté d'action. - *la tyrannie* (v. 22) : gouvernement autoritaire qui ne respecte pas les libertés individuelles et sur lequel le peuple n'a aucun contrôle ; pouvoir de certaines choses sur les hommes. - *terni, e* (v. 23) : participe passé du verbe "ternir" (= rendre moins pur, moins honorable, rendre terne, sans éclat, porter atteinte à la valeur morale; salir). - *indigne* (v. 24) : qui n'est pas digne de qqch, qui ne le mérite pas, déshonorant. - *généreux, se* (v. 25) : qui a de nobles sentiments qui le portent au désintéressement, au dévouement. - *le trépas* (v. 31) : (litt.) le décès, la mort. - *le mépris* (v. 34) : sentiment par lequel on considère qqun comme indigne d'estime, comme moralement condamnable. - *redoubler* (v. 38) : rendre double, recommencer, augmenter de beaucoup. - *tirer ma raison* (v. 41) : ici : obtenir la réparation de l'affront. - *endurer* (v. 43) : supporter avec patience ce qui est dur, pénible. - *impute à ma mémoire* (v. 43) : se souviens de moi. - *soutenir* (v. 44) : maintenir debout, fortifier, aider, affirmer, faire valoir en appuyant par des raisons. - *égaré, e* (v. 45) : mis hors du bon chemin, écarté de la vérité. - *assurer* (v. 46) : rendre sûr - *ce penser suborneur* (v. 47) : ici : cette pensée inacceptable, qui va contre l'honneur ; pensée trompeuse qui détourne du chemin de l'honneur. - *mon esprit s'était déçu* (v. 51) : ici : s'était trompé. - *une négligence* (v. 55) : attitude d'une personne dont l'esprit ne s'applique pas à ce qu'elle fait ou devrait faire - *avoir tant balancé* (v. 57) : ici : avoir hésité.

Sources : d'après le *Larousse de poche*.

Questions :

1. Rodrigue, le héros de la pièce est confronté à un choix. Auquel ?
2. Montrez que le texte fait apparaître un jeu constant par rapport au balancement (hésitation) qui anime Rodrigue dans ce monologue.
3. Que choisit-il finalement ?
4. Analysez les différentes étapes de ce monologue tragique.

Le théâtre de Racine

Objectif :

- Etudier le portrait d'un personnage tragique
- Connaître la mythologie grecque, la notion de la catharsis et de la fatalité.

Bibliographie de Racine :

Racine (1639-1699)

1639 : Baptême de Jean Racine, le 22 décembre, à la Ferté-Milon (Champagne).
1641 : Mort de son père, puis de sa mère (1643) élevé par ses grands-parents, en particulier par Marie Desmoulins. **1649** : À Port-Royal-des-Champs avec sa grand-mère. **1649-1655** : Élève des « petites écoles » des jansénistes, puis au collège de Beauvais. **1655-1658** : Retour à Port-Royal. **1659** : Philosophie à Paris au collège d'Harcourt ; son cousin Nicolas Vitart, secrétaire du duc de Luynes, l'introduit dans le monde. Amitié avec La Fontaine. **1660** : Sonnet pour la reine : « La Nymphé de la Seine ». **1661-1663** : Séjour à Uzès chez son oncle Antoine Sconin. Songe à briguer un bénéfice ecclésiastique. **1663** : À Paris, ode sur « La Convalescence du roi » puis « La Renommée des muses ». **1664** : -Première représentation de *La Thébàide ou les Frères ennemis* par la troupe de Molière. **1665** : *Alexandre* créé par Molière puis confié à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. **1666** : Rupture avec Port-Royal qui n'apprécie pas la carrière théâtrale et mondaine de l'ancien pensionnaire. **1667** : *Andromaque* créée par la Du Parc. **1668** : Mort de la comédienne ; *Les Plaideurs*, comédie imitée d'Aristophane. **1669** : *Britannicus*, interprété par la Champmeslé. **1670** : *Bérénice*. **1672** : *Bajazet*. **1673** : Reçu à l'Académie française, anobli, protégé de Condé, de Madame de Montespan, de -Colbert. *Mithridate*. **1674** : *Iphigénie* ; amitié étroite avec Boileau. **1677** : *Phèdre*. Épouse Catherine Romanet. Nommé, ainsi que Boileau, historiographe du roi. **1679** : Se rapproche de Port-Royal et s'éloigne du théâtre. **1689** : À la demande de Madame de Maintenon, donne *Esther* pour les « demoiselles de Saint-Cyr ». **1690** : Nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. **1691** : *Athalie*. **1693-1698** : Vie édifiante au milieu de ses enfants, dans l'entourage du roi et proche des jansénistes. **1698** : *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. **21 avril 1699** : Mort à Paris ; enterré à Port-Royal.

Phèdre (1677) – Acte I, Scène 3

Dans le palais d'Hippolyte à Trézène, Phèdre refuse de se nourrir et semble souffrir d'une maladie mortelle. Sa fidèle nourrice, CEnone, s'efforce de lui arracher le secret qui la ronge. Phèdre finit par avouer et explique l'origine de son mal...

Phèdre, l'épouse de Thésée, aime Hippolyte, le fils que Thésée a eu avec sa première femme. Phèdre fait cet aveu à sa nourrice CEnone.

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;
Athènes me montra mon superbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler :
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil ; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, CENONE ; et, depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence :
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Jean Racine, *Phèdre*, acte I, scène III, 1677.

Questions :

1. De quoi souffre Phèdre dans cette scène ?
2. Que fait Phèdre pour contrer (empêcher) son amour incestueux pour son beau fils ? Justifiez votre réponse en relevant des indices précis du texte
3. En vous appuyant sur cet extrait ainsi que sur votre lecture de la pièce, dites dans quelle mesure peut-on considérer Phèdre comme une héroïne tragique ?
4. Relevez les mots de sens négatif. En quoi traduisent-ils la passion de Phèdre ?
5. Dans cette scène, Phèdre fait de nombreuses mentions à la malédiction qui pèse sur sa famille. Relevez ce champs lexical et dites comment Phèdre considère donc sa famille.
6. Analysez la réaction d'Œnone face à l'aveu de Phèdre.
7. Montrez que ce texte est tragique. (4.5pts)
8. Analysez l'état d'âme du personnage présent sur scène, et dites d'où vient le mal qui s'abat sur lui. (3.5pts)
9. Comment la passion amoureuse est-elle représentée dans le texte ? (6pts)
10. Que cherche Racine à montrer en mettant en scène un personnage comme Phèdre ? (6pts)

ACTE V, scène 7, Phèdre de Racine.

Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée
C moi qui sur ce fils, chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
La détestable Oenone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrit un feu qui lui faisait horreur :
La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée :
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort à mes yeux déroband la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Jean Racine, *Phèdre*, 1677.

Questions :

1. À quel genre littéraire appartient ce texte ? Relevez et expliquez deux de ses caractéristiques.
2. Qui parle dans cette scène à qui et de qui ?
3. Dites dans 3 à 4 phrases ce qui se passe dans cette scène ?
4. Dans quel état se trouve Phèdre ? Expliquez pourquoi. (
5. Qui est le principal responsable du malheur qui s'abat sur Phèdre et sa famille ?
6. Comment la passion amoureuse est-elle représentée dans le texte ?
7. Dites, dans une dizaine de lignes, que pensez-vous du suicide de Phèdre ?
8. Racine dira de son héroïne qu'elle n'est « ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente » (préface de *Phèdre*) : quels éléments de sa tirade visent à restreindre² sa responsabilité dans ce qu'il s'est passé ?
9. A travers la scène 7 de l'acte 5, comment définirez-vous le tragique ?
10. Que cherche Racine à montrer en mettant en scène un personnage comme Phèdre ?

LE XVIII^{eme} SIECLE

Objectifs de la séquence

- Découvrir le mouvement philosophique et esthétique des Lumières
- Connaître les plus grands écrivains du Lumières et leur engagement pour le Savoir et les droits de l'homme
- Distinguer les différentes notions relatives à ce mouvement
- Identifier les stratégies argumentatives en vogue à l'époque

Lecture obligatoires :

- *Les Lettres persanes de Montesquieu*
- *Candide de Voltaire*

Le Siècle des Lumières

I. Qu'est-ce que les Lumières ?

Ce titre, emprunté à Kant, pour tenter de clarifier un mot et une notion. Le terme *lumières* est repris au lexique religieux à partir du latin *lumen*, éclat divin, et *luminaria*, flambeau. Le mot entre dans la langue française au XII siècle et prend vite un sens figuré : « ce qui éclaire et guide l'esprit, ce qui rend visibles les obscurités. » Littré, à qui l'on doit cette définition, ignore l'emploi pluriel que l'on voit en revanche apparaître dans le dictionnaire plus récent de Robert : « Les Lumières, la capacité intellectuelle naturelle ou acquise », assorti de cette précision : « C'est au XVIII siècle que cet emploi eut sa plus grande vogue, et on ne l'utilise plus guère que par allusion à cette époque. », comme le dit Taine : Aux approches de 1789, il est admis que l'on vit dans « le siècle des Lumières », dans l'« âge de la raison », qu'auparavant le genre humain était dans l'enfance, qu'aujourd'hui il est devenu majeur. *Les Origines de la France contemporaine, 1875-1893.*

Dans cette acception métaphorique le mot est présent dès le XVII siècle et on le retrouve chez Voltaire qui se demande « À quoi nous servent nos lumières, si nous conservons toujours nos abus ? » (*Dictionnaire philosophique*), inaugurant une mode lexicale révélatrice d'un état d'esprit bien défini par un commentateur :

Cette métaphore domine toute l'époque, déployée autant que le permet le jeu des synonymes : à la clarté, à la lumière, au grand jour, s'opposent l'ombre, la nuit, l'obscurité, les ténèbres ; les hommes sont aveuglés ou bien éclairés ; il faut lever le voile, ôter le bandeau qui dissimule le vrai [...]. Elle est aussi le slogan, ou le ralliement dans la grande bataille, et même cri de victoire, puisque les Lumières, croit-on, sont en train de gagner. Il y a de la joie dans ce mot.

Jean Renaud, *La Littérature française au XVIII siècle*, Armand Colin, « Coursus », 1994, p. 14.

On s'accorde par ailleurs à rapprocher le mot de son homologue allemand *Aufklärung* (de *aufklären*, éclairer) qui s'impose vers la fin du XVIII siècle et qui donnera à Kant l'occasion d'une célèbre mise au point : Qu'est-ce que les Lumières ? *La sortie de l'Homme d'une minorité qui n'est imputable qu'à lui. La minorité, c'est l'incapacité de se servir de son entendement sans la tutelle d'un autre. [...] Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement : telle est donc la devise des Lumières. Qu'est-ce que les Lumières ?*, 1784.

Le terme se retrouve dans les autres langues européennes : *Enlightenment*, *Iluminismo* ; et désigne toujours cette foi en la raison et en l'intelligence évoquée par le philosophe allemand [...]

II. Une époque de mutation

Le domaine que nous appelons « Lumières » peut, pour la plupart des analystes, être délimité par deux dates : 1715, la fin du règne de Louis XIV (Le Roi Soleil et la monarchie absolue), et 1789 le début de la Révolution française. Entre le déclin du Roi-Soleil et l'écroulement de l'Ancien Régime, ou encore de

la fin du rayonnement « classique » à l'apparition de la sensibilité « préromantique ».

1. Fin de règne (1700-1715)

Quand commence officiellement le XVIII^e siècle, Louis XIV a encore quinze années de règne. Le vieillissement du Roi-Soleil correspond à une période d'austérité, de rigueur idéologique et de conflit. La guerre de succession d'Espagne (1702-1714), qui oppose la France à l'Autriche, l'Allemagne et la Hollande, sollicite les forces vives de la nation. À l'intérieur du royaume, les tentatives d'émancipation politique ou religieuse sont sévèrement réprimées : la révolte des camisards dans les Cévennes est jugulée en 1705 ; « l'hérésie » janséniste s'achève brutalement en 1710 avec la destruction de Port-Royal-des-Champs. Le « grand hyver » de 1704 achève de jeter dans la misère un peuple de moins en moins résigné et qui commence à faire entendre sa révolte.

2. Le règne de Louis XV

À la mort de Louis XIV, son arrière-petit-fils, Louis XV, est proclamé roi et le duc d'Orléans devient régent. Les huit années de Régence marquent un changement radical dans le climat politique et social. Philippe d'Orléans gouverne de façon plus libérale, augmente les pouvoirs du Parlement, tolère voire encourage le relâchement des mœurs. Louis XV, qui dirigera le pays pendant plus de cinquante ans (1723-1774), d'abord très populaire, perdra progressivement l'estime de ses sujets par des choix maladroits en matière politique, sociale ou idéologique. L'interdiction de *L'Encyclopédie* (1751), l'exécution du protestant Calas (1762) tout autant que la Guerre de Sept Ans (1756-1763) et l'affaire des Parlements (réforme controversée) ou la place encombrante des favorites Mesdames Du Barry et de Pompadour, achèvent de dégrader l'image du pouvoir et de favoriser l'esprit de contestation. À son arrivée sur le trône, Louis XVI hérite d'une situation agitée et d'une opposition radicalisée qu'il ne parviendra pas à maîtriser. Cette situation donne sur la Révolution française de 1789, l'assassinat du roi Louis XVI, de sa femme Marie Antoinette et de son fils et la proclamation de la 1^{ère} République.

3. L'écroulement d'un monde (1792-1799)

Pourtant, la Révolution, animée de rêves généreux, sombre vite dans un désordre sanglant, la Terreur. Le roi est guillotiné en 1793, les Vendéens se soulèvent peu après. Avec la chute de Robespierre (1794), la Convention est remplacée par le Directoire qui tente de reconstruire la nation. L'idéal révolutionnaire, discrédité par les excès fanatiques, s'achève par un retour à l'autorité au coup d'État du 18 brumaire (1799) qui donne le pouvoir à un général rentré glorieux d'Italie, Bonaparte (Voir le programme de LFII).

III. La vie intellectuelle

1) L'essor du livre

Le XVIII^e siècle en général est celui d'un remarquable foisonnement littéraire lié à ce qu'on peut appeler une démocratisation du livre. Le recul relatif de l'analphabétisme, les progrès dans l'impression et surtout la diffusion des livres

permettent de répandre le savoir. Tout le monde écrit : aristocrates, bourgeois, fils du peuple, hommes, femmes. Encore plus de monde lit et attend du livre à la fois un divertissement, une information et une « instruction ». Quelques noms réputés – Prévost, Marivaux, Saint-Simon, Voltaire, Diderot, Rétif de la Bretonne... – semblent, à l’aune de leur œuvre, n’avoir jamais cessé d’écrire ! Les « libraires » (maisons d’éditions) se multiplient et, en dépit de la censure, malgré la concurrence des publications anonymes venues de l’étranger, réalisent parfois de - confortables fortunes. Parallèlement à cette évolution, le statut de l’écrivain change. Convaincu de son indépendance (il n’est plus un courtisan stipendié par un mécène), de son droit à la libre parole et de sa mission de diffuseur des lumières, l’auteur de livres ne recule devant aucun sujet, défie la censure par ses hardiesses et s’impose comme un acteur important du paysage socioculturel. Le modèle anglais pousse les hommes de plume à réclamer une considération qui leur était jusque-là refusée, comme le fait Voltaire dans l’article « Lettres, gens de Lettres ou Lettrés » du *Dictionnaire philosophique*, et même, vers la fin du siècle, à s’organiser pour obtenir une législation en matière de propriété littéraire.

2. La vie de l’esprit

Quatre lieux particuliers, les salons, les cafés, les clubs et les académies servent de tremplin à la diffusion des idées et des goûts. Dans les salons, tenus exclusivement par des femmes (la duchesse du Maine, Madame de Lambert, Madame du Tencin, Mademoiselle de Lespinasse, Madame Necker...), se rencontrent les plus grands esprits du siècle qui viennent, avec impertinence et brio, chercher l’appui que la cour leur refuse. Beaucoup d’idées ou d’œuvres littéraires naissent dans ces hôtels luxueux où la mondanité le dispute à la sédition. Les cafés, comme le *Laurent*, dont Montesquieu vante les prestiges (*Lettres persanes*, XXXVI), ou *La Régence* que fréquente le héros de Diderot, le neveu de Rameau, ou encore *Le Procope* ou *Le Gradot*, sont d’autres foyers de la subversion intellectuelle. Enfin, les Académies contribuent à alimenter la vie de l’esprit. En province entre 1715 et 1789 seront fondées vingt-huit Académies (regroupant près de six mille académiciens) dont la fonction est de décerner des prix, d’encourager des travaux scientifiques, de favoriser la réflexion sur des sujets philosophiques, moraux, historiques ou littéraires. Les deux concours organisés par l’Académie de Dijon en 1749 et 1753 permettront à Rousseau de se faire un nom en littérature. D’une manière formelle dans les Académies, ou plus libre dans les salons ou les cafés, le siècle aime à converser : « C’est un « art » dont les romans détaillent les règles, décrivent chaque facette : anecdotes, mots d’esprit, argumentation rapide, balles saisies au bond, galanterie, degré infini de la politesse et de l’impertinence... »

Jean Renaud, *Op. Cit.*, p. 45.

L’écriture épistolaire, très répandue, prolonge cet art de la conversation qui représente la face mondaine d’une aspiration générale à la liberté d’expression, de goût et de pensée que l’on trouve ailleurs sous des formes plus militantes.

3. L'élargissement du monde

Une des caractéristiques du siècle, composante remarquable de l'esprit des Lumières, est ce que l'on a pu nommer le « cosmopolitisme ». Cette ouverture au monde s'exprime de deux manières : en premier lieu la curiosité pousse les penseurs et philosophes à emprunter aux voisins ou à traverser les frontières. L'influence anglaise en matière de réflexion scientifique et politique est fondamentale, attestée par exemple par les *Lettres anglaises ou philosophiques* de Voltaire et la diffusion des thèses de Locke ou de Newton en France. Parallèlement l'auteur de *Candide* est invité par Frédéric II de Prusse et Diderot par Catherine de Russie. Enfin les écrivains pratiquent les langues étrangères et le français se lit partout en Europe.

L'autre façon de s'ouvrir au monde est l'engouement pour les voyages lointains et l'exotisme qui en découle. Des diplomates, des savants, des aventuriers parcourent le monde et ramènent des récits qui nourrissent l'imaginaire ou la fantaisie et en même temps ouvrent une réflexion sur l'ethnocentrisme. En témoignent, dès le début du siècle, le texte du baron La Hontan (*Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé*, 1703) puis le roman célèbre de Montesquieu (*Lettres persanes*, 1721) ou le récit de Diderot (*Supplément au voyage de Bougainville*, 1773).

IV. L'esprit des Lumières

1. La figure du philosophe

Le mot *philosophe*, largement employé pendant cette période, ne recouvre pas exactement le sens moderne mais désigne plutôt un homme qui se sert de sa plume pour défendre des idées audacieuses, un écrivain contestataire qui refuse les préjugés, un esprit universel qui se pique de science mais aussi de belles-lettres : *Le philosophe forme ses principes sur une infinité d'observations particulières [...]. La vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompt son imagination, et qu'il croie trouver partout ; il se contente de la pouvoir mêler où il peut l'apercevoir. [...] L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes [...]. Le philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales.*

Dumarsais, art. « Philosophe », Encyclopédie.

Il faudra revenir sur divers éléments de cette définition, mais nous retiendrons pour l'instant la fonction sociale du philosophe qui s'ajoute à sa naturelle mission intellectuelle. En tant que détenteur du savoir, il doit guider les hommes sur la voie du progrès et de la sagesse. Notamment en dénonçant les impostures et en critiquant les abus. Il est un combattant du vrai et, comme l'écrit Diderot « Il [lui] faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement » (art. « Encyclopédie », *Encyclopédie*).

Les superstitions, le fanatisme, le dogmatisme ne doivent pas échapper à son esprit critique. Il prépare en cela la figure de « l'intellectuel engagé » du XX^e siècle.

2. L'encyclopédisme L'époque des Lumières est celle de la croyance au savoir universel. Reprenant à leur compte les idéaux humanistes de la Renaissance, les

philosophes souhaitent comprendre et expliquer l'univers grâce à un travail minutieux d'observation et d'analyse :

Dans le premier versant du siècle, observer, inventorier et classer constituent des activités prioritaires [...] la complexité de la nature exige d'abord des observations méthodiques et scientifiques. J-J Tatin-Gourier, *Lire les Lumières, Op. Cit.*, p. 13.

Dans un siècle où la répartition des savoirs n'est pas aussi cloisonnée qu'aujourd'hui (la philosophie est proche de la mathématique, elle-même peu éloignée de la médecine, de l'histoire naturelle ou de l'économie politique), l'homme de pensée rêve d'embrasser les champs multiples de la connaissance. Les écrivains les plus réputés du siècle sont férus de mathématique, de physique, de biologie, de botanique. Inversement, des savants spécialisés parviennent, par leur talent de vulgarisateurs, à faire œuvre littéraire (Buffon, d'Alembert, d'Holbach, Condorcet...). Cette volonté ambitieuse se cristallise par exemple dans l'œuvre du naturaliste Buffon (1707-1788) auteur de *l'Histoire naturelle générale et particulière*, œuvre monumentale d'une trentaine de volumes qui commence à paraître en 1749.

L'autre entreprise est celle initiée, deux ans plus tard, *L'Encyclopédie*, dirigée par Diderot et dont le sous-titre, *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, est révélateur d'une ambition universelle. Pour favoriser le progrès et rendre l'homme heureux l'encyclopédiste doit rendre accessible à tous le savoir universel : « *Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous* ».

Diderot, art. « *Encyclopédie* », *Encyclopédie*.

L'ouvrage de Diderot est le plus important publié (dix sept volumes plus onze volumes de planches, cinq volumes de suppléments, deux volumes d'index) ; il demandera vingt et un ans de travail, la collaboration de cent cinquante spécialistes dont les plus grands noms du siècle.

3) Les fondements conceptuels des Lumières

Il n'est guère possible, pour un mouvement de pensée tel que les Lumières, de dégager les composantes d'une esthétique. La notion se définit davantage par des fondements intellectuels qui contribuent à caractériser cet esprit particulier. On retiendra cinq principes essentiels de la pensée des Lumières :

- **La raison** : pour balayer les préjugés et le faux savoir des siècles précédents, les philosophes souhaitent fonder leur réflexion et leurs écrits sur la raison, arme de la critique et de la vérité. Autant que moyen d'accès à la sagesse, la raison est source d'émancipation et de bonheur car elle invite à rejeter toute métaphysique.

- **L'expérience** : dans une perspective comparable, la pensée doit avancer avec une prudence et une rigueur scientifiques, en procédant méthodiquement à l'observation et à l'expérimentation. Les grandes orientations philosophiques (Empirisme, Sensualisme) procèdent de cette volonté de soumettre l'univers à un examen critique inspiré des sciences exactes. C'est de cet esprit positif qui

prétend dépasser Descartes (pour qui la raison était une qualité abstraite et innée) qu'hériterait la pensée rationnelle des XIX et XX siècles.

- **La nature** : le mot est largement répandu et la réalité qu'il recouvre multiple. Tantôt assimilée aux éléments du réel, tantôt à un principe universel et abstrait, tantôt à un décor agreste, la nature devient la référence nécessaire suivant qu'on souhaite justifier l'entreprise de description de l'univers, comprendre les comportements humains sans recourir à la religion, cultiver la sensibilité au contact d'un spectacle chargé d'émotion.

- **La sensibilité** : à côté de l'esprit de sérieux véhiculé par le « rationalisme critique », le siècle voit se développer, dès ses premières décennies mais surtout à partir de 1750, tout un courant qui réhabilite l'émotion et les sens. « Il n'y a que le sentiment, écrit Marivaux, qui puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous » (*Le Cabinet du philosophe*, 1730). Reprenant les thèses de Locke et de Condillac, Helvétius ou Diderot tireront le sensualisme vers le matérialisme. Plus idéaliste, Rousseau fera de la sensibilité l'expression de la vertu et de la vérité de l'être.

- **Le bonheur** : la pensée des Lumières donne au mot bonheur un sens laïque qu'on peut rapprocher du plaisir, ainsi qu'y invite Rousseau décrivant « l'heure parfaite » vécue par Julie : « ... sentir et jouir sont pour moi la même chose, je vis à la fois dans tout ce que j'aime et me rassasie de bonheur et de vie » (*La Nouvelle Héloïse*, lettre VIII). La recherche du bonheur est à l'origine de la démarche philosophique visant à la connaissance, à l'instruction, au progrès, à la maîtrise de soi-même. Les hommes aspirent à vivre mieux dans le « luxe et (...) la mollesse » (Voltaire, *Le Mondain*). Le bonheur est fourni par la nature et par la sensibilité, et semble indissociable de la vertu – autre valeur remarquable du siècle.

4) L'œuvre des Lumières

- Les objets du combat

La littérature – confondue alors avec la philosophie – doit, pour les Lumières, servir la pensée et combattre l'obscurantisme. Ce militantisme littéraire vise essentiellement deux domaines : la religion et la politique. En matière religieuse, les Lumières récusent, au nom du rationalisme, les dogmes théologiques à l'origine, pense-t-on, de la superstition, de l'intolérance et du fanatisme. Le débat métaphysique paraît stérile, les principes chrétiens étant bafoués par un clergé corrompu. La conception d'un Dieu omnipotent et rédempteur est remplacée par l'image déiste d'un créateur simple « horloger » ou « architecte » de l'univers, ou carrément niée par l'athéisme scientifique de certains matérialistes comme Diderot.

La bataille politique, liée à la précédente, est encore plus importante. Les philosophes refusent le modèle monarchique de droit divin qu'ils aspirent à remplacer par un gouvernement « éclairé », de nature constitutionnelle à l'image de celui que connaît l'Angleterre. Le monarque réformateur idéal sera celui qui s'éloigne de l'arbitraire et de l'intolérance, qui œuvre dans le sens de la liberté (de pensée, d'expression, d'action en matière économique par exemple), qui associe même, comme l'explique Rousseau, le peuple souverain à la gestion de l'État dans une conception contractuelle. Si les philosophes des Lumières refusent les privilèges et réclament l'abolition de l'esclavage, ils ne préconisent

pas le renversement du régime et l'avènement d'une société égalitaire. Ce sont leurs lecteurs qui trouveront dans leur pensée le ferment d'une révolution sociale et politique. Les idées des Lumières aboutissent à la Révolution française.

- Les formes littéraires

L'esprit de contestation caractéristique des Lumières investit les différents genres littéraires et se mêle même à une littérature légère qu'il enrichit d'intentions polémiques. Si bien qu'à côté des véritables œuvres de théorie ou de combat – essais, discours, dictionnaires, mémoires, pamphlets – écrites souvent dans une prose élégante et accessible (*L'Esprit des Lois* de Montesquieu en 1748, *Le Contrat social* de Rousseau en 1762, *Le Traité sur la Tolérance* de Voltaire en 1763, *Le Rêve de d'Alembert* de Diderot en 1769, etc.), se développe une littérature satirique ou subversive qui emprunte les voies plus classiquement rattachées à la littérature. C'est le cas du *conte philosophique*, récit imaginaire assez court qui se fixe comme intention de véhiculer un message moral ou philosophique. Voltaire surtout, mais aussi Diderot ont illustré ce genre en l'accommodant volontiers à la mode orientale. C'est également le cas du *roman épistolaire* inspiré de l'anglais Richardson et dont le modèle, largement imité, reste *Les Lettres persanes* de Montesquieu où la critique se sert de l'arme du « regard neuf » ; ou encore du *roman-dialogue* dont Diderot s'est fait une spécialité (*Jacques le fataliste et son maître*, *Le Neveu de Rameau*) qui pervertit les codes romanesques et invite à la réflexion. L'invention romanesque permet aussi l'expression de la sensibilité, soit qu'elle traduise la douloureuse confrontation avec le monde (*Manon Lescaut* de l'abbé Prévost ; *La Vie de Marianne* de Marivaux), soit qu'elle exprime les tourments du cœur (*La Nouvelle Héloïse*, 1761), soit qu'elle décrive la froide manipulation du sentiment (Laclos ou Sade). C'est encore de cette inspiration « sensible » que l'on rapprocherait la nouvelle « écriture du moi » magistralement illustrée par *Les Confessions* de Rousseau.

L'esprit des Lumières gagne en fait tous les territoires de la littérature puisque même la poésie, genre déclinant à l'époque, permet, de Voltaire à Chénier, d'exprimer des émotions sentimentales autant que des convictions philosophiques ; le théâtre aussi est concerné : genre très vivace à l'époque surtout sous la forme de la comédie, où, parmi une myriade d'auteurs, on peut retenir les noms de Lesage, Marivaux, Diderot et surtout Beaumarchais, le meilleur représentant du persiflage contestataire au théâtre. Ajoutons enfin que, quelle que soit la forme littéraire choisie, une tonalité spécifique s'accorde à la volonté démystificatrice du siècle : l'ironie. Sous la forme de l'antiphrase, du paradoxe, du badinage ou de la parodie, l'écriture ironique devient l'emblème de l'irrévérence et de la liberté. Plus qu'une influence précise sur l'inspiration littéraire des époques suivantes, l'entreprise des Lumières aura légué au futur un état d'esprit – celui de l'émancipation et de la critique –, un ton – celui de la légèreté corrosive –, une attitude – celle de l'implication de l'homme de pensée dans les combats de son temps.

Extrait (modifié) d'Ecoles et courants littéraires et de Précis de littérature française.

Les idées politiques de Montesquieu

Biographie de Montesquieu (1689-1755)

1689 : Charles-Louis de Secondat naît au château de La Brède près de Bordeaux. Études chez les oratoriens de Juilly, puis droit aux facultés de Bordeaux et Paris. **1716** : Après son mariage avec une riche calviniste, il hérite de son oncle la charge de président à mortier au parlement de Bordeaux, ainsi que la terre et le nom de Montesquieu. **1717-1721** : S'intéresse aux sciences naturelles, publie divers travaux sur la pesanteur, l'écho, les glandes rénales. **1721** : Publication des *Lettres persanes*. **1722-1728** : Nombreux séjours à Paris, où il est reçu au club de l'Entresol, fêté dans les salons, élu à l'Académie française (1728). **1728-1731** : Plusieurs voyages à travers l'Europe. **1734** : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. **1732-1748** : Alterne les retraites à la Brède où il travaille à ses livres, et les séjours à Paris où il rencontre des personnalités prestigieuses. **1748** : *L'Esprit des lois* paraît à Genève, sans nom d'auteur. **1750-1752** : Polémique autour de *L'Esprit des lois*. **1755** : Devenu presque aveugle, il meurt à Paris le 10 février.

Ouvrages majeurs : - *Les Lettres persanes* (1721)

Exploitant la vogue orientale, Montesquieu, notable de province, rédige autour de la trentaine cet ouvrage satirique qui résume à lui seul le vent de liberté et de plaisir qui, au lendemain de la mort de Louis XIV, souffle sur la France. Ce roman est constitué des lettres qu'échangent deux Persans séjournant en France, Usbek et Rica, entre eux ou avec divers correspondants restés en Perse. Le roman se fonde sur trois ressources romanesques : l'orientalisme, la polyphonie épistolaire, le principe du « regard neuf ».

L'Esprit des lois (1748)

Ce second grand ouvrage de Montesquieu a été médité longtemps, nourri de l'expérience de ses voyages et de l'apport de ses innombrables lectures. Sa rédaction fut, si l'on en croit l'auteur, laborieuse : « J'ai bien des fois commencé et bien des fois abandonné cet ouvrage » (Préface). C'est que l'oeuvre est ambitieuse puisqu'elle tente de fonder une science politique capable d'assurer une justification rationnelle aux lois qui, en agissant sur les phénomènes et sur les individus, permettront l'instauration d'un gouvernement équitable et d'une société heureuse. On retient de cet ouvrage des thèses majeures :

- la définition scientifique de la loi qui ne repose plus sur un *a priori* métaphysique : « Les lois [...] sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses »
 - la classification des gouvernements et de leurs principes : le républicain fondé sur la vertu, le monarchique sur l'honneur, le despotique sur la crainte ;
 - la théorie des pouvoirs intermédiaires (clergé, noblesse, parlement) qui tempèrent l'autorité centrale ;
 - la théorie de la séparation des pouvoirs (exécutif, législatif, judiciaire) ;
 - l'approfondissement scientifique de la théorie des climats.
- Montesquieu, **penseur libéral**, combat ici les préjugés, l'arbitraire, l'intolérance, comme dans la célèbre page sur l'esclavage des Nègres.

Texte 1 : Les Lettres persanes

Objectifs :

- Découvrir les idées de Montesquieu
- Connaître *Les Lettres Persanes* de Montesquieu
- Découvrir la notion de l'Altérité, déjà abordée avec Montaigne.
-

Question centrale : De quelle manière l'expression de l'altérité est-elle exprimée dans les extraits des *Lettres Persanes* de Montesquieu ?

Un mois après son arrivée à Paris, le Persan Rica écrit à un de ses correspondants familiers, Ibben, qui se trouve en Turquie à Smyrne ; il lui fait part de ses premières impressions. Rica s'étonne de ce qu'il découvre.

Rica à Ibben. À Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues

Montesquieu, *Les Lettres persanes* (1721) – Lettre XXIV

Vocabulaire : -*être logé* : habiter. -*un astrologue* : personne qui s'occupe d'astrologie (= analyse de la position des planètes, des étoiles, des astres afin de prévoir des événements humains). - *un embarras* : 1. incertitude, perplexité de qqun qui ne sait quelle voie choisir ; 2. gêne, malaise. - *tomber en syncope* : avoir un malaise physique, s'évanouir. - *enrager* : éprouver une vive irritation, un violent dépit à la suite de qqch, rager. - *éclabousser* : faire jaillir un liquide sur qqun, qqch.

Questions

1. Divisez l'extrait en différentes parties et expliquez votre choix.
2. Qu'est-ce qu'on apprend de Paris et d'Ispahan?
3. Quelle est la réaction de Rica face aux situations qu'il vit?

Texte 2 « De L'esclavage »

Objectifs :

- Découvrir le phénomène d'esclavage et le contexte historique de sa naissance.
- Identifier la position, la stratégie argumentative, l'effet de l'ironie dans un texte d'idées

Question centrale : *En quoi les idées de ce texte sont-elle révolutionnaire et modernes ?*

Montesquieu utilise l'ironie pour dénoncer les esclavagistes. Il est un anti-esclavagiste militant, contrairement à ce que pourrait laisser supposer certaines phrases de ce texte. En ridiculisant les arguments en faveur de l'esclavagisme, Montesquieu montre la brutalité des Européens avec les Indiens, le racisme qui justifie la traite des Noirs et l'impiété de ceux qui se disent chrétiens.

Esclave des Antilles coupant des cannes à sucre. Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais : Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout bonne, dans un corps tout noir. Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée. On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains. Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence. Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens. De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

Montesquieu (1689-1755), *De l'Esprit des lois*, 1748. Livre XV, chapitre V.

Questions

1. Présentez le texte et situez-le dans son contexte socioculturel.
2. Que dénonce l'auteur ?
3. Quels sont les arguments de Montesquieu ? Est-il pour ou contre l'esclavage ? D'où émane le doute quant à sa vraie position ?

Denis Diderot et l'encyclopédie

Objectif :

- Connaître Diderot et son engagement pour le savoir : l'encyclopédie

Diderot (1713-1784)

1713 : Naissance à Langres de Denis Diderot d'un père maître coutelier. **1723** : Études chez les jésuites en vue de la prêtrise. **1728** : Envoyé à Paris au collège (d'Harcourt ?) puis à l'université ; reçu maître des arts (1732). **1733-1743** : Vie de bohème mal connue : tour à tour clerc de procureur, précepteur, traducteur... **1742** : Se lie avec Rousseau. **1743** : Épouse Antoinette Champion, ce qui le brouille avec son père. **1745** : Traduction assez libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de -Shaftesbury. Engagé par le libraire Le Breton pour traduire la *Cyclopaedia* de Chambers. **1746** : -Amitié avec Condillac, Grimm, d'Alembert ; *Pensées philosophiques*, première œuvre personnelle, -condamnée par le Parlement. **1748** : *Les Bijoux indiscrets*, roman libertin. **1749** : *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* : emprisonné trois mois à Vincennes. **1751** : Fréquente les salons parisiens ; membre de l'Académie de Berlin ; premier volume de *L'Encyclopédie*. Pendant plus de quinze ans se consacre à cet ouvrage. **1753** : *De l'interprétation de la nature*. **1756** : Rencontre Sophie Volland. **1757** : Brouille avec Rousseau ; *Le Fils naturel*, drame bourgeois. **1760** : *La -Religieuse*, roman publié en 1796. **1765** : Vend sa bibliothèque à Catherine II de Russie ; *Essai sur la peinture*, qui prolonge les *Salons*. **1769** : Liaison avec Madame de Meaux ; *Le Rêve de d'-Alembert*. **1773** : *Supplément au voyage de Bougainville*. Sur la route de Saint-Pétersbourg, achève *Jacques le fataliste* et *Le Paradoxe sur le comédien*. **1776-1780** : Partage sa vie entre Paris, Sèvres (chez Belle), Grandval (chez d'Holbach). **1778** : Achève *Le Neveu de Rameau*. **1784** : Meurt à Paris dans son hôtel de la rue de Richelieu.

Denis Diderot, *L'Encyclopédie* (1751-1765) - "Autorité politique"

AUTORITÉ POLITIQUE. Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes, et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que de la nature. Qu'on examine bien, et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé, ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déferé *l'autorité*.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation, et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent ; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait *l'autorité*, la défait alors : c'est la loi du plus fort [...].

Vocabulaire - *jouir* : faire usage de qqch, l'utiliser, en profiter. - *une borne* : limite.- *la puissance* : ici : synonyme d'autorité absolue. - *l'état de nature* : ce que serait l'Homme, débarrassé de toute influence sociale. - *en état de se conduire* : capable de se comporter raisonnablement. - *une source* : origine, cause. - *s'emparer de* : prendre avec violence, conquérir. - *le consentement* : fait d'être d'accord, d'accepter. - *se soumettre* : obéir, accepter. - *déferer* : accorder, donner.- *s'acquérir* : se prendre, se gagner, s'obtenir. - *une usurpation* : fait de prendre qqch sans en avoir le droit. - *secouer le joug* : (sens métaphorique) se libérer de la contrainte qui empêche d'être libre

Questions :

- 1) Quelles différentes formes « d'autorité politique » connaissez-vous ?
- 2) Selon vous, quelle autorité politique va préconiser Diderot, philosophe du XVIII^e siècle, animateur et principal rédacteur de *L'Encyclopédie* ?
- 3) Repérez les mots en italique. Quel est l'effet recherché par Diderot ?
- 4) Cet extrait se termine par « c'est la loi du plus fort ». Selon vous, quelles sont les conséquences d'une telle loi ?

Le combat intellectuel de Voltaire

Objectif : connaître Voltaire

Biographie de l'auteur : Voltaire (1694-1778)

1694 : Naissance à Paris de François-Marie Arouet, fils d'un notaire conseiller du roi. Placé chez les jésuites du collège Louis-le-Grand, puis faculté de droit. **1711-1713** : Séjours en province et en -Hollande comme secrétaire d'ambassade de son oncle. **1715** : Fréquentation du milieu libertin ; composition de poèmes satiriques qui le conduisent à la Bastille. **1717** : En prison, rédige *OEdipe*, une tragédie signée du pseudonyme Voltaire. Voyage en Europe, et intrigues de cour. **1725** : Altercation avec le chevalier de Rohan-Chabot : douze jours à la Bastille, puis exil en Angleterre. Écrit *La -Henriade* (épopée en vers) et prépare les *Lettres anglaises ou philosophiques*. **1735** : Rentre en France et se retire en Lorraine à Cirey chez la marquise du Châtelet ; *Le Mondain* (1736), *Mahomet* (1741). **1745** : Son ami le marquis d'Argenson devenu ministre le rappelle à Paris où il est nommé historiographe du roi. Commence à rédiger des contes satiriques : *Zadig* (1747). **1750** : Part pour Berlin où Frédéric II le réclame. Déçu par la cour de Prusse, rentre en France trois ans plus tard. Publie *Le Siècle de Louis XIV*, auquel il travaille depuis vingt ans. **1751** : *Micromégas*. **1755** : S'installe en Suisse, près de Lausanne, puis à Genève d'où il publie *l'Essai sur les mœurs* (1756), *Candide* (1759). **1760** : Achète une terre à Ferney, aux portes de la Suisse. Reçoit de nombreux visiteurs, s'élève contre des injustices (affaires Calas, Sirven, La Barre...), œuvre pour la prospérité du domaine et le bonheur des villageois. *Traité sur la tolérance* (1763), *Dictionnaire philosophique* (1764), *L'Ingénu* (1767). **1778** : Soucieux de son image, il rentre à Paris où il est reçu triomphalement. Meurt le 30 mai âgé de quatre-vingt-quatre ans. Treize ans plus tard ses cendres sont transférées au Panthéon.

Extrait du *Précis de littérature français* (2005)

Etude de quelques extraits du conte philosophique *Candide* (1759) de Voltaire

Objectif principal :

- Savoir comment Voltaire s'est opposé aux idées de son époque en dénonçant la philosophie optimiste de Leibniz à travers le conte philosophique *Candide*
- Connaître les idées de Voltaire et ses stratégies argumentatives visant à défendre les droits de l'Homme en dénonçant la guerre et l'esclavage, par exemple.
- Découvrir la notion de « travail » chez Voltaire.

Texte 1

Question centrale : *Que signifie l'« Optimisme » chez Voltaire et que propose-t-il pour en remédier ?*

Ce « conte philosophique » raconte les mésaventures d'un jeune garçon à qui sa naïveté joue des tours. Élevé au château du baron de Thunder-ten-tronck, « un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres », celui-ci écoute avec admiration les leçons du précepteur Pangloss, disciple du philosophe Leibniz...

Il est démontré, disait-il^[1], que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes ; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées^[2] pour être chaussées, et nous avons des chausses^[3]. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux ; aussi monseigneur a un très beau château : le plus grand baron de la province doit être le mieux logé ; et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année. Par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux. »

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment : car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré du bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde ; le troisième, de la voir tous les jours ; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile. Comme mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences réitérées^[4] dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante^[5] du

docteur, les effets et les causes, et s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa ; elle lui prit innocemment la main ; le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronck passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pieds dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit : elle fut souffletée^[6] par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné^[7] dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

Questions :

1. Identifiez le type de ce texte
2. Sur quels procédés argumentatifs se base Pangloss pour soutenir sa philosophie
3. En quoi se résume la philosophie de Pangloss. Pourquoi Voltaire la rejette
4. Par la moyen de l'ironie Voltaire dénonce la philosophie de « Tout va pour le mieux dans le meilleurs des mondes » ?
5. dégagez les caractéristique de cette stratégiéd'écriture.

TEXTE 2

Question centrale :

Sur quel contraste se base ce texte sur la guerre. Pourquoi l'auteur choisit-il cette manière de représenter la guerre ?

Ayant été chassé du château du Baron Thunder-ten-tronckh, Candide est enrôlé de force dans l'armée bulgare qui est alors en pleine guerre contre les Abares...

COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES, ET CE QU'IL DEVINT

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La bayonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre [...].

Vocabulaire

- *leste* : léger, agile, souple.
- *les fifres* : petites flûtes d'un son aigu.
- *la mousqueterie* : décharge de mousquets (= armes à feu portatives des XVI^e et XVII^e siècles) ou de fusils qui tirent en même temps.
- *un coquin* : personne sans scrupule, capable de bassesse et de malhonnêteté.
- *une bayonnette* : sorte de petite épée qui s'adapte au bout d'un fusil.
- *un Te-Deum* : cantique latin d'action de grâces de l'Eglise catholique.
- *cribler* : marquer en de nombreux endroits.

Source : d'après *Le Petit Larousse* 1999.

QUESTIONS :

- 1) Quelle est la focalisation adoptée par le narrateur
- 2) Quel rapport peut-on établir entre le nom du personnage principal de ce conte et le regard porté sur les événements ?
- 3) Quel est l'effet produit par le rythme et la syntaxe des deux premières phrases ?
- 4) Quelles sont les caractéristiques d'un héros ? Quel sens particulier Voltaire semble donner au mot "héros" dans ce texte ?
- 5) Relevez le champ lexical dominant dans le deuxième paragraphe.
- 6) Quelles sont les intentions du narrateur ? Quelle est la fonction de ce texte

Texte 3

Question centrale : *Quel phénomène historique l'auteur dénonce-t-il dans ce texte ?*

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. "Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, monsieur Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : "Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère." Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes, les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

- Ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo. - Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal." Et il versait des larmes en regardant son nègre, et, en pleurant, il entra dans le Surinam.

ETUDE DE TEXTE :

1. Analysez la description que Voltaire fait du nègre :

a) Quel est son état physique ? b) Quelle est sa situation morale c) Comment Voltaire met-il en relief la "abomination" dont parle Candide à la fin de l'extrait?

2. Repérez les quatre catégories de personnes évoquées dans le discours du Nègre :

a) Laquelle est directement responsable de l'état dans lequel se trouve le Nègre.
b) Quelle autre catégorie justifie que la première traite ainsi les nègres ? Quelle phrase le dit explicitement ? Qu'est-ce qui fait la force critique de cette phrase ?
c) Quelle autre catégorie cautionne cela tout en tenant des propos contraires ? Comment peut-on qualifier cette attitude ? d) Enfin, sur qui repose également le bon fonctionnement du commerce triangulaire ?

3. Pourquoi, d'après vous, Voltaire a-t-il laissé la parole au nègre ? Quel rôle jouent les interventions de Candide ?

Justifiez votre réponse par des éléments précis du texte.

Devoirs Au sujet de l'esclavage

Travail de recherche :

En vous aidant des ressources internet (par exemple sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Code_noir) faites des recherches sur le "Code noir" :

- quand a-t-il été créé et dans quel but
- quand disparaîtra-t-il ?
- retrouvez les articles qui font écho au contenu du texte de Voltaire.
- parmi les autres articles, lesquels vous semblent les plus choquants ? Pourquoi ?

Texte 4 « Il faut cultiver notre jardin »

Question central :

Rédigez un commentaire du texte et dites par quel enseignement se termine Candide. Qu'en pensez-vous ?

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : « Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes : car enfin Églon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baaza ; le roi Éla, par Zambri ; Ochosias, par Jéhu ; Athalia, par Joïada ; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV ? Vous savez... Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit Pangloss : car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis ut operaretur eum, pour qu'il travaillât, ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme ; et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de Mlle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin ».

LE PREROMANTISME

Bref aperçu historique de la fin du VIIIème siècle

I. Période et caractéristiques

Le Prérromantisme est une période plus qu'un mouvement, elle va de 1770 à 1815. Le mot « prérromantique » aurait été employé pour la première fois par Daniel Mornet en 1909, fournissant à l'histoire littéraire une étiquette commode pour désigner une période d'entre-deux, ce temps incertain qui succède aux Lumières et qui précède le Romantisme. Elle désigne une période dont le pivot politique autant que culturel sera la Révolution de 1789 et dont les tendances dominantes sont :

- la promotion de la sensibilité et des formes littéraires qui en découlent ;
- la remise en cause des principes esthétiques du Classicisme ;
- la reconnaissance des spécificités nationales en matière d'art ;
- l'affirmation de l'individu et le goût de la subjectivité ;
- le recours à l'Histoire pour expliquer l'évolution du monde ;
- la vocation sociale et politique de l'écrivain.

La définition de Philippe Van Thieghem peut aider à comprendre ce qu'on entend par « Prérromantisme » :

Je continue à désigner par ce terme, d'une façon à la fois plus précise et plus générale, l'expression littéraire de curiosités, de goûts, de sentiments, d'idées, par lesquels, à l'étranger plus souvent parfois et plus nettement qu'en France, un grand nombre d'écrivains du XVIII siècle et des premières années du XIX siècle tranchent sur leurs prédécesseurs et leurs contemporains, et sont intermédiaires entre la littérature classique et la littérature romantique. Philippe Van Thieghem, Le Prérromantisme, Études d'histoire littéraire européenne, t. II, SFELT, 1947, p. V.

II. Les étapes du Prérromantisme

Pour décrire le Prérromantisme on peut recourir à une division chronologique qui, sans affecter l'unité générale de cette période, permet d'en distinguer trois moments : la fin de l'Ancien Régime (1770-1789) ; la période révolutionnaire, (1789-1799) ; le Consulat et l'Empire (1799-1815). La période de la Révolution, la moins féconde et la plus perturbée, sera ici rattachée à la précédente. *La fin de l'Ancien Régime* La critique moderne s'est appliquée depuis environ trois décennies, à découvrir dans le Siècle des Lumières (et surtout sa deuxième moitié) tout un courant de sensibilité qui prépare les caractères du Romantisme. Deux noms font, dans des directions différentes, figures de précurseurs : Rousseau et Diderot. Rousseau d'abord, qui, avec l'immense succès de *La Nouvelle Héloïse* (1761) puis des *Confessions* (rédigées à partir de 1765) impose de nouveaux goûts littéraires comme le sentiment de la nature, l'expression du moi, la priorité donnée au coeur, l'exaltation des émotions, l'insatisfaction mélancolique.

L'apport de Diderot n'est pas non plus négligeable, moins pour la part philosophique de son oeuvre, que pour sa part critique où se définit, à propos

de la peinture, de la musique ou du théâtre, une esthétique de l'enthousiasme et du pathétique. Comme Rousseau, Diderot exalte les vertus de la nature perçue comme un tremplin de l'émotion donc de la création : « Ô nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de toutes les vérités ! ... Il n'y a dans ce monde que la vertu et la vérité qui soient dignes de m'occuper. L'enthousiasme naît d'un objet de la nature.

Entretiens sur Le Fils naturel

Le « drame bourgeois » dont Diderot se fera le théoricien et l'illustrateur réhabilite également le sentiment et les larmes. L'homme lui-même, personnage excessif et mystificateur, tempérament bouillonnant et espiègle, ébranle l'ordre classique et prépare certaines irrévérences révolutionnaires du futur Romantisme.

À côté de ces deux grands noms, méritent d'être cités les poètes lyriques de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et notamment le plus célèbre d'entre eux, André Chénier.

L'autre volet du Preromantisme est représenté par la génération suivante, celle qui arrive à l'âge adulte au moment de la Révolution. Dans les divers genres – théâtre, roman, poésie, essai –, des écrivains, souvent mineurs ou secondaires (à l'exception de Chateaubriand) préparent les combats romantiques.

Au théâtre, le drame bourgeois se transforme en deux sous-genres très prisés, le mélodrame et le vaudeville.

Dans le genre narratif, la tendance populaire est représentée par le roman noir ou gothique, souvent traduit de l'anglais, et la tendance sensible illustrée par des auteurs comme Sénancour (*Oberman*, 1804) ou Benjamin Constant (*Adolphe*, 1815).

Mais les deux grands noms importants sont Madame de Staël et Chateaubriand. La fille de Necker a été une infatigable propagandiste des nouvelles valeurs littéraires, un peu dans ses deux romans (*Delphine*, 1802 et *Corinne*, 1807) et surtout dans ses deux essais (*De la littérature*, 1802 et *De l'Allemagne*, 1810) ainsi que dans les débats menés dans son salon de Coppet avec Schlegel, Barante, Sismondi, Constant. C'est à elle que l'on doit une conception nouvelle de la poésie devenue chant de l'âme, expression d'une émotion profonde :

Le poète ne fait, pour ainsi dire, que dégager le sentiment prisonnier au fond de l'âme ; le génie poétique est une disposition intérieure, de la même manière que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice.

De l'Allemagne, II, 10.

Quant à Chateaubriand, il incarne à lui seul la mutation qui saisit l'Europe au début du siècle, inaugurant, non sans appréhension, un nouveau monde : Je me suis rencontré entre deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans les eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Préface testamentaire des Mémoires d'outre-tombe (1833)

La vie de Chateaubriand sera longue et associée à la bataille romantique. Son premier livre important, *Le Génie du Christianisme*, dont il détache d'abord *Atala* (1801) puis *René* (1802), marque la naissance du premier « Romantisme » L'histoire d'*Atala*, reprenant le modèle de *Paul et Virginie*, raconte les « amours

de deux sauvages » dans un décor exotique. *René*, bible d'une génération, invente le « vague des passions » et fonde le « mal du siècle ». Les réserves tardives de l'auteur montrent l'influence durable de ce petit roman :

Si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais : il a infecté l'esprit d'une partie de la jeunesse, effet que je n'avais pu prévoir, car j'avais au contraire voulu la corriger.

Mémoires d'Outre-tombe, II, 1, 11.

III. Les composantes du Prérromantisme

1) Les fondements idéologiques

La première manière de caractériser le Prérromantisme est d'en isoler quelques principes sociaux, culturels ou politiques sur lesquels il se construit. Par exemple :

- **Le cosmopolitisme** : la période des Lumières avait déjà, de façon radicale, souhaité abattre les frontières. Le moment qui lui succède confirme cette ouverture à l'étranger. Le nombre de traductions (de l'anglais et de l'allemand notamment) augmente de façon remarquable dans le dernier tiers du XVIII^e siècle ; des périodiques diffusent également des auteurs étrangers qui séduisent, comme l'Écossais Ossian, les Allemands Gessner ou Schiller et, un peu plus tard, l'universel Goethe, pour *Werther* surtout. Après avoir légué le maître du roman sentimental, Richardson, l'Angleterre impose à l'Europe l'exemple du lyrisme en poésie avec Young (traduit par Letourneur), Gray, Shelley, Keats ou Byron ; on redécouvre le génie sombre de Shakespeare qui prépare aussi bien le mélodrame que le drame romantique. Dans son essai *De l'Allemagne*, M de Staël détaille l'apport des « littératures du Nord ». Des commentateurs modernes, comme Philippe Van Thieghem, ont démontré l'influence de ces divers pays d'Europe (y compris l'Italie ou l'Espagne) dans le développement du Prérromantisme.

- **La religion** : entre « La profession de foi du vicaire savoyard » au chapitre IV de *L'Émile* (1762) et *Le Génie du Christianisme* (1802) se bâtit une littérature religieuse et morale fondée sur la nature ou le retour aux valeurs catholiques. Chateaubriand, par exemple, tente de démontrer la supériorité de l'art chrétien, sa capacité à donner naissance à des oeuvres géniales. Ainsi, après le déclin de la foi pendant les Lumières, la spiritualité regagne le terrain perdu avec des hommes comme Cazotte, Joseph de Maistre ou Benjamin Constant qui écrit : La religion est (...) de toutes nos émotions la plus naturelle. Toutes nos sensations physiques, tous nos sentiments moraux la font renaître dans nos coeurs à notre insu.

- **Les nouvelles missions de l'écrivain** : l'esprit philosophique hérité des Lumières va, dans la période prérromantique, entraîner la modification de la figure de l'homme de lettres engagé désormais dans le combat social et politique, devenu un « apôtre, qui répand la bonne parole et concourt au triomphe de la vérité ». Un homme comme Louis-Sébastien Mercier (1740-1814), écrivain à l'oeuvre inclassable, incarne assez bien cette littérature militante.

2) Les thèmes d'inspiration

Plus encore que par ses idées, le Prérromantisme se définit par des goûts, des choix littéraires que l'on peut regrouper autour de trois axes.

- **La nature tourmentée** : la fin du XVIII^e siècle impose le paysage devenu lieu de la méditation, du ressourcement, du bouillonnement de la vie. Ainsi que l'écrit un spécialiste : *On s'appliqua à renouveler la description, en vers et surtout en prose, en la faisant plus pittoresque, plus émouvante ; dans les jardins on supprima les profondes perspectives, les grandes allées droites qui ne laissent rien à deviner ; on fit les allées sinueuses, on sema des grottes, des roches, des ruines, des autels de rêverie, de pseudo-tombeaux ; on imagina pour les romans des paysages incohérents et qui fissent peur. Les clairs de lune et les belles nuits étoilées furent admis pour d'autres desseins que pour préparer une leçon d'anatomie ; on fit gronder les tempêtes sur des châteaux écroulés ou sur des tombeaux déserts.*

Pierre Martino, L'Époque romantique en France, Boivin, 1944, p. 20.

C'est dans cet esprit que se développe la vogue pour l'exotisme, le Moyen Âge et le genre troubadour.

- **Le lyrisme intérieur** : les oeuvres autobiographiques de Rousseau (*Les Dialogues, Les Confessions, Les Rêveries*) déclenchent un véritable engouement pour une littérature du moi, exprimée sous forme de souvenirs, mémoires, journaux intimes, correspondances. Monglond voit naître des « égotismes » qu'il caractérise ainsi :

Le propre des égotismes prérromantiques est justement de faire de leur moi un univers complet, de s'y renfermer, avec un orgueil, un attendrissement sur eux-mêmes qui leur est une volupté. Mais ils ne s'isolent de la sorte que pour mieux se répandre. *André Monglond, Le Prérromantisme français, t. II, Les maîtres des âmes sensibles, Corti, 1966, p. 297.*

- **Les effets de la sensibilité** : si le Prérromantisme marque, de façon incontestable, la victoire du sentiment sur la raison – encore que les deux notions n'aient pas toujours été en conflit pendant les Lumières – cette littérature de la sensibilité, illustrée par des auteurs vieillissés comme Baculard d'Arnaud ou Loisel de Tréogate, a aimé décrire les élans du coeur, les émois et les émotions, l'attendrissement et l'exaltation, les tourments de la passion et les douleurs de l'âme. De là découlent ce goût pour le sublime (ce qui transcende la réalité commune), pour le génie (ce qui atteint les sommets), mais aussi la préférence pour la nostalgie (temporelle et spatiale) et surtout pour la mélancolie, état d'âme fécond bien représentatif d'une fin de siècle incertaine comme l'exprime Chateaubriand : *[L'homme] est visiblement dans l'état d'une chose qu'un incident a bouleversé : c'est un palais écroulé, et rebâti avec ses ruines (...) : en un mot la confusion, le désordre de toutes parts, surtout au sanctuaire.*

Le Génie du Christianisme (I, 3, 3)

L'état dépressif, l'humeur noire, véhiculés surtout par la culture du Nord, constituent la face sombre de l'enthousiasme et trouveront leur expression littéraire avec le « vague des passions » explicité par Chateaubriand dans un célèbre chapitre du *Génie du Christianisme* (II, 3, 9) et exprimé par René : *Je me mis à sonder mon coeur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas, mais je*

crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

Contre les règles et les procédés de l'esthétique classique, le Prérromantisme est convaincu de l'impuissance des mots ou des figures pour exprimer les troubles confus de l'âme humaine et l'expression incontrôlée du génie.

3) L'apport du Prérromantisme

Si l'on excepte Chateaubriand, on doit admettre que le Prérromantisme n'a pas donné d'oeuvre majeure à la littérature. Il ne nous a pas non plus légué de théorie claire et explicite sur ses penchants ou ses choix. Il se présente avec ses contradictions, ses ambiguïtés, ses incertitudes comme une littérature de fin de siècle aussi bien qu'un mouvement de transition et de préparation. Sa définition, faute de s'appuyer sur des principes homogènes, s'établit à partir d'un faisceau de tendances comme s'y essaye Pierre Martino qui discerne : *le besoin des émotions fortes, le besoin de la mélancolie, le besoin de la confession, un certain « mal du siècle », la tentation du suicide, la rêverie délicieuse et sans objet, l'attrait d'une religiosité sans dogme et sans grande foi, le goût des chimères sociales et morales...*

Op. Cit., p. 21.

Il contient en lui quelques caractères propres qui attestent un changement dans les goûts et les mentalités : l'individu reconquiert ses droits, l'Histoire devient le moteur privilégié du monde, l'universalité esthétique du Classicisme s'effondre, la figure de l'écrivain s'auréole de génie et surtout les registres de la sensibilité l'emportent sur les valeurs concurrentes. À ce titre cet « entre-deux littéraire » pourrait bien signaler l'émergence de ce qu'on appellera la modernité.

Bref aperçu sur le préromantisme littéraire

Objectif : Connaitre Chateaubriand

Biographie de l'auteur

1768 : Naissance de François-René de Chateaubriand à Saint-Malo. **1776-1777** : Installation de la famille au château de Combourg. **1777-1781** : Études au collège de Dol. **1782** : Collège de Rennes. **1786** : Régiment de Navarre à Cambrai. **1787** : Présentation à la cour. **1789** : À Paris, témoin des journées de juillet. **1791** : Embarque à Saint-Malo pour l'Amérique. **1792** : À Jersey. **1793** : Vie misérable à Londres. **1797** : *Essai sur les révolutions*. **1800** : Débarque à Calais. **1801** : *Atala*. **1802** : *Le Génie du christianisme ; René*. **1803** : À Rome, comme secrétaire de légation. **1804** : Démission après l'exécution du duc d'Enghien. **1806** : Voyage en Orient. **1809** : À la Vallée-aux-Loups, *Les Martyrs*. **1810** : Élu à l'Académie française. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. **1814** : Nommé ambassadeur en Suède. *De Buonaparte et des Bourbons*. **1815** : Pair de France. **1816** : Ministre plénipotentiaire à Berlin. **1822** : Ambassadeur à Londres, puis ministre plénipotentiaire au congrès de Vérone. **1826** : S'installe à Paris. *Les Natchez ; Les Aventures du dernier Abencérage*. **1827** : *Le Voyage en Amérique*. **1828** : Ambassadeur à Rome pendant un an. **1831** : *Études historiques*. **1836** : *Essais sur la littérature anglaise*. **1844** : *La Vie de Rancé*. **1848** : Mort de Chateaubriand. Début de la publication des *Mémoires d'outre-tombe* en feuilleton dans *La Presse*.

Etude de texte extrait de René de Chateaubriand

Question principale : *En quoi les extraits suivants sont caractéristiques de l'écriture préromantique. ?*

Objectifs :

- Etude de quelques extraits de littérature de **René** de Chateaubriand
- Découvrir quelques caractéristiques de la littérature préromantique

Texte 1

Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts, pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans les demeures des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient ; et je songeais que sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant, je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

Texte 2

On m'accuse d'avoir des goûts inconstants; de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre: hélas! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve par tout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

Texte 3

Comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert ; on en jouit, mais on ne peut les peindre. L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans le mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du Nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait : je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.

« Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! » Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

Texte 4

Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons, puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée. Je ne trouvais l'aide et le contentement qu'auprès de ma soeur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette soeur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusion de l'enfance et de la patrie, ne perdez jamais vos douceurs !

Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous trainions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les Muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un coeur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des moeurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance ! Oh ! quel coeur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémissent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son coeur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

Questions :

1) Qui est le narrateur ? 2) Le narrateur est-il l'auteur ? 3) Comment se traduisent les changements d'humeur du narrateur ? 4) Comment s'expriment le goût de la solitude et l'amour de la nature ? 5) Etudiez le thème de la nostalgie (cherchez le sens de ce mot). De quoi et de qui le narrateur a-t-il la nostalgie ? 6) Où le narrateur puise-t-il son inspiration ? 7) Comment se traduit son amour pour sa soeur ? 8) Comment s'exprime le sentiment religieux du narrateur ?

Synthèse et fiches récapitulatives

Analyser un texte littéraire : qui est ?

L'analyse d'un texte littéraire n'est pas toujours des plus évidentes. C'est pourquoi, elle demande obligatoirement – de la part de l'analyste – de la *rigueur*, de la *patience*, de la *réflexion* et de la *pratique*. En effet, chaque élément du texte doit être pris en considération (de manière séparée et dans son ensemble). On s'attachera à voir ce qui est dit dans le texte, ce que le texte dit au niveau du contenu, des idées... (ce qu'on appelle le *FOND* du texte). De même, on s'intéressera à la manière dont le contenu est présenté, à comment il est présenté (ce qu'on appelle la *FORME* du texte). Il n'y a donc pas de secret : plus on pratiquera l'analyse littéraire, plus facile elle deviendra avec le temps... Il est certes vrai que certains textes sont plus abordables que d'autres. Pourtant, tous les textes littéraires peuvent être étudiés en adoptant une démarche précise d'analyse. Cette démarche peut bien évidemment varier selon les personnes. En voici une qui a déjà fait ses preuves :

- _____ 1^{ère} étape : LIRE le texte dans son intégralité.
- _____ 2^e étape : s'attacher à COMPRENDRE de manière générale le texte étudié (avec au besoin, la nécessité de relire plusieurs fois le texte pour s'assurer qu'on ne commet pas de contre-sens !).
- _____ 3^e étape : SE POSER LES BONNES QUESTIONS (pour analyser le texte plus en détails) :
- _____ 4^e étape : FORMULER ses réponses et les STRUCTURER (le plus simple étant de suivre l'ordre du texte).
- _____ 5^e étape : RELIRE le texte analysé et l'analyse formulée pour s'assurer que l'on n'a rien oublié et que l'on n'a pas transformé le sens du texte. On s'assurera également que l'on n'a PAS INTERPRÉTÉ le texte !

Questions nécessaires

- De quoi parle ce texte ? Comment peut-on résumer en quelques mots les informations contenues dans ce texte ?
- Quel(s) thème(s) y est/sont développé(s) ? Comment est-il/sont-ils présenté(s) dans le texte ?
- Qui sont les personnages ? Que sait-on sur eux (aspect physique, aspect psychologique, relation entre eux...) ? Quelle place occupent-ils dans le texte ?
- Que peut-on dire sur l'écriture de ce texte ? Que peut-on dire du style de l'auteur ?
- Quelle(s) est/sont la/les particularité(s) de ce texte (au niveau de la structure, de la forme ? au niveau du contenu ?) ?
- Peut-on rapprocher ce texte d'un courant littéraire ? Lequel ? Pourquoi ? Quelles caractéristiques de ce courant peut-on retrouver dans le texte ?

I. Le XVI^{ème}

L'HUMANISME « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » M. de Montaigne

I/ Définitions.

Le mot « humanisme » n'apparaît dans la langue française qu'au XIX^o siècle pour qualifier *un mouvement de pensée qui s'est développé dès le XV^o siècle en Italie et s'est étendu à toute l'Europe au XVI^o siècle*. Il se caractérise par une attitude nouvelle face au savoir et face à l'Homme.

Le mot « humaniste » désigne, d'abord, ceux qui ont poursuivi leurs « humanités », c'est-à-dire les lettres grecque et latine, les « *studi humanitatis* », « *umanista* » apparaît dans le quattrocento italien : il désigne un professeur de grammaire et de rhétorique. Ce n'est qu'à partir de 1765 que le terme désigne la valeur donnée à la vie humaine et aux droits de l'Homme.

Au XVI^{ème} siècle, l'Humanisme se caractérise par sa volonté de placer l'Homme au centre des préoccupations : les humanistes considèrent de nouveau l'homme en lui-même et non plus exclusivement dans ses rapports avec Dieu : « *L'homme est la mesure de toute chose, Protagoras* ».

Cf. fiche Réforme et guerres de religion.

L'humanisme a confiance en l'homme mais cette confiance reste lucide: l'humaniste ne croit pas en la perfection humaine, mais il sait que les hommes sont perfectibles, que l'humanité est « acteur », responsable, de sa propre réalisation, de sa propre histoire. L'humanisme croit au progrès qui devient une valeur mythique.

Les humanistes du XVI^o siècle, qu'ils soient traducteurs, savants, imprimeurs, philosophes, écrivains constituent une véritable dynamique intellectuelle européenne: ils entretiennent des contacts réguliers, voyagent, s'écrivent et se heurtent souvent aux pouvoirs politiques ou religieux.

L'humanisme est enfin une conception de l'homme qui dépasse le cadre historique du XVI^o siècle pour se développer dans toute la culture occidentale et ce jusqu'à notre époque contemporaine.

Cf. un texte de JP Sartre : *L'Existentialisme est un humanisme*.

II/ Les causes : un contexte favorable.

- 1453: prise de Constantinople (ex Byzance, future Istanbul) par les Turcs. Cela provoque le départ des savants byzantins qui emportent avec eux, vers l'Italie, les manuscrits grecs et latins, contribuant ainsi à leur redécouverte par l'Occident.
- Découverte de la pensée grecque par elle-même et non par rapport à la religion : Aristote est détrôné par Platon.
- À partir de 1498: guerres d'Italie qui concourent à importer en France les idées du premier humanisme.

- 1448: invention de l'imprimerie par Gutenberg (allemand).cf. un *incunable* = un ouvrage imprimé antérieur à 1500.

La découverte du Nouveau Monde :

- 1492: Christophe Colomb, découverte du Nouveau Monde.
- 1497: Vasco de Gama ouvre la route des Indes.
- 1519: expédition de Cortès au Mexique.
- 1520 : Magellan fait le tour du monde en navire et prouve que la terre est bien ronde.
- 1527 : découverte par Pizarro de l'Empire Inca au Pérou.
- 1534 : Jacques Cartier découvre le Canada. Il fera trois voyages.

III/ Les idées.

- **Conscience d'un monde nouveau, d'une ère nouvelle.**

Cf. l'humaniste Etienne DOLET, *Commentaire sur la langue latine*, 1536:

« *il y a un siècle, la barbarie régnait partout en Europe* »; il exalte alors les assauts contre cette barbarie d' « *une armée de lettrés, levée de tous les coins de l'Europe, maîtres dans les deux langues latine et grecque* » ajoutant que « *maintenant [l'homme] marche à la lumière du grand jour au lieu de tâtonner misérablement dans les ténèbres.* »

- **Soif de savoir d'où l'importance accordée à l'éducation.** (cf. les cours sur *l'école et l'éducation chez les humanistes étudiés : Erasme, Rabelais, Montaigne*)

Le savoir livresque, fondamental, se double d'une volonté de découvrir et de connaître le monde par l'expérience. Grand souci de l'éducation. Erasme: « *On ne naît pas homme, on le devient.* ». Il convient aussi d'exercer son jugement critique.

- **Recherche de l'harmonie.**

Ordonnance de Villers-Cotterêt en 1539 qui impose la pratique du francien dans tout le royaume.

- **Connaissances dans tous les domaines : art, perspective, science, médecine :**

- Copernic : il publie ses calculs qui montrent que la Terre n'est pas le centre de l'univers.

- Pratique de la dissection qui offre une meilleure connaissance du corps humain: Vésale, traité d'anatomie, *La Fabrique du corps humain* ; Ambroise Paré, Michel Servet (qui sera condamné et brûlé comme hérétique.)

Le VII e siècle : Le classicisme

Mouvement littéraire, culturel et artistique français qui coïncide avec le règne de Louis XIV.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) "Le Roi, c'est moi"

- Louis XIV entend mettre fin aux ambitions des nobles qui réclament plus de pouvoir et d'influence. Le 10 mars 1661, il annonce qu'il gouvernera seul.
- Le classicisme va de pair avec cette affirmation de l'**absolutisme royal** : il faut encadrer les arts pour qu'ils contribuent à la puissance royale.

b) Encadrer les arts et les lettres

- C'est **Richelieu** qui envisage le premier de mettre les arts au service du pouvoir.
 - Il met ainsi en place un **mécénat d'Etat** (les artistes peuvent toucher une pension de l'Etat à condition qu'ils respectent un certain nombre de règles et qu'ils célèbrent la puissance du roi) ;
 - Il crée également des **académies** (l'Académie française, 1635) dans lesquelles les artistes établissent une sorte de code de bonne conduite artistique.
 - Louis XIV poursuit la politique entreprise et trouve un lieu pour l'épanouissement artistique de la puissance royale : **Versailles**.
- ### c) Toutes sortes d'artistes
- On considère comme classique non seulement des **écrivains**, mais aussi des **architectes** comme Mansart, des **peintres** comme Le Brun (tous deux ont travaillé à Versailles)...

2. LES PRINCIPES

- Le Beau et le Bien.** Les artistes classiques assimilent la beauté esthétique à la beauté morale, le Beau au Bien.
- Retour à l'Antiquité.** Les artistes classiques prônent un retour à l'Antiquité, qui leur paraît un modèle indépassable. Toutefois, s'ils imitent les auteurs antiques, ils savent les adapter au goût du jour.
- Convenances.** Les œuvres classiques doivent respecter :
 - la **vraisemblance**, exigence intellectuelle : si l'historien se doit de dire le vrai, l'artiste, au contraire, se doit de mettre en scène une intrigue conforme à l'idée que le public se fait de la réalité.
 - les **bienséances** : l'œuvre d'art ne doit pas représenter la violence ou la vie dans ce qu'elle a de trivial. Ainsi, tout ce qui a trait au corps est à proscrire. De même, il apparaît malséant qu'un roi s'occupe des réalités matérielles comme l'argent.
- La langue classique.** Elle cherche le **naturel**, la simplicité, le mot juste.
- Règles propres au théâtre. En plus de ces principes, les pièces de théâtre doivent obéir à un certain nombre de règles :

- **stricte séparation des genres.**
- **règle des trois unités** : unité de **temps** (l'intrigue doit durer moins de 24 heures), unité de **lieu** (tout se passe au même endroit), unité d'**action** (il y a un seul problème à régler)
- Finalité de l'œuvre classique : deux objectifs, **plaire** et **instruire** (*placere* et *docere*). Par exemple, dans les *Fables* de La Fontaine, le récit dynamique plaît et la moralité instruit.

3. LES GRANDES ŒUVRES CLASSIQUES

- Il ne faut pas croire que le théâtre [**Corneille**, **Racine**, **Molière**] soit le seul genre à s'être épanoui à l'époque classique. Voici quelques œuvres importantes appartenant à d'autre genre:
 - *La Princesse de Clèves* (**Madame de La Fayette** - 1678) : roman qui analyse la passion amoureuse etcélèbre le triomphe de la vertu.
 - *Les Caractères* (**La Bruyère** - 1688) : La Bruyère est un moraliste, comme La Rochefoucauld et Pascal, quise moque des vices de la société à travers une série de portraits.
 - *Les Contes* (**Perrault** - 1697) : les contes comme "La Belle au bois dormant" ou "Barbe bleue" sont de petits récits accompagnés de moralités. Ils ne sont pas inspirés de l'Antiquité : Perrault est un moderne¹.

Infos-clés

- Le classicisme recherche la **perfection**.
- L'idéal classique s'incarne dans "**l'honnête homme**", humble, courtois et cultivé, qui représente un modèle d'humanité pour les écrivains de l'époque.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 15-16.

¹ La Querelle des Anciens et des Modernes : deux camps s'opposent à l'Académie : d'un côté les **Anciens** (Racine) imitent respectueusement les auteurs antiques, ils vivent à Versailles et critiquent souvent les mœurs contemporaines ; de l'autre les **Modernes** (Perrault) qui nuancent leur dévouement à l'art antique, cherchent d'autres inspiration et fréquentent les salons parisiens.

1. Classification antique des genres littéraires (Aristote)

La poésie	+ ↓ -
Le théâtre	
Le roman	

Cette classification aristotélicienne des genres littéraires a été **reprise par les auteurs du classicisme** car on remarque à cette époque une nette influence de l'Antiquité en littérature. Le genre théâtral connaissant un immense succès au XVII^e siècle, ces auteurs ont dès lors voulu **classer** – en s'inspirant des sources antiques – **les sous-genres théâtraux**.

2. Classification du théâtre à l'époque classique

Genres	Origines des personnages	Exercice de la liberté	Ton de la pièce	Ton du dénouement	Réaction des spectateurs	+ ↓ -
<i>Tragédie</i>	Haute noblesse de gouvernement	Force de la fatalité	Tendu	Malheureux	Pitié et admiration	
<i>Tragi-comédie</i>	Noblesse ou haute bourgeoisie	Liberté et hasard	Tendu	Heureux	Sympathie	
<i>Comédie d'intrigue</i>	Noblesse ou bourgeoisie	Obstacles individuels facilement surmontables	Enlevé, parfois tendu	Heureux	Curiosité, sympathie	
<i>Comédie de mœurs</i>	Bourgeoisie	Emprise de la société	Gai, parfois tendu	Heureux	Intérêt, moquerie envers les ridicules	
<i>Comédie de caractère</i>	Bourgeoisie	Emprise du caractère	Gai, parfois tendu	Heureux	Intérêt, moquerie envers les ridicules	
<i>Farce</i>	Peuple	Obstacles insignifiants	Gros comique (de gestes)	Heureux	Gros rire	

Source (du 2^e tableau) : HORVILLE (Robert), *Histoire de la littérature française. XVII^e siècle*. Paris, Hatier, coll. "Itinéraires littéraires", 1991, p. 133.

Le VIIIe siècle : Les Lumières

Mouvement littéraire et culturel européen qui prône des changements sociétaux et a nourri la Révolution française.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) *L'Ancien Régime*

- La France est divisée en **trois ordres** : **noblesse**¹ et **clergé** privilégiés face au **Tiers-Etat** taxé.
- La **croissance économique** est due à l'activité de la **bourgeoisie**² qui ne supporte plus d'être défavorisée face à des nobles dont les mérites ne justifient pas les privilèges.

b) *Progrès scientifiques*

- Remise en cause des attitudes fanatiques. **Raison et progrès** deviennent les maître-mots des intellectuels.
- L'expérience** (empirisme) et les **sens** (sensualisme) sont les sources du **savoir**, et non plus la croyance.

c) *Censure*

- Les écrits doivent obtenir une autorisation d'impression (privilège) et peuvent être censurés (coupes ou refus de publication). Tous les philosophes des Lumières ont été **censurés, voire exilés ou emprisonnés**.
- Pour éviter la censure, ils publient sous des **pseudonymes**, ou à **l'étranger**, diffusent **clandestinement** leurs textes, utilisent des **procédés stylistiques** masquant leurs attaques.

2. LES PRINCIPES

a) *Thèmes majeurs*

- Religion** : les écrivains des Lumières attaquent le fanatisme et l'intolérance. Certains sont **déistes**³ (Voltaire), d'autres **matérialistes**⁴ (Diderot).
- Politique** : voyageurs, ils comparent les divers systèmes politiques. Ils s'opposent à l'absolutisme et à l'arbitraire, prônent la séparation des pouvoirs et la liberté. Ils échouent dans leurs tentatives de **despotisme éclairé**⁵ (Voltaire et Diderot). Ils luttent contre l'esclavage et les guerres.

b) *Moyens*

- Genres** : ils utilisent des **genres détournés** pour diffuser leurs idées : **conte philosophique** (Voltaire), **article-essai de dictionnaire** (*Encyclopédie* et *Dictionnaire philosophique portatif*).
- Les **dialogues** permettent de distribuer à un ou plusieurs personnages les idées de l'auteur, ce qui les rend plus difficiles à cerner (Diderot).
- Procédés** :
 - **L'ironie** est très employée car elle permet d'éviter la censure, mais elle pose le problème de la compréhension : Montesquieu a été pris

par certains de ses contemporains pour un esclavagiste car ils n'avaient pas compris que son attaque de l'esclavage reposait sur ce procédé...

- Les Lumières critiquent la société grâce à un personnage qui lui est **étranger** et dont le **regard** sur celle-ci est perspicace et plein de bon sens. Il est oriental (Persans de Montesquieu dans les *Lettres persanes*) ou correspond au type du **bon sauvage**⁶. Ce procédé permet de faire la **satire** des mœurs et des institutions.

3. UNE GRANDE ŒUVRE : L'ENCYCLOPÉDIE (1748-1772)

□ *Encyclopédie et Dictionnaire des sciences, des arts et métiers traduit [...] avec des augmentations* (1748- 1772) : cet ouvrage est le **manifeste des Lumières**.

□ **Diderot et D'Alembert** furent à sa direction, mais tous les philosophes et savants des Lumières [**Voltaire, Rousseau...**] y participèrent en fonction de leurs compétences. Le but est double :

- **Informer** : faire un bilan des connaissances du temps dans tous les domaines et notamment techniques. Ils sont expliqués grâce à des illustrations appelées *Planches*.
- **Former l'esprit à la critique philosophique** grâce à des articles qui ne sont pas objectifs et neutres, mais sont en fait des essais déguisés et très contestataires. Il s'ensuivit de nombreuses censures de l'ouvrage dont la rédaction prit près de vingt ans.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 25-26.

¹ La noblesse : ordre fondé sur la naissance (on naît noble) et non sur les qualités ou la richesse.

² La bourgeoisie : classe la plus aisée du Tiers-Etat, définie par sa richesse et l'éducation soignée de ses enfants.

³ Le déisme : foi en une divinité mais refus des religions.

⁴ Le matérialisme : athéisme.

⁵ Le despotisme éclairé : monarque conseillé par un philosophe.

⁶ Le mythe du bon sauvage : proche de la nature, il mène une vie pure. L'éloge du bon sauvage et l'utopie qu'il véhicule permettent de blâmer la société européenne et plus particulièrement française par comparaison entre elles ou par la satire permise par un regard étranger.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux sur l'histoire littéraire :

- ARMAND A., *L'histoire littéraire, Théories et pratiques*, Bertrand-Lacoste et CRDP Midi-Pyrénées, 1993.
- AUREGAN P., PALAYERT G., *Dix Etapes de la pensée occidentale : Des présocratiques à la modernité*, Edition Ellipses, Paris, 2015.
- DARCOS X., *Histoire de la littérature française*, Hachette, Paris, 1992.
- GLORIEUX J., *Le commentaire littéraires et l'explication de texte*, Edition Ellipses, Paris, 2007.
- LANSON G., *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, édité par Henri Peyre, Hachette, 1965.
- MASSON N., *La littérature française tout simplement*, Paris Eyrolles, 2011.
- « Histoire ou littérature ? », article de 1960, repris dans *Sur Racine*, Seuil, coll. « Points », 1963.
- MOISAN C., *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, PUF, coll. « Littérature moderne », 1987.
- WEISS, J. J., *Essais sur l'histoire de la littérature française*, Paris, BNF, 2016.
- STALLONI, Y *Ecoles et courants littéraires*, Armand Colin, Paris, 2015 (éd. 2005).
- LAUVERGNAT C -GRANIERE, A . PAUPERT, Y. STALLONI et G. VANNIER (dir) D. BERGEZ, *Précis de Littérature français*, Armand Colin, Paris, 2005.
- WINTER G, *100 fiches sur les mouvements littéraires*, Bréal, Paris, 2011.
- Anthologie des textes pour le cours de littérature français* [En ligne]
<http://gbza.eu/wp-content/uploads/2017/11/Dossier-cours-de-litt%C3%A9rature-3e-4e-5e.pdf>

Sur le commentaire littéraire :

- GLORIEUX J, *Le commentaire littéraire et l'explication de texte*, Paris Ellipses, 2007.
- HONGRE B, *L'intelligence de l'explication de texte*, Ellipses, Paris, 2005.
- L'Analyse des textes littéraires : une méthodologie complète*, Classique Garnier, Paris, 2015.
- PRORESTIER G., *Introduction à l'analyse des textes classiques*, Armand Colin, Paris, 2015

Sur le Moyen-âge

- DUBY G., *L'Europe au Moyen âge*, Flammarion, Paris, 1984.
- HACQUARD G., *Florilège du Moyen âge*, Hachette, Paris 1949.
- MARROU, H. I., *Les Troubadours*, Seuil, « Points-Histoire » 1971.
- ZINK M., *Introduction a la littérature française du Moyen Age*, Le Livre de poche, Paris, 1988.

Sur le XVIe siècle

- BELLENGER Y., *La Pléiade*, Nizet, 1988.
- BURKE P., *La Renaissance Européenne*, Seuil, Paris, 2002.
- CHAMARD H., *Histoire de la Pléiade*, Paris, 1939-1940.

- CRESCENZO R., *Histoire de la littérature française du XVI siècle*, Champion, « Unichamp-Essentiel », 2001.
- HAMON, Ph., *Les Renaissances 1453-1559*, Belin, Paris, 2014.
- JERPHAGNON L., *Histoire de la pensée: Renaissance et siècle des lumières*, Pluriel, Paris, 1989.
- LEGRAND M.D., *Lire l'Humanisme*, Dunod, 1995.
- RENAUDET, A., *Humanisme et Renaissance*, Droz, 1953.

Sur le XVIIe siècle

- PEYRE H., *Le Classicisme français*, La Maison française, 1942.
- ID., *Qu'est-ce que le classicisme ?*, Nizet, 1965.
- BRAY B., *La Formation de la doctrine classique en France*, Nizet, 1963.
- ADAM A., *Histoire de la littérature française au XVII siècle*, (t. III, IV et V), Donat, 1949-1965.
- CLARAC P., « L'Âge classique », *Littérature française*, Arthaud, t. VII, 1969.
- BURY E., *Le Classicisme*, Nathan, coll. « 128 », 1993.
- BLANC A., *Lire le Classicisme*, Dunod, 1995.
- ROHOU J., *Le Classicisme*, Hachette, 1996.
- GÉNETIOT A., *Le Classicisme*, PUF, coll. « Quadrige », 2005.
- FORESTIER G., *Molière*, Bordas, Paris, 2018.
- BARTHES R., *Sur Racine*, Marchalot - GT, Paris, 2015.

Le XVIIIe siècle

- MAUZI R., *L'Idée de Bonheur dans la littérature et la pensée française du XVIII siècle*, Armand Colin, 1960.
- ERHARD J., *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII siècle*, SEVPEN, 1964.
- STAROBINSKI J., *L'Invention de la liberté, 1700-1789*, Skira, 1964.
- GOULEMOT J-M., *La Littérature des Lumières*, Bordas, 1989.
- DE VIGUERIE J., *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Laffont, coll. « Bouquins », 1995.
- JURANVILLE F., *Le Matin des Lumières*, Armand Colin, coll. « 128 », 1999.
- TATIN-GOURIER J-J., *Lire les Lumières*, Armand Colin, 2005.
- VAN THIEGHEM Ph., *Le Prérromantisme. Étude d'histoire littéraire européenne*, SFELT, 1924-1947.
- MONGLOND A., *Le Prérromantisme français*, 2 vol., Corti, 1969.
- VIALLANEIX P (dir.), *Le Prérromantisme, hypothèse ou hypothèse*, Colloque de Clermont-Ferrand, Klincksieck, 1975.
- MINSKI A., *Le Prérromantisme*, Armand Colin, 1998.

Le Prérromantisme

- Philippe VAN THIEGHEM, *Le Prérromantisme. Étude d'histoire littéraire européenne*, SFELT, 1924-1947.
- André MONGLOND, *Le Prérromantisme français*, 2 vol., Corti, 1969.
- Paul VIALLANEIX (dir.), *Le Prérromantisme, hypothèse ou hypothèse*, Colloque de Clermont-Ferrand, Klincksieck, 1975.
- Alexander MINSKI, *Le Prérromantisme*, Armand Colin, 1998.

Table des matières

INTRODUCTION	02
	Présentation du module :	05
	Progression annuelle	07
1ère SEQUENCE	Bref aperçu sur le Moyen -âgé	10
	Aperçu historique du Moyen-âge :	11
	Aperçu sur la littérature médiévale :	17
	- La Chanson de Roland :	18
	- Le Roman Courtois : Tristan et Iseut	19
	- Les fabliaux : Les deux perdrix	19
	- Le Roman de renard :	22
	- La poésie de François Villon :	23
2ème SEQUENCE	Le XVI siècle : La Renaissance et l'Humanisme :	25
	Aperçu historique de la Renaissance:	26
	Du Moyen-âge à la Renaissance : (Etienne Dolet) :.....	35
	L'idéal pédagogique d'Erasmus de Rotterdam :	37
	L'Education humanisme selon F. Rabelais :	39
	La pédagogie en débat :	41
	De l'adolescence de Gargantua :	41
	L'étude de Gargantua selon la discipline de ses précepteurs sophiste :	42
	Comment Gargantua fut mis sous la tutelle d'autres pédagogues :	43
	Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates de telle façon qu'il ne perdait pas une heure de la journée :	45
3ème SEQUENCE	Le Triomphe de l'humanisme :	48
	La Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel :	48
	L'abbaye de Thélème :	49
	Les idées humanistes de M. De Montaigne :	50
	L'idéal pédagogique de Montaigne	50
	La Défense des animaux :	52
	L'Art de voyager selon Montaigne :	53
4ème SEQUENCE	Le Groupe de la Pléiade : renouvellement de la poésie	55
	Bu Bellay : Heureux celui comme Ulysse :.. ..	58
	Ronsard : Allons voir si la rose :	59
5ème SEQUENCE	Le XVII^e siècle : Le classicisme : esthétique et doctrine classique :	62

	Aperçu historique du XVIIIe siècle	64
	Le théâtre comique :	69
	Le Médecin malgré lui de Molière :	72
	Le Bourgeois Gentilhomme :	74
	La Tragédie classique :	76
	La querelle du Cid de Corneille :	77
	Phèdre de Jean Racine :	79
6ème SEQUENCE	Le Siècle des Lumières :.....	83
	Les idées politiques de Montesquieu :	90
	Les Lettres persanes de Montesquieu :	93
	De l'esclavage de Montesquieu :	94
	Diderot et le projet de l'Encyclopédie :	95
	Le combat intellectuel de Voltaire :	97
	Etude de quelques extraits de Candide de Voltaire :	72
	Texte 1 : Contre la philosophie de Pangloss :	98
	Texte 2 : La guerre :	99
	Texte 3 : L'esclave de Surinam :	101
	Texte 4 : « Il faut cultiver son jardin » :	103
7ème SEQUENCE	Le Prérromantisme :	104
	Etude de quelques courts extraits d'auteurs prérromantiques : ...	111
Conclusion	Synthèse du cours et fiches récapitulatives :	114
Bibliographie	123
Table des matières	